

UNIVERSYTES ŁÓDŹI

ACTA  
UNIVERSITATIS  
ŁÓDZIENSIS

FOLIA LITTERARIA

12

ROMANICA

Kazimierz Kupisz

ELLES ET ELI

PROBLÉMATIQUE FÉMININE DES ESSAIS

ŁÓDŹ 1985

UNIwersytet ŁÓDZKI

---

ACTA  
UNIVERSITATIS LODZIENSIS

FOLIA LITTERARIA

12

ROMANICA

Kazimierz Kupisz

ELLES ET LUI — PROBLÉMATIQUE FÉMININE  
DES ESSAIS

ŁÓDŹ 1985

Niew 132669

KOMITET REDAKCYJNY  
WYDAWNICTW UNIWERSYTETU ŁÓDZKIEGO

*Andrzej Banasiak, Bohdan Baranowski, Tadeusz Jaskuła  
Wacław Piotrowski (przewodniczący), Krystyna Urbanowicz*

REDAKCJA WYDAWNICTW „FOLIA LITTERARIA”  
*Krystyna Poklewska, Janina Kwaśniak*

RECENZENT ZESZYTU  
*Gabriel Perouse*

REDAKTOR WYDAWNICTWA UE  
*Halina Milo*

REDAKTOR TECHNICZNY  
*Grażyna Kaniewska*

OKŁADKĘ PROJEKTOWAŁ  
*Wiesław Czapski*



*Podr. P. 23273/12.1985*

*A 305*

## AVANT—PROPOS

Il n'y a vraiment aucune raison pour que les femmes se plaisent à la lecture de Montaigne: car il n'a guère dit sur leur compte que des impertinences, beaucoup d'incongruités et quelques sottises.

(P. Stapfer, *La famille et les amis de Montaigne*, Hachette et C-ie, 1896, p. 50)

Il serait peut-être difficile de formuler une estimation plus décidée et plus univoque; Montaigne ayant toujours suscité des opinions contradictoires, cette fois aussi, on aborde un sujet trop compliqué pour prétendre à le résoudre de manière trop catégorique. Ce qui est certain c'est que, si l'on insiste sur l'étude de l'homme dans les *Essais*<sup>1</sup>, il ne faut pas oublier que cette étude a pour objectif aussi bien l'être humain mâle que celui du sexe féminin. Cette immense fresque de la vie humaine, où celle-ci est soumise impitoyablement à un éclairage critique, abonde en observations sur les femmes aussi bien que sur les hommes et c'est aussi dans la vie de celles-là que Montaigne cherche des exemples pour illustrer ses considérations philosophiques ou psychologiques. S'il en est ainsi, peu nous importe de savoir s'il a été personnellement sensible ou insensible à l'influence des femmes<sup>2</sup>, toujours est-il qu'il

<sup>1</sup> Cfr. par exemple, E. Faguet, *Montaigne*, [in:] *Seizième siècle, études littéraires*, Paris, Ancienne Librairie Leçène, Oudin et C-ie, s.d.p. 369 et sqq.

<sup>2</sup> Cfr.: „Utarło się powiedzenie, że kobieta w życiu Montaigne'a nie odegrała ważniejszej roli. Czy to tak pewne? [...] Miłość do ojca i do przyjaciela — oto jedyne dwa głębokie przywiązania jego życia. To jedno można stwierdzić: kobieta, mimo iż na powaby jej płci był aż nadto wrażliwy, nie zaważyła nigdy w jego życiu; w podobny sposób ani nie zasłużyła na takie wspomnienie. Znamiennym jest, iż w *Próbach* [...] ani słowem nie wspomina o matce, mimo iż ta doczekała się późnego wieku, a nawet przeżyła syna". T. Boy-Zeleński, *Montaigne*, [in:] *Pisma*, Warszawa, 1957, t. VIII, p. 137—142 [ed. princeps 1916]. Cfr.



les poursuit de sa curiosité et de sa réflexion intéressée, mais celle-ci s'avère toujours trop diverse et trop hétérogène pour qu'on puisse se risquer à conclure sur son féminisme ou sur son antiféminisme<sup>3</sup> sans simplifier gravement la réponse. Au lieu de s'engager de nouveau dans la discussion, heureusement surannée aujourd'hui, sur le rôle des femmes ou de l'amour dans la vie de Montaigne, au lieu de chercher à lui donner une nouvelle étiquette plus ou moins précise, on préfère se proposer une lecture plus attentive de ses textes, ceux-ci, par leur nature, mieux faits pour nous éclairer sur leur auteur que des interprétations plus ou moins ingénieuses. Le célèbre chapitre *Sur des vers de Virgile* (III, 5) peut paraître „trop librement gaillard" même aujourd'hui, mais sa portée dépasse sans doute „l'action génitale"<sup>4</sup> et il serait difficile, sans le lire attentivement, de s'exprimer en connaissance de cause sur la problématique féminine chez Montaigne. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir s'il est féministe ou antiféministe, le problème serait mal posé, mais de chercher à connaître sa réflexion intime dans tous les moments de la vie, lorsque la présence féminine vient se joindre à l'existence de l'homme.

aussi: „Je ne crois pas [...] qu'il y ait rien de très grave à conclure contre Montaigne du silence qu'il a gardé sur sa mère; j'attribue cette singularité moins à quelque vanité nouvelle ou à l'absence d'une dose ordinaire de piété filiale qu'à l'ensemble de sa philosophie, qui dans la formation morale et intellectuelle de l'homme, lui faisait attacher fort peu d'importance au rôle et à l'influence de la femme". P. Stapfer, *La famille et les amis de Montaigne*, Paris 1896, p. 49.

<sup>3</sup> Comparez là-dessus: C. Insdorf, *Montaigne and feminism*, North Carolina Studies in the Romance Languages and Literatures, Chapel Hill, 1977.

<sup>4</sup> Cfr: R. Aulotte: „parce qu'ils [= certains chapitres des *Essais*] pouvaient paraître trop librement gaillards, comme le chapitre cinquième, *Sur des vers de Virgile*, dont Etiemble disait, en en réduisant un peu la portée, qu'il aurait dû s'appeler *De l'action génitale*, pour reprendre une expression employée par Montaigne dans l'essai lui-même". *Etudes sur les Essais de Montaigne*, Europe Editions, s. d. p. 6.

## Chapitre I

### DES FEMMES

On croit, au premier abord, qu'il se fait une idée peu favorable des femmes. Elles sont légères et frivoles — pense-t-il — c'est pourquoi il n'est meilleur moyen de les corrompre „que de les paistre et entretenir de [...] louanges" (II, 16, 602)<sup>5</sup>. Elles ont un esprit faible et elles sont plus sujettes „à estre menez par les oreilles" que les hommes, car „d'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion" (I, 27, 177). D'autre part, elles sont têtues à l'extrême et l'on en a vu de telles que l'on eût „plustost fait mordre dans le fer chaut que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere" (II, 32, 703). „Elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contrainte" (II, 32, 703) et ceux „qui ont à negotier" avec elles „peuvent avoir essayé à quelle rage on les jette, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur" (II, 31, 695). Cette observation reste également juste par rapport aux hommes mais Montaigne fait semblant de ne pas le savoir. Leur opiniâtreté égale la force de leur imagination — ajoute-t-il encore — et de nombreux exemples empruntés à la vie réelle le prouvent. Déjà „l'ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animées et couroussées contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard", et de nos jours, „l'on voit par experience les femmes envoyer aux corps des enfants qu'elles portent au ventre des marques de leurs fantasies, tesmoing celle qui engendra le more" (I, 21, 103). Le dernier exemple est emprunté à saint Jérôme<sup>6</sup>, ce qui ne compromet pas notre auteur ou le compromet moins. Quoi qu'il en soit, il reconnaît, s'il le faut, le besoin de nuancer: il ne manque pas, par exemple, de nous dire à l'oc-

---

<sup>5</sup> Les chiffres renvoient aux *Oeuvres complètes* de Montaigne. Textes établis par A. Thibaudet et M. Rat, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris 1962 (livre, chapitre, page).

<sup>6</sup> Cfr. éd. cit., p. 1455. Notes et variantes.

casion que l'opiniâtreté „est soeur de la constance, au moins en vigueur et fermeté" (II, 32, 703) — voudrait-il suggérer ainsi qu'il ne la juge pas trop sévèrement?...

Les facultés émotionnelles des femmes ne les empêchent pas cependant d'être en même temps naïves et superstitieuses. Il arrive qu'elles font „amas de [...] menues droguerries pour en secourir le peuple, usant de mesme recepte à cinquante maladies"; — ici un petit sourire malicieux: „et de telles receptes qu'elles ne prennent pas pour elles, et si triomphent en bons evenemens" (II, 37, 760).

Elles sont crédules et elles sont vaniteuses, ou plutôt: puisqu'elles sont vaniteuses, elles sont crédules:

[...] il n'y a aucune d'elles, pour malotruë qu'elle soit, qui ne pense estre bien aymable. [...] Par consequent il n'est pas une qui ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on luy fait de la servir [...]

(III, 3, 803)

Cependant, il arrive qu'elles s'avèrent raisonnables, et dans le cas échéant elles sont capables de changer subitement:

Or de cette trahison commune et ordinaire des hommes d'aujourd'huy, il faut qu'il advienne ce que desjà nous monstre l'expérience, c'est, qu'elles se r'alienent et rejettent à elles mesmes, ou entre elles, pour nous fuir; ou bien qu'elles se rangent aussi de leur costé à cet exemple que nous leur donnons, qu'elles jouent leur part de la farce et se presentent à cette negotiation, sans passion, sans soing et sans amour.

(III, 3, 803)

Il en résulte, et il y a de quoi en être surpris, que si elles ont recours à des feintises ou à une déloyauté en amour, si elles sont infidèles ou perfides, ce sont les hommes qui en sont responsables.

C'est ainsi que, tout en discourant sur la psychologie féminine, Montaigne—raisonneur donne la parole à Montaigne—observateur de la réalité, et il s'avère que ce glissement n'est pas sans atténuer les opinions critiques du premier.

La dissimulation féminine incriminée ci-dessus constitue la loi fondamentale de leur comportement surtout en amour — n'a-t-on pas vu „pour cet effect de divertir les opinions et conjectures du peuple et desvoyer les parleurs, des femmes couvrir leurs vrayes affections par des affections contrefaites"? (III, 4, 814).

Mais on ne joue pas impunément avec le feu: il a vu, lui, Montaigne, une telle „qui, en se contrefaisant, s'est laissée prendre à bon escient, et a quitté la vraye et originelle affection pour la feinte" (III, 4, 814).

L'échange n'a pas probablement attristé la dame; dans ce cas, les conséquences de la dissimulation se sont révélées plutôt heureuses. Mais celle-ci, si cela convient aux intérêts des dames, va jusqu'à l'hypocrisie. „Celle à qui vous viendrez de vous froter illicitement, criera plus asprement tantost, en vostre presence mesme, à l'encontre d'une pareille faute de sa compaigne que ne feroit Porcie", fille de Caton d'Utique (III, 9, 967).

Cette fois, l'exemple évoqué est loin de nous amuser, nous et l'auteur lui-même — il y en a d'ailleurs des milliers de la même espèce. Le problème de la dissimulation féminine étant trop complexe, Montaigne ne manquera pas d'y revenir bien des fois. Il s'acharne surtout avec une opiniâtreté toute particulière contre le comportement des veuves:

En nostre siecle, elles reservent plus communément à estaller leurs bons offices et la vehemence de leur affection envers leurs maris perdus, cherchant au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté.

(II, 35, 722)

Le cas se prête sans doute à une double interprétation; l'esprit de contradiction caractéristique de ce sexe y est pour beaucoup aussi bien que la dissimulation — l'un et l'autre sont d'ailleurs mal placés, et l'auteur ne cache pas son indignation et son ironie:

Elles peuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts. La vie est plaine de combustion; le trespas d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfans, elles volontiers, de mesmes, cachent la leur envers le mary pour maintenir un honneste respect. Ce mistere n'est pas de mon goust.

(II, 35, 722)

Hélas, l'esprit de contradiction prévaut chez les femmes:

[...] il est toujours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris: elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster: la premiere excuse leur sert de planiere justification.

(II, 8, 374)

Ce vice est réellement pénible dans le mariage — c'est pour cela, peut-être, que Montaigne cherche à expliquer son origine:

Ou bien seroit ce pas que de soy l'opposition et contradiction les entretient et nourrit, et qu'elles s'accomodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent?

(III, 9, 954)

Est-ce bien une suite logique de ses réflexions, une leçon désabusée, tirée de l'observation de la vie, ou bien un fruit amer de ses propres expériences conjugales? — il y a, peut-être, de tout à la fois. Quoi

qu'il en soit, les veuves sont toujours là pour servir de cible à l'humeur caustique qui l'envahit pour le moment:

Aussi ne regardez pas à ces yeux moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teint et l'embonpoint de ces joues sous ces grands voiles: c'est par-là qu'elle parle françois. Il en est peu de qui la santé n'aille en amendant [...]

(II, 35, 722)

Les manifestations de leur douleur sont-elles sincères? sont-elles feintes? — toujours est-il qu'on s'y laisse prendre facilement et on aurait beaucoup de peine à trouver un homme qui à cette occasion ne serait pas ému. Montaigne, qui nous dit avoir „esté autrefois employé à consoler une dame vraiment affligée”, n'a pas été sans doute de cette espèce. Bien qu'il souligne encore une fois que "la plus part de leurs deuils sont artificiels et ceremonieux", il ne manque pas de tirer deux moutures du même sac, à savoir augmenter encore plus ses critiques sur le caractère de femmes et en faire un point de départ pour une observation psychologique plus générale.

On y procede mal quand on s'oppose à cette passion, car l'opposition les pique et les engage plus avant à la tristesse; on exaspere le mal par la jalousie du débat.

(III, 4, 808)

Les esprits chevaleresques, qui voudraient „être employés à consoler une dame vraiment affligée” et qui s'y emploient peut-être avec trop de zèle, choisissent donc une mauvaise tactique.

Dissimulant leurs sentiments envers l'homme dont elles sont amoureuses, elles sont pourtant incapables de cacher leur jalousie. Lorsqu'elle „saisit ces pauvres ames faibles et sans résistance, c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise cruellement” (III, 5, 842). Bien qu'une lueur de compassion semble adoucir la rigueur de cette remarque, objective, il est vrai, mais peu favorable, la critique sévère continue:

[...] les desgouster de la jalousie, ce seroit temps perdu; leur essence est si confite en soubçon, en vanité et en curiosité, que de les guarir par voye legitime, il ne faut pas l'esperer [...]

(III, 5, 848)

Qui pis est, elles s'y montrent passionnées et excessives et révèlent une variabilité imprévue de leurs humeurs;

[...] elle s'y insinue sous tiltre d'amitié; mais depuis qu'elle les possède, les mesmes causes qui servoient de fondement à la bienveillance servent de fondement de hayne capitale [...]

(III, 5, 842)



Malheureusement, leur jalousie est dangereuse non seulement pour ceux qui en sont devenus la cause ou l'objet, mais aussi pour elles-mêmes;

Cette fièvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs, et d'une femme jalouse, quelque chaste qu'elle soit et mesnagere, il n'est action qui ne senté à l'aigre et à l'importun.

(III, 5, 843)

Certes, il y en a qui s'efforcent de lutter contre la jalousie, mais les suites en sont également lamentables:

Elles s'amendent souvent de cet inconvenient par une forme de santé beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme [...]

(III, 5, 848)

Ce qu'il dénonce chez elles non sans ironie désapprobatrice, c'est le fondement émotionnel de leur comportement, qui apporte d'ailleurs des effets presque toujours néfastes:

N'ayant point assez de force de discours [...], elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules [...]

(II, 8, 379)

c'est pourquoi.

[...] la maistrise n'est aucunement deuë aux femmes sur les hommes, sauf la maternelle et naturelle, si ce n'est pour le châtiment de ceux qui, par quelque humeur fievreuse, se sont volontairement soumis à elles [...]

(II, 8, 379)

Par conséquent, on a tous les droits de mettre en doute la responsabilité civique des femmes. Puisqu'elles n'ont point, comme on l'a déjà entendu, „assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vaut" (II, 8, 379), [...] „il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession, selon le chois qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups inique et fantastique (*ibid.*). Il y a, il est vrai, des cas qui inclinent notre auteur à prévoir des exceptions, il faut, par exemple, „laisser l'administration des affaires aux meres, pendant que les enfans ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge", il ne manquera pourtant pas d'affaiblir sa concession, et continue: „mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en cet aage là ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe" (II, 8, 377).

Incrédule quant à „l'administration" confiée aux femmes, même si elles sont mères et même dans le cas où les enfans sont mineurs, il



s'avère prévoyant et humanitaire pour s'inquiéter de l'avenir de celles-là. Il serait

[...] plus contre nature de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfans. Ou leur doit donner largement dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison et de leur aage, d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus mal seante et mal-aisée à supporter à elles qu'aux masles.

(II, 8, 377)

De nouveau donc une opinion défavorable pour les femmes s'accompagne de la compréhension des vicissitudes éventuelles de leur existence et, ce qui est curieux, l'auteur semble pencher vers les extrêmes. Est-ce vrai, en effet, que les hommes vieillissent supportent mieux „la nécessité et l'indigence" que les femmes? sont-ils réellement moins sensibles et plus forts en face de la misère et de la souffrance? Il y a là, peut-être, un contrecoup d'une spéculation un peu simplifiée, la même qui l'incline à répéter maintes fois que les femmes ont l'esprit plus faible que les hommes. C'est cela qui lui paraît certain et il ne se fait pas scrupule de citer l'exemple de Marguerite de Navarre elle-même parce qu'elle s'enthousiasmait de la piété de son frère qui priaït dévotement après le rendez-vous nocturne avec sa maîtresse<sup>7</sup>. En voici le commentaire de Montaigne:

Je vous laisse à juger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont guieres propres à traiter les matieres de la Theologie [...] (I, 56, 310)<sup>8</sup>

Il serait probablement assez hasardeux de soutenir qu'il serait plus décent ou moral que François I „retournant de son entreprise" passe le reste de la nuit dans une taverne, mais la manière de raisonner et de sentir de Montaigne n'est pas sûrement celle de la femme, quels que soient le caractère de l'esprit et la position sociale de celle-là. Qu'on se souvienne encore de son étonnement qu'une courtisane couchée avec un homme puisse, ayant entendu sonner l' *Ave Maria*, „se [jeter] tout soudein du lit à terre et se [mettre] à genous pour y faire

<sup>7</sup> Cfr. *L'Heptaméron*, nouvelle 25.

<sup>8</sup> En voici un autre commentaire, celui d'un érudit contemporain: „[...] dans la scène telle que Marguerite nous la conte, avec une complaisance candide et une totale inconscience. il y a un certain degré de bassesse, de tromperie qui nous déplaît. Qui nous choque. Ce jeune roi qui se rend en bonne fortune, la nuit, chez sa belle — [...] un tartufe, qui se plie aux simagrées de la dévotion alors qu'il est tout chaud encore de l'adultère". L. Febvre, *Amour sacré, amour profane. Autour de L'Heptaméron*, Gallimard, Paris 1944, p. 221.

sa prière"<sup>9</sup>. Dans le même chapitre, où il rappelle les amours „avocasières" de François I, il développe avec hauteur ses propres idées sur la prière et sur les circonstances qui devraient l'accompagner. On a de quoi être surpris à entendre, chez ce „mauvais chrétien"<sup>10</sup>, des accents qui rempliraient d'aise le directeur de conscience le plus rigoriste:

Et l'assiette d'un homme, meslant à une vie execrable la devotion, semble estre aucunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu par tout. Pourtant refuse nostre Eglise tous les jours la faveur de son entrée et société aux meurs obstinées à quelque insigne malice.

(I, 56, 304)

Pauvre Marguerite qui a mis tant de zèle pour justifier son frère bien aimé, pauvres femmes qui „ne sont guieres propres à traiter" non seulement „les matieres de la Theologie" mais beaucoup d'autres. La danse même ne semble pas constituer le domaine où elles pourraient briller sans réserve. Comme il y a des poètes qui ont „la deffiance [...] de se pouvoir soustenir de leurs propres graces" (II, 10, 391), „[...] [de même] les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeurs et agitation de corps, qu'en certains autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel et représenter un port naïf et leur grace ordinaire" (II, 10, 392).

Elles possèdent donc la grâce que la nature leur a donnée et à laquelle notre auteur n'est pas insensible, mais elles ne sont pas capables d'apprécier pleinement ce qu'elles ont; comme de mauvais poètes, elles cherchent des artifices pour augmenter leurs attraits:

Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre? Que ne peuvent elles? Que craignent elles? pour peu qu'il y ait d'agencement à esperer en leur beauté. [...] Pour faire un corps bien espagnolé, quelle geine ne souffrent elles, guindées et sanglées, à tout de grosses coches sur les costez, jusques à la chair vive? Ouy quelques fois à en mourir [...]

(I, 14, 60)

Quelquefois, il est vrai, ces artifices sont réellement nécessaires pour corriger les défauts de leur beauté; ainsi, elles „employent des

<sup>9</sup> Cfr. *Journal de voyage en Italie*, éd. cit., p. 1220.

<sup>10</sup> Allusion à la critique du catholicisme de Montaigne que font certains de ses biographes, entre autres F. Strowski ou l'abbé Z. Gierczyński. Cfr. là-dessus: R. Aulotte, *Montaigne. Apologie de Raimond Sebond*, CDU et SEDES, Paris 1979; idem, *Etudes sur les Essais*; J. P. Boon — *Montaigne gentilhomme et essayiste*, Editions Universitaires, Paris 1971 — où l'on trouve une riche bibliographie de ce sujet.

dents d'ivoire où les leurs naturelles leur manquent, et, au lieu de leur vray teint, en forgent un de quelque matiere estrangere; comme elles font des cuisses de draps et de feutre, et de l'embonpoinct de coton, et [...] s'embellissent d'une beauté fauce et empruntée [...]" (II, 12, 518)<sup>11</sup>.

Cependant, ce souci louable de la beauté prend quelquefois des formes assez peu logiques:

Car s'il y a partie en nous foible et qui semble devoir craindre la froidure, ce devrait estre l'estomac; [...] et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril [...]

(II, 12, 434)<sup>12</sup>

Quel que soit le comportement des dames, leur beauté, ou la beauté tout court, il en est toujours ébloui:

Je ne puis dire assez souvent combien j'estime la beauté qualité puissante et avantageuse. [...] Nous n'en avons point qui la surpasse en credit. Elle tient le premier rang au commerce des hommes; elle se presente au devant, seduict et preoccupe nostre jugement avec grande autorité et merveilleuse impression [...]

(III, 12, 1035)

Y a-t-il une meilleure preuve pour cela que le cas de Phryné, et une autorité plus grande que celle d'Aristote qui „dict aux beaux appartenir le droit de commander [quel argument pour les dames], et quand il en est de qui la beauté approche celle des images des Dieux, que la veneration leur est pareillement deuë”.

Et puis cet aveu éloquent:

Non seulement aux hommes, [...] mais aux bestes aussi, je la considere à deux doits près de la bonté [...]

(III, 12, 1036)

La beauté et la bonté se placent-elles au même niveau de valeur? — peu sensible à l'enchantement platonicien qui les croyait inséparables, Montaigne aime mieux demeurer sur la réserve:

[...] ce traict et façon de visage, et ces lineaments par lesquels on argumente aucunes complexions internes [...] est chose qui ne loge pas bien directement et simplement sous le chapitre de beauté et de laideur [...]

(III, 12, 1036)

S'il en est ainsi, c'est une bonne occasion pour en tirer des argu-

<sup>11</sup> Ajoutons, pour apprécier mieux la saveur de ces démonstrations qu'elles se trouvent dans le texte pour servir de comparaison à la science.

<sup>12</sup> Que dirait-il à la vue des jupes mini?

ments en faveur des femmes et pour dénoncer de biais „des fantastiques elevations Espagnoles et Petrarchistes" (II, 10, 391)<sup>13</sup>:

Ceux qui accusent les dames de contre-dire leur beauté par leurs meurs ne rencontrent pas toujours; car en une face qui ne sera pas trop bien composée, il peut loger quelque air de probité et de fiance, comme au rebours, j'ay leu par fois entre deux beaux yeux des menasses d'une nature maligne et dangereuse [...]  
(III, 12, 1036)

En définitive, „c'est une foible garantie que la mine" (*ibid*). Ce qui est plus, autant qu'il est sensible à la beauté qui séduisait son jugement, autant il s'avère dégoûté de la laideur, le cas échéant, du corps nu:

Quand j' imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté), ses tares, sa subjection naturelle et ses imperfections; je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal de nous couvrir [...]  
(II, 12, 463)

Hélas, notre condition a deux faces, mais l'enchantement féminin se maintient, et l'on voit Montaigne toujours intéressé à tout ce qui concerne les femmes: aussi bien à leur hygiène, lorsqu'il répète après Plaute que „la plus parfaite senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien", et „que la meilleure odeur de ses actions c'est qu'elles soyent insensibles et sourdes" (I, 55, 301), qu'à l'épreuve de l'enfantement, dont il sait que leurs cris et leurs plaintes les „aident à la delivrance" (II, 37, 739); aussi bien à leur physiologie, lorsqu'il ironise au sujet des médecins qui ne sont pas d'accord „à quels termes les femmes portent leur fruit" et en quoi consiste leur rôle dans la fécondation (II, 12, 539), qu'à des fausses „prognostications qui voudraient leur prédire l'avenir d'après les lignes de la main (II, 12, 542); aussi bien à leur construction physique, leurs habits et leurs coutumes, différentes chez des peuples différents, qu'à leur psychologie et leur comportement dans la vie.

Ce qui le frappe surtout, c'est „qu'elles sont, sans comparaison, plus capables et ardentes aux effets de l'amour que nous" [= les hommes] (III, 5, 832), et, comme toujours, des exemples démonstratifs accompagnés de multiples allusions d'ordre physiologique vont appuyer cette nouvelle théorie:

Les Dieux, dict Platon, nous ont fourni d'un membre inobedient et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appetit, soumettre tout à soy. De mesme aux femmes, un animal glouton et avide, auquel si on refuse aliments en sa saison, il forcee, impatient de delai, et, soufflant sa rage en leurs corps, empesche les conduits, arreste la respiration, causant mille

<sup>13</sup> Il attaquait les pétrarquistes dans le chapitre *Des livres* (II, 10).

sortes de maux, jusques à ce qu'ayant humé le fruit de la soif commune, il en ayt largement arrosé et ensemencé le fond de leur matrice [...]

(III, 5, 837)

Certes, ce passage n'est pas sans nous choquer par son naturalisme brutal, mais le style des *Essais* se tient rarement dans les limites du littéraire et peut paraître aussi bien discursif ou émotionnel, que démonstratif, scientifique et parfois clinique<sup>14</sup>. C'est le sujet qui fait la chanson. Cette fois, le thème va devenir son obsession. L'érotisme féminin lui semble une force élémentaire et insurmontable, „c'est une discipline qui naist dans leurs veines, [...] que ces bons maistres d'escole, nature, jeunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame; elles n'ont que faire de l'apprendre, elles l'engendrent" (III, 5, 835).

Non seulement leur tempérament, mais aussi leur imagination, leur éducation et des circonstances les plus neutres les y incitent. Même le tremblement de la voiture les éveille et sollicite (III, 11, 1012), même „les songes les engagent par fois si avant qu'elles ne s'en puissent desdire" (III, 5, 843). C'est une force à laquelle elles ne sont pas capables de ne pas céder :

Il n'est pas en elles, ny à l'adventure en la chasteté mesme, puis qu'elle est femelle, de se deffendre de concupiscences et du desirer [...]

(III, 5, 843)

Pourvu que la discrétion absolue soit assurée...

Imaginez la grand presse, à qui auroit ce privilege d'estre porté tout empenné, sans yeux et sans langue, sur le point de chacune qui l'accepteroit [...]

(III, 5, 843)<sup>15</sup>

Et pourtant elles cachent à tout prix leurs désirs et déclarent manifestement leur abstinence et leur réserve érotiques; obsédé par la force „des appetits que l'amour engendre" chez elles, Montaigne s'avère ici particulièrement sceptique et incrédule :

<sup>14</sup> En ce qui concerne le style de Montaigne; cfr. entre autres: Aulotte, *Etudes sur les Essais...*, p. 79—92 et bibl.; idem, *Montaigne*. bibl.; F. Jeanson — *Montaigne par lui-même*, Aux Editions du Seuil, Paris 1959, p. 13 et sqq. Il n'est pas sans intérêt de lire des jugements que Montaigne lui-même a portés sur son style — cfr. *Essais*, I, 40 ou II, 17.

<sup>15</sup> Une belle illustration littéraire de ce jugement se trouve dans *Le Décaméron*, III, 1 — Loup dans la bergerie. Le thème apparaît d'ailleurs dans *Il Novellino*. Qui sait si cette nouvelle n'était pas présente à l'esprit de Montaigne lorsqu'il écrivait ce passage.



Et, quand je les oy se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, je me moque d'elles; [...] S'entend de celles qui se vantent en bon escient de leur froideur et insensibilité et qui veulent en estre creües d'un visage sérieux. [...] Leurs desguisements et leurs figures ne trompent que les sots [...]

(III, 5, 844)

Ce qui lui paraît également suspect, c'est qu'il y en a d'autres qui renchérissent sur le caractère spirituel des amours qu'elles cherchent et qu'elles déclarent les combler. Ces fausses platonisantes s'attirent une observation encore plus acerbe:

[...] je leur oy souvent peindre cette intelligence toute spirituelle, et desdaigner de mettre en consideration l'interest que les sens y ont. Tout y sert; mais je puis dire avoir veu souvent que nous avons excusé la foiblesse de leurs esprits en faveurs de leurs beautez corporelles; mais que je n'ay point encore veu qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant prudent et meur soit-il, elles vueillent prester la main à un corps qui tombe tant soit peu en decadence. Que ne prend il envie à quelqu'une de cette noble harde socratique du corps à l'esprit, achetant au pris de ses cuisses une intelligence et generation philosophique et spirituelle, le plus haut pris où elle le puisse monter?

(III, 5, 875)

Avec ce sens aigu des réalités qui lui est habituel et avec une ironie amère, il fait ressortir une contradiction entre le comportement des hommes et des femmes et ne se fait pas faute de faire remarquer, à l'occasion, les illogismes de celles-ci. Ayant rapporté l'histoire d'une jeune fille qui „s'estoit precipitée du haut d'une fenestre pour éviter la force d'un belitre de soldat" et qui pourtant n'avait jamais été „de si difficile composition" (II, 1, 317), il se hâte de d'observer qu'il ne faut pas présumer de la vertu d'une femme d'après son refus:

[...] tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre point, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure [...]

(II, 1, 317)

Cette nouvelle allusion à *l'Heptaméron*<sup>16</sup> trouvera ensuite, et dans le même livre, une observation complémentaire:

---

<sup>16</sup> Il s'agit de la 20-e nouvelle, où „le sieur de Ryant, fort amoureux d'une dame veuve, ayant congneu en elle le contraire de ce qu'il desiroit" parce qu' „elle l'asseuroit si fort que, si elle congnoissoit qu'il pretendist davantage, [...] que du tout il la perdrait" [...], la trouva, un jour, „couchée dessus l'herbe entre les bras d'un palefrenier de sa maison, aussy laid, ord et infame, que de Ryant estoit beau, fort, honneste, et aimable". *L'Heptaméron*, pp. M. François, Editions Garnier Frères, Paris 1964, p. 153—154.



[...] on voit par expérience, que [...] l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un galant homme [...]

(II, 12, 471)<sup>17</sup>

L'histoire qu'il relatait se trouve dans le chapitre De l'inconstance de nos actions et elle allait confirmer „cette variation et contradiction qui se void en nous” (II, 1, 318), mais l'avertissement qu'il en tire révèle autant le scepticisme du philosophe qui étudie la nature humaine que la souffrance aiguë de l'homme sensible qui n'ignore pas que le premier venu, à condition qu'il sache imposer sa brutalité animale, le distancera auprès des dames. „Je ne crois les miracles qu'en foy”, écrit-il, convaincu qu'il serait difficile de trouver une femme qui sera mécontente par „des efforts trop assiduez de son mary”; celle de „Cataloigne”, qui s'en plaignait, le faisait „non tant [...] qu'elle en fut incommodée [...] comme pour retrancher sous ce pretexte et brider, en cela mesme qui est l'action fondamentale du mariage, l'autorité des maris” (III, 5, 832). Une autre fois, ayant rapporté „le bon mot [...] d'une femme passée par les mains de quelques soldats” et satisfaite „qu'au moins une fois en [sa] vie [elle] s'en [est] soulée sans peché”, il ne manquera pas de plaisanter avec sarcasme que le suicide pour éviter le viol est inutile: il suffit que les femmes „dient nenny en le faisant, suyvant la reigle du bon Marot” (II, 3, 338), mais c'est en parlant du viol qu'il eut des accents qui témoignaient tant de la sensibilité de son âme que de sa curiosité poignante de l'intimité la plus secrète de la chair féminine:

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon advis, c'est celle qui se fait à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez entier, et semble que la force soit meslée à quelque volonté [...]

(II, 3, 337)

Problème des plus angoissants que l'on puisse aborder; matière de plaisanterie, à en juger d'après certains textes bien connus<sup>18</sup>, ou drame amer et inquiétant où la personnalité de la femme est exposée à un examen cruel et rigoureux... Que dire, en effet, si „le dissentiment”

<sup>17</sup> Comparez à cette constatation amère une remarque d'Hircan qui justifie l'héroïne de la nouvelle mentionnée ci-dessus: „Si vous sçaviez la différence qu'il y a d'un gentil homme, qui toute sa vie a porté le harnoy et suivy la guerre, au pris d'un varlet bien nourry sans bouger d'un lieu, vous excuseriez ceste pauvre vefve” (n. 20, *L'Heptaméron*, p. 155). „Au pris” des moines aussi, qui, comme a dit Geburon, „sont hommes aussy beaulx, aussy fortz et plus reposez que nous autres, qui sommes tous cassez du harnoy” (n. 5, *ibidem*, p. 37).

<sup>18</sup> Cfr. par exemple, certains épisodes de *Candide* de Voltaire ou de *Don Juan* de Byron.

n'est pas „assez entier? que dire s'il y a peut-être une acceptation finale? — Montaigne l'incrédule et le sceptique cède ici la place à un idéaliste qui n'est pas capable de reprimer sa souffrance à la seule idée que cette acceptation, ne fût-ce qu'un moment, puisse s'y mêler. Serons-nous étonnés de le voir accepter pour vraies les larmes des jeunes mariées, (et même contre l'opinion de Catulle<sup>19</sup>), car „quelque gentille flamme qui eschauffe le coeur des filles bien nées, encore les desprend on à force du col de leurs mères pour les rendre à leurs espous" (I, 33, 230).

Les sarcasmes et les plaisanteries ne sont donc pas une manifestation unique de l'attitude de Montaigne envers les femmes. Acerbe dans beaucoup de ses observations critiques, il sait, comme on l'a vu, être sensible et délicat. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs de renouveler ses reparties satiriques et il arrive qu'elles servent de démonstration à des problèmes d'ordre plus général qui semblent avoir peu de commun avec le défaut incriminé à l'occasion aux dames:

[...] on fait bon marché à un homme de conscience quand on luy propose quelque difficulté au contrepois du vice; mais quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude chois [...]. Pourtant ne seroient pas sans goust, selon leur erreur, celles qui nous protestent, en ce temps, qu'elles aymeroient mieux charger leur conscience de dix hommes que d'une messe [...]

(III, 5, 823)

Cette fois, aucune allusion à l'incapacité des femmes „à traiter les matieres de la Theologie", mais l'exemple choisi a deux tranchants également cruels.

Allons-nous expliquer ses reparties contre les femmes par ses tristes expériences personnelles qu'il doit à la prédomination de sa mère ou bien par l'influence des anciens qu'il cite à profusion et auxquels il fait si souvent référence? Les sources antiques de certaines idées de Montaigne étant incontestables, toujours est-il que l'on pourrait répliquer à Mme Cecile Insdorf qui avance ces deux hypothèses<sup>20</sup> que la première paraît impossible à prouver sans tomber dans un psychologisme trop poussé et que la deuxième doit être nuancée par la théorie de l'innutrition que l'on a déduite de la préface à la deuxième édition

<sup>19</sup> Cfr. le passage de celui-ci cité par Montaigne:

Vénus est-elle en haine aux jeunes mariées,  
 Ou des parents joyeux leurs pleurs faux se jouent-ils  
 Quand ils coulent au bord de la chambre et du lit?  
 Que m'assistent les dieux, leurs larmes ne sont vraies!

Catulle, LXVI, 15—18; éd. cit., p. 1500.

<sup>20</sup> Cfr. Insdorf, *op. cit.*, p. 34, 46.

de l'Olive de Du Bellay<sup>21</sup> et qui s'explique naturellement par la cryptomnèse. Certes, on peut paraphraser L. Febvre que Montaigne est tellement nourri des textes anciens que, finalement, il les tire de son propre fonds<sup>22</sup>, mais les aperçus pris sur le vif forment une étoffe fondamentale des *Essais*, il les doit à son observation personnelle, et leur ton et leur contenu s'opposent en général à ses constatations théoriques. Ajoutons à cela, ce qui mérite d'être observé avec une attention particulière, que sa leçon sur les femmes est loin d'être uniforme. Les „impertinences" mises à part, on découvre quelquefois dans le même contexte des observations propres à les atténuer sensiblement ou bien une référence à la réalité sociale s'avère suffisamment efficace pour réfuter en tout point les accusations ou pour justifier ce qui fut tout à l'heure incriminé. S'il a peut-être choqué les dames en dénonçant leur érotisme, il ne tardera pas à dire que „tout le mouvement du monde se resoult et rend à cet accouplage" (III, 5, 835), ce qui adoucit sans doute l'accusation; c' est dans le même but qu'il réhausse la force de la tentation charnelle:

Ceux mesme d'entre nous qui ont essayé d'en venir à bout ont assez avoué quelle difficulté ou plustost impossibilité il y avoit, usant de remedes materiels, à mater, affoiblir et refroidir le corps [...]

(III, 5, 833)

Les hommes donc lui cèdent aussi; les deux sexes sont également faibles devant la passion érotique; — pour que la défense des femmes soit plus efficace, on attaque les hommes:

Il n'est passion plus pressante que cette cy, à laquelle nous voulons qu'elles resistant seules, non simplement comme à un vice de sa mesure, mais comme à l'abomination et execration, plus qu'à l'irreligion et au parricide; et nous nous y rendons cependant sans coulpe et reproche [...]

(III, 5, 833)

---

<sup>21</sup> Cfr.: „Elle consiste pour l'écrivain à ne pas imiter, comme le marquait la Deffence, mais à laisser couler de soi, sans y songer, sans le vouloir, les pensées et les sentiments qu'on a puisés, par un ancien commerce, dans la lecture des bons auteurs, et dont on s'est depuis longtemps tout imprégné: „Si, par la lecture des bons livres, je me suis imprimé quelques traictz en la fantaisie, qui apres, venant à exposer mes petites conceptions selon les occasions qui m'en sont données, me coulent beaucoup plus facilement en la plume qu'ilz ne me reviennent en la memoire, doibt on pour ceste raison les appeller pieces rapportées?" H. Charnard, *Histoire de la Pléiade*, Didier, Paris 1959, t. I, p. 217.

<sup>22</sup> C'est de Marguerite de Navarre que Febvre écrit: „Marguerite est tellement nourrie de textes sacrés que, finalement, elle tire l'écriture de son propre fonds. Elle pense, elle sent, elle parle scripturalement". *Op. cit.*, p. 52.

Et puis (voilà un nouvel argument défensif) cet érotisme que l'on reproche tant aux femmes, constitue-t-il réellement le plus grand péché auquel l'espèce humaine succombe?

Inique estimation de vices! Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et dénaturées que n'est la lascivité: mais nous faisons et poisonons les vices non selon nature, mais selon notre intérêt, par où ils prennent tant de formes inégales.

(III, 5, 839)

Certes, les femmes sont „sans comparaison, plus capables et arden-tes aux effets de l'amour" (III, 5, 832), mais ce vice, si vice il y a, est très relatif vu les critères illogiques que l'on applique pour l'estimer<sup>23</sup> et parce qu'on le trouve condamnable uniquement chez elles bien que les hommes y succombent aussi. Faut-il une défense plus habile et plus adroite! — Ajoutons, à cette occasion, qu'en réhaussant avec tant de bonne foi la force de "cet accouplage", auquel „tout le mouvement du monde se resout", Montaigne aborde le thème de la puissance de l'amour que l'on trouve à peu près chez tous les poètes de la Renaissance. Sans même procéder à une comparaison plus détaillée de leurs différents développements avec celui de Montaigne on est frappé par une différence foncière des deux styles qui se confrontent et qui s'opposent: le style poétique ou littéraire plus ou moins factice et le style quasi scientifique. Ce sont aussi des sensibilités différentes qui s'expriment: l'une qui se plie à un jeu littéraire où un trait plus personnel n'apparaît que rarement, et l'autre qui malgré le ton discursif dévoile, sous le sombre naturalisme, beaucoup plus de ses passions intimes qu'elle ne voudrait le faire apparaître. Là, où l'on disait: 'amour', on a dit: 'le corps', là, où l'on évoquait les forces cosmiques, on a dit, 'la physiologie'. Les hommes lui cèdent aussi bien que les femmes; même ceux, „qui ont essayé d'en venir à bout". Mais pour les hommes il y a une autre morale à être respectée et une autre mesure pour juger leurs incartades amoureuses. Une injustice foncière est là: bien que les deux sexes soient également assujettis à la passion érotique, ce ne sont que les femmes qui doivent se soumettre à „des reigles de vie qui sont introduites au monde, d'autant que [— retenons le mot —] ce sont les hommes qui les ont faites sans elles" (III, 5, 832). Le dénonciateur fervent des faiblesses réminines, que l'on voit si souvent se plaire à ce rôle, nous semble beaucoup plus engagé à compromettre les hommes: ils sont égoïstes et injustes, car ils veulent que les femmes résistent là où ils ne sont pas eux-mêmes assez forts pour

<sup>23</sup> Avouons que c'est Montaigne qui pouvait inspirer à Boy-Zeleński les mêmes observations sur cette sorte d'„estimation de vices".



résister; en voulant les femmes „saines, vigoureuses, en bon point, bien nourries, et chastes, ensemble, c'est à dire et chaudes et froides" (III, 5, 833), ils sont illogiques et leur imposent des exigences contradictoires; pour justifier leurs propres écarts, ils n'ont même pas cet argument que les femmes trouvent dans leur condition sociale et dans leur physiologie:

Je ne sçay si les exploits de Caesar et d'Alexandre surpassent en rudesse la resolution d'une belle jeune femme, nourrie à nostre façon, à la lumiere et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, se maintenant entiere au milieu de mille continuelles et fortes poursuites [...]. Je treuve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage; et est le vœu de la virginité le plus noble de tous les vœus, comme estant le plus aspre; „diaboli virtus in lumbis est", dict S. Jerosme [...]

(III, 5, 839)

Pour rester chastes, dans les conditions où elles vivent, elles devraient être héroïques... A l'entendre argumenter ainsi, on aurait dit que la vertu de la continence<sup>24</sup> dans la vie érotique n'existe pas pour lui. Aucune féministe soucieuse de la dignité de ses soeurs et même le moraliste le plus austère ne sauraient cependant s'opposer à la véracité de la peinture qu'il fait, dans ce passage, de la condition féminine. Complexion physique due à la nourriture<sup>25</sup>, état moral de l'entourage où elle vit, relations mondaines, poursuites de la part des hommes — voilà des facteurs qui influencent la vie de la femme et qui forment un court prospectus d'une étude sur sa sociologie. Il y en a encore un, et qu'il n'a pas oublié non plus, l'éducation que la femme reçoit.

<sup>24</sup> A noter que c'est peut-être en même temps, ou à peu près, que Gabrielle de Coignard écrit son *Hymne de la vertu de Continence* (*Oeuvres chrestiennes* [...] éd. 1595, p. 233—239).

<sup>25</sup> Comparez: „Les cratères de l'Etna, la caverne de Vulcain, le Vésuve, l'Olympe ne peuvent comparer leurs feux à ceux du tempérament d'une jeune personne enflammée par la bonne chère". Vivès, *Institutio feminae christianae* (1524).

## Chapitre II

### DE L'ÉDUCATION DES FEMMES

Il va de soi que le système d'éducation des femmes que l'on peut déduire des Essais de Montaigne ne saurait être envisagé en dehors de ses vues générales sur l'éducation. Qu'il veuille les femmes instruites ou non, qu'il reconnaisse leurs capacités intellectuelles ou non, toujours est-il qu'il leur propose le même type de formation que celui des hommes: l'éducation morale. Il voudrait sans doute qu'on leur enseigne, à elles aussi, à juger en toute indépendance des autres, qu'on leur enseigne à se connaître elles-mêmes et à savoir bien vivre et bien mourir (I, 26, 158). Il leur ferait peut-être estimer que „toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté" (I, 25, 140) et, puisqu'il n'ignore pas que l' „on donne des règles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau" (I, 10, 40), il ne leur interdirait pas le souci de leur „bienséance extérieure" et le désir que les exercices soient „une bonne partie de leur étude".

Il serait d'ailleurs inutile de rappeler ici tous les points de son système éducatif; tout ce qu'il a dit là-dessus, certaines modifications nécessaires mises à part, pourrait se référer à l'éducation des femmes: aussi bien les impératifs que les restrictions:

[...] il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer; il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre; et s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, et qui empesche et offence son maistre, s'il est en main foible et qui n'en sçache l'usage. [...] A l'aventure est-ce la cause que et nous et la Théologie ne requerons pas beaucoup de science aux fames [...]

(I, 25, 139)

Qu'on se souvienne encore des opinions de Montaigne sur „l'ordinaire faiblesse du sexe" (II, 8, 377) et de son verdict „que les femmes ne sont guieres propres à traiter les matieres de la Théologie" (I, 56,



310), et on aura les prémisses de la conclusion: le glaive de la science est trop lourd pour la faible main féminine. C'est cela qui lui paraît incontestable. — Souscrirait-il à l'idée qu'il cite „qu'une femme [est] assez sçavante quand elle [sait] mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mary" (I, 25, 140)? — Tout ce qu'il a écrit de „l'instruction" dont il faudrait „s'enrichir et parer au dedans" (I, 26, 149) et qui devrait „nous changer en mieux" (I, 25, 139), à savoir contribuer au développement intérieur de l'individu, suffit pourtant pour nous faire rejeter cette hypothèse. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'il ne semble pas convaincu des capacités intellectuelles des femmes et c'est pourquoi il les avertit que la science peut s'avérer nuisible pour elles. D'autre part, et sa fille d'alliance, Marie de Gournay, va peut-être bientôt nuancer ses opinions<sup>26</sup>, il était, sans doute, au courant de toutes les manifestations du féminisme culturel de son époque. — Voudrait-il les mésestimer en bloc, ou plutôt croyait-il que l'intérêt que les femmes portaient à la science leur était peu utile et peu profitable?

Quand je les voy attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoing, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent, le facent pour avoir loy de les regenter sous ce filtre. Car quelle autre excuse leur trouverois-je?

(III, 3, 800)

Hélas, il est peu probable que cet aveu puisse plaire aux féministes de nos jours, les femmes étant „attachées" non seulement „à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique", mais aussi à la médecine, à la chimie, à l'agriculture, à l'enseignement et même au maçonage sans parler de la qualification de la sexualité des poussins. Laissons pourtant à Montaigne appartenir un peu à son siècle — et puis, pareilles opinions vont persister encore bien longtemps.

Il ne voudrait donc pas voir les femmes attachées à toutes „semblables drogueries", celles-ci étant „vaines et inutiles à leur besoing" — voilà le premier motif de son raisonnement. Certaines conséquences caractérielles que l'érudition produit souvent chez les femmes, et non seulement chez elles, en constituent le deuxième:

Il me semble [...] qu'en l'usage de nostre esprit nous avons, pour la plus part, plus besoing de plomb que d'ailes, de froideur et de repos que d'ardeur et d'agita-

<sup>26</sup> Telle est, du moins, l'opinion de Insdorf, *op. cit.*, ch. V. Cfr. aussi: M. Ilsley, *A Daughter of the Renaissance, Marie le Jars de Gournay*, Mouton et Cie, Hague 1963; M. Schiff, *La fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay*, H. Champion, Paris 1910.

tion. Sur tout, c'est à mon gré bien faire le sot que de faire l'entendu entre ceux qui ne le sont pas, parler tousjours bandé [...]

(III, 3, 799)

Ainsi, comme il lui arrive souvent, il dénonce non seulement le jargon érudit, incompréhensible pour les autres, mais encore la manière de parler avec trop de recherche pour éblouir les profanes. Et ce sont les femmes qui, vu la faiblesse de leur esprit, sont victimes d'un tel langage et d'une telle attitude:

Les sçavans chopent volontiers à cette pierre. Ils font tousjours parade de leur magistere et sement leurs livres par tout. Ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et oreilles des dames que, si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine; à toute sorte de propos et matiere, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'escire nouvelle et sçavante, [...] et alleguent Platon et Saint Thomas aux choses ausquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing. La doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuré en la langue.

(III, 3, 800)

Si l'auteur des *Essais* stigmatise ici sans pitié les formes les plus discréditées du bas-bleuisme, ses avertissements ne sont pas, hélas, privés de fondement; que d'érudits, de nos jours, aussi bien des hommes que des femmes, ne sont pas exempts du vice de „faire parade de leur magistere”!

Il ne veut pas les femmes „sçavantes” — la science n'est pas leur domaine, elles n'en ont pas besoin pour satisfaire à leur destin. Il faut qu'elles suivent leur nature et qu'elles développent leurs propres qualités, sans chercher à s'embellir de celles qui ne sont pas les leurs. Les féministes qui veulent égaler ou dépasser les hommes „en sciences et bonne doctrine” ignorent où chercher leurs véritables satisfactions et leurs triomphes:

Si les bien-nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Elles cachent et couvrent leurs beautez soubz de beautez, estrangeres. C'est grande simplesse d'estouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée; elles sont enterrées et ensevelies soubz l'art [...] C'est qu'elles ne se cognoissent point assez; le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honorer les arts et de farder le fard. Que leur faut-il, que vivre aymées et honorées. Elles n'ont et ne sçavent que trop pour cela. Il ne faut qu'esveiller un peu et rechauffer les facultez qui sont en elles [...] Baste qu'elles peuvent, sans nous, rengrer la grace de leur yeux à la gaieté, à la severité et à la douceur, assaisonner un nenny de rudesse, de doute et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on fait pour leur service. Avec cette science, elles commandent à baguette et regentent les regens de l'eschole [...]<sup>27</sup>

(III, 3, 800)

<sup>27</sup> Comparez à cela les opinions de Louse Labé — voir son *Epître à Mile Clémence de Bourges* (Oeuvres 1555).

Il serait inutile de lui opposer des arguments d'ordre économique ou social. De nos jours, lorsque la femme est exposée par les conditions de sa vie à des difficultés de toute espèce auxquelles elle doit, toute seule, faire front et remédier, il ne lui suffit pas d'„honorer" de sa personne „les arts et farder le fard" pour „vivre aymée et honorée"; il ne le suffisait pas même à l'époque de Montaigne, et même dans la situation des femmes de sa classe — sa vision du destin féminin, le caractère de classe de celle-ci mis à part, est trop éloignée de la réalité pour qu'elle puisse jamais se réaliser. Il serait inutile aussi de lui opposer les répliques indignées des féministes qui verraient dans ses déclarations une tentative outrageante de limiter le rôle de la femme dans la société à celui d'un bibelot ou d'une poupée de salon — il est notoire que ce „bibelot", pour vivre dans nos réalités contemporaines, doit être fait d'une matière solide, et s'il semble faire une mauvaise mine lorsqu'on renchérit sur ses beautés purement spectaculaires, car il veut être avant tout un être humain, il le fait toujours dans l'attente de nouveaux compliments.

Tout ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est la femme — c'est le sentiment profond qui se dégage de cette longue énonciation de Montaigne que l'on vient de citer. Il y a là aussi une réponse indirecte à des revendications féminines multiples: vous voulez égaler les hommes en sciences? — ne cachez pas vos beautés naturelles sous des beautés étrangères; vous ne voulez pas être assujetties aux hommes? — subordonnées ou non, vous les „regentez" tous; ce sont eux qui sont assujettis à l'empire de vos charmes et de vos beautés. Ces hommages à la femme, cet éblouissement de ses attraits physiques sont-ils d'un antiféministe? Au contraire — Montaigne s'est fait une conception de la féminité qui n'est pas pour la plupart conforme à notre époque et qui ne convient même pas à un bon nombre de femmes de nos jours, mais il y aurait un malentendu désolant de lui imputer des critiques malveillantes ou hostiles...

L'érudition déconseillée aux femmes, n'auront-elles jamais droit à des aspirations intellectuelles quelconques?

Si toutesfois il leur fache de nous ceder enquoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin.  
(III, 3, 801)

Et voici une motivation: „c'est un art follastre et subtil, desguisé, parler, tout en plaisir, tout en montre, comme elles" (III, 3, 801).

On aurait, il est vrai, de la peine à appliquer cette conception de la poésie aux poèmes d'une Marguerite de Navarre, d'une Louise Labé

ou d'une Gabrielle de Coignard. Si elle semble plutôt étroite, n'oublions pas que l'on trouve, dans les Essais, maints passages où Montaigne révèle dans ses jugements sur la poésie et sur certains poètes beaucoup de subtilité et beaucoup de justesse (I, 37, 54; II, 2, 10, 12, 17; III, 5, 8). Cette fois, il évoque une sorte de poésie marotique ou pétrarquiste qui, d'après lui, conviendrait le plus aux dames. A côté de la poésie, l'histoire leur sera parfaitement utile, elles en tireront „diverses commoditez". Enfin, bien que partiellement, il leur réserve la philosophie:

En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à ménager leur liberté, alonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary et l'importunité des ans et des rides [...]

(III, 3, 801)

La philosophie, dans la part qu'il leur assigne à étudier, doit donc leur apprendre à connaître ceux avec qui leur vie est inséparablement liée, leurs serviteurs, leurs amants, leurs maris (ne faut-il pas connaître ses chers ennemis?); elle doit leur apprendre aussi à se connaître elles-mêmes, à diriger leurs passions et leur liberté; elle doit leur inculquer enfin certains principes nécessaires à cet art de bien vivre et bien mourir dont il écrivait ailleurs en développant ses idées sur l'institution des enfants. — Et ce serait „pour le plus, la part qu'[il] leur assigneroi[t] aux sciences" (III, 3, 801). Comme toujours chez lui, le but moral et pratique est mis au premier plan, et les profits que les femmes devront tirer de la philosophie sont déterminés directement par leur condition conjugale ou bien ils sont proposés en vue de leurs rapports avec les hommes. Ce n'est pas de l'érudition qu'il attendrait du beau sexe:

La plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du menage [...]; selon que l'experience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au dessus de toute autre vertu, la vertu oeconomique [...]

(III, 9, 952)

Il va peut-être trop loin: les „vertus oeconomiques" ne suffiront probablement pas pour créer dans le mariage cette douce affection, sans „inconvenients ordinaires [qui] ne sont jamais legiers"; au contraire, ceux-ci „sont continuels et irreparables, nommément quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables" (III, 9, 928). Les intérêts de classe déterminent ici les conceptions de Montaigne: grâce à cette „science du ménage", que sa femme devait sans



doute posséder<sup>28</sup>, il pouvait voyager ou vivre tranquillement dans sa librairie. Que faire cependant, si la femme ne se fait pas remarquer par cette „vertu oeconomique" désirée?...

„Je vois avec despit en plusieurs mesnages monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midy, que madame est encore après à se coiffer et atiffer en son cabinet. C'est à faire aux Reynes; encore ne sçay-je. Il est ridicule et injuste que l'oysiveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. [...] Si le mary fournit de matiere, nature mesme veut qu'elles fournissent de forme.

(III, 9, 952)

Le verdict ne se plie à aucune restriction. Là, où la tranquillité de son existence pourrait être menacée, Montaigne ne manque pas d'être catégorique.

La femme mariée doit donc posséder une vertu „au-dessus de toute autre vertu", celle de la science du ménage. On n'est pas cependant tout de suite adulte et maîtresse de maison — comment Montaigne voit-il l'éducation de la jeune fille? Bien qu'il ne veuille pas que celle-ci soit „sçavante", il ne la voudrait pas non plus inculte et illettré et il lui donnerait probablement le même instituteur qu'il proposait aux garçons, c-à-d un „conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine" (I, 26, 149). Il faut avouer qu'on reste quant à cela un peu dans les conjectures, car il ne l'a nulle part écrit *expressis verbis*; ce que l'on trouve le plus souvent, dans les *Essais*, ce sont de nombreuses et multiples déclarations qui révèlent qu'il envisage surtout, dans l'éducation des jeunes filles, les éléments qui restent en rapport direct avec leur nature psychologique et qui les préparent à leur condition féminine, à l'amour et au mariage.

Le problème de l'initiation et de l'éducation sexuelle d'abord. — La gouvernante de sa fille interdit à celle-ci d'employer le nom d'un arbre qui rappelle un mot vulgaire.

Je la laissay faire pour ne troubler leurs reigles, — raconte Montaigne, car je ne m'empesche aucunement de ce gouvernement; la police feminine a un train mysterieux, il faut le leur quitter. Mais, si je ne me trompe, le commerce de vingt laquays n'eust sçeu imprimer en sa fantasia, de six mois, l'intelligence et

<sup>28</sup> Quant à la femme de Montaigne, cf.: P. Laumonier — *Madame de Montaigne d'après les Essais*, [in:] *Mélanges offerts à M. Abel Lefranc*, E. Droz, Paris 1936; ou Insdorf, *op. cit.*, ch. IV. P. Bonnefon écrit jadis que Mme Montaigne „prenant pour elle les soucis matériels, [...] lui ménagea la retraite et le repos qui convenaient à sa nature d'observateur". *Montaigne et ses amis*, éd. Genève 1969, p. 233.

usage et toutes les conséquences du son de ces syllabes scelerées, comme le fit cette bonne vieille par sa réprimande et interdiction [...]

(III, 5, 834)

On reconnaît bien notre homme: il ne se fatiguerait nullement de l'éducation de sa fille — c'est le domaine qui appartient aux femmes — mais il a ses idées là-dessus:

1) les réprimandes et les interdictions manquent totalement leur but — les jeunes filles feront juste le contraire;

2) les interdictions faites mal à propos attirent plutôt l'attention sur les problèmes que l'on voudrait cacher le plus longtemps possible;

3) le plus souvent, elles sont déjà inutiles.

Une autre situation qu'il a observée:

Mon oreille se rencontra un jour en lieu où elle pouvait desrober des discours faits entre elles sans soubçon: que ne puis-je le dire? „Nostre dame! (fis je) allons à cette heure estudier des frases d'Amadis et des registres de Boccace et de l'Aretein pour faire les habiles; nous employons vrayement bien nostre temps!”

(III, 5, 834)

Avouons que cet événement, aussi inattendu qu'il soit pour Montaigne, a une signification presque universelle: c'est ainsi que les femmes détrompent tous les idéalistes attardés qui se font des illusions sur certains traits de leur caractère. La conclusion qu'il en tire confirme une fois de plus ses idées sur l'érotisme féminin:

Il n'est ny parole, ny exemple, ny démarche qu'elles ne sçachent mieux que nos livres: c'est une discipline qui naist dans leurs veines, Et mentem Venus ipsa dedit<sup>29</sup>, que ces bons maistres d'ecole, nature, jeunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame; elles n'ont que faire de l'apprendre, elles l'engendent.

(III, 5, 834—835)

Non seulement qu'elles „savent mieux que nous”, mais „nous ne sommes qu'enfans au pris d'elles en cette science. Oyez leur représenter nos poursuites et nos entretiens, elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien qu'elles n'ayent sçeu et digéré sans nous. Seroit-ce ce que dict Platon, qu'elles ayent esté garçons desbauchez autrefois?” (III, 5, 834).

A remarquer que ces accents critiques, que l'on jugerait peut-être antiféministes, sont sensiblement nuancés par la réflexion finale: s'il est possible qu'elles aient été des garçons débauchés — cette dépréciation qui est là frappe de biais les hommes. Quoi que l'on en pense, savent-elles „mieux que nous”, ou non, le problème pédagogique capital s'impose:

<sup>29</sup> „Et Vénus elle-même a formé son esprit”. Virgile, *Géorgiques* III, 267.



Or, se devoit aviser aussi mon legislateur, qu'à l'aventure est-ce un plus chaste et fructueux usage de leur faire de bonne heur connoistre le vif que leur laisser deviner selon la liberté et chaleur de leur fantasie.

(III, 5, 837)

Or, il est mieux qu'elles sachent — conclut Montaigne — le jeu de l'imagination et de la curiosité est plus dangereux qu'une expérience vécue. „Quel dommage ne font ces enormes pourtraicts que les enfants vont semant aux passages et escaliers des maisons Royalles" (III, 5, 837) — écrira-t-il plus loin pour attirer l'attention des pédagogues sur les conséquences néfastes que peuvent produire, dans les esprits encore innocents mais déjà éveillés, des inscriptions ou des dessins licencieux. Il ne manque pas de remarquer encore, quelques lignes plus bas:

Une faim entiere est plus aspre que celle qu'on a rassasiée aux moins par les yeux [...]

(III, 5, 838)

Observation qui reste plutôt discutable... Ce qui ne l'est sûrement pas, c'est que Montaigne s'exprime ici pour l'initiation sexuelle des enfants, comme il s'exprimait déjà en faveur de leur liberté en tant que principe fondamental de l'éducation.

„Elles sçavent mieux que nous", il n'y a „discipline qui les sçeut brider de toutes parts" — et, pourtant, instruits de leur nature érotique,

[...] nous les dressons dès l'enfance aus entremises de l'amour: leur grace, leur attiffeure, leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but. Leurs gouvernantes ne leur impriment autre chose que le visage de l'amour, ne fut qu'en le leur representant continuellement pour les en desgouster [...]

(III, 5, 834)

Et plus bas, dans le même chapitre:

On les leurre [...] et acharne par tous moyens; nous eschauffons et incitons leur imagination sans cesse, et puis nous criens au ventre!

(III, 5, 838)

Rappelons ici ce que l'on vient déjà de citer qu'il y a encore d'autres circonstances qui s'ajoutent aux défauts de leur éducation. Naturellement érotiques, les femmes sont au surplus „nourrie[s] à nostre façon"<sup>30</sup>, ce qui les réchauffe encore plus; elles vivent „à la lumière et commerce du monde", où elles sont exposées à „mille continuelles et fortes poursuites" et trouvent tant de mauvais exemples (III, 5, 839)

<sup>30</sup> Cir. le chapitre précédent, note 25.

qui ne sont pas sûrement pour fortifier leur vertu. On les croit „ardentes aux effets de l'amour" (III, 5, 832), cependant „on va leur donner la continence peculièrement en partage et sur peines dernières et extrêmes" (III, 5, 833). On les veut „saines, vigoureuses, en bon point, bien nourries, et chastes ensemble, c'est à dire [on les veut] et chaudes et froides" (III, 5, 833).

Frappé de ces contradictions, qui par leurs illogismes pourraient mettre en cause les buts essentiels du système éducatif des femmes, Montaigne voudrait déblayer le terrain pour éviter les malentendus. Il ne suffit pas de multiplier les interdictions, il faut savoir d'abord ce que l'on veut et où l'on voudrait venir :

Nous ne saurions leur circonscrire précisément les actions que nous leur défendons. Il faut concevoir nostre loy sous parolles generales et incertaines. L'idée mesme que nous forgeons à leur chasteté est ridicule. [...] Il faut qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire. Or confessons que le noeud du jugement de ce devoir gist principalement en la volonté.

(III, 5, 845)

Et puis, il faut distinguer... Une fille peut rester vierge physiquement, mais elle ne l'est plus dans ses désirs et dans ses pratiques secrètes. Sans le dire expressément, Montaigne semble prévoir certains égarements qui sont loin d'honorer la nature humaine. Contre ces incestes spirituels y a-t-il en effet un remède? Et les conséquences que l'inconduite féminine peut occasionner?...

Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons nous d'elles? Les effets? il en est assez qui eschappent à toute communication estrangere, par lesquels la chasteté peut estre corrompue. Illud saepe facit quod sine teste facit<sup>31</sup>. Et ceux que nous craignons le moins sont à l'avanture les plus à craindre; leurs pechez muets sont les pires [...]

(III, 5, 845)

C'est pourquoi une simple débauchée doit scandaliser moins, semble-t-il suggérer en citant de nouveau Martial<sup>32</sup>. Les directeurs de consciences en auraient pu dire autant, et beaucoup plus. Ce qui est intéressant chez ce quasi anti-féministe, c'est qu'en parlant de la chasteté que l'on attend des femmes il insiste sur la difficulté qu'elles peuvent avoir de la garder et envisage avec une compréhension évidente différents cas féminins, différentes situations qui les menacent toujours

<sup>31</sup> „On fait souvent cela que l'on fait sans témoin". Martial, *Epigrammes*, VII, 61, 6.

<sup>32</sup> „Offendor moecha simpliciore minus — me scandalise moins plus simple débauchée". Martial, *Epigrammes*, VI, 7, 6.

et qui montrent comment les opinions sur leur inconduite sont relatives et comment leur chasteté est fragile.

Il est des effets qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité et, qui plus est, sans leur sceu [...] Telle a esdiré sa virginité pour l'avoir cherchée; telle, s'en esbatant, l'a tuée.

(III, 5, 845)

Laissons-le s'épancher sur ces circonstances explicatives — aucun doute que, sans porter atteinte à l'impératif moral en question, elles puissent alléger son interprétation. Par leur souci jaloux de la chasteté des femmes, les hommes lui paraissent doublement illogiques et de mauvaise foi: désirant de les voir à la fois chaudes et froides, ils ignorent au fond ce qu'ils veulent; ayant placé la chasteté au dessus de toutes les vertus féminines, ils maintiennent cette „inique estimation de vices" qu'il dénonce dans le chapitre *Sur des vers de Virgile* et ils participent à un glissement fâcheux de critères de valeur qui n'est pas sans danger pour la morale:

[...] cette furieuse sollicitude que nous avons de la chasteté des femmes fait aussi qu'une bonne femme, une femme de bien et femme d'honneur et de vertu ce ne soit en effet de dire autre chose pour nous qu'une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, et leur lâchions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter cette-cy [...]

(II, 7, 364)

Et si l'on ajoute à cela que „la deffence", au lieu de les contenir, plutôt les „incite et convie" (III, 5, 849), les hommes s'attirent encore une autre malchance, celle de provoquer, par un défaut de tactique, des effets toutàfait opposés à leurs buts:

Regardons aussi que cette grande et violente aspreté d'obligations que nous leur enjoignons ne produise [des] effets contraires à nostre fin [...]

(III, 5, 849)

Sans s'occuper des effets plus particuliers qui pourraient advenir dans des circonstances plus particulières, notons qu'il y en a toujours un, plus général:

L'aspreté de noz decretz rend l'application des femmes à ce vice [= leur lasciveté] plus aspre et vicieuse que ne porte sa condition, et l'engage à des suites pires que n'est leur cause [...]

(III, 5, 839)

S'il en est ainsi, rien d'étonnant à ce que „les femmes n'[aient]

pas tort du tout [curieuse constatation qui démontre le mieux où vont les préférences de Montaigne] quand elles refusent les reigles de vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles" (III, 5, 832). Ni la loi naturelle, ni la loi morale, ni la raison, ni le bon sens ne justifient les prétentions de ceux-ci; dans ce cas-là, recourir aux interdictions serait la pire méthode pédagogique. La liberté en tant que principe fondamental de l'éducation des femmes garde cette fois aussi sa vigueur, elle apparaît toutefois comme une nécessité qui résulte de l'examen de leur érotisme:

Il faut laisser bonne party de leur conduite à leur propre discretion; [...] n'y a il discipline qui les sçeut brider dè toutes parts [...]

(III, 5, 862)

Entreprise qui peut paraître hasardeuse, cependant „il est bien vray que celle qui est eschappée, bagues sauvés, d'un escolage libre, apporte bien plus de fiance de soy que celle qui sort saine d'une escole severe et prisonniere" (III, 5, 862).

D'un côté, une jeune fille grondée pour avoir prononcé un mot qui parut vulgaire et cette reprimande mal à propos attire son attention sur la hantise érotique qui lui a été jusqu'alors inconnue; de l'autre, des inscriptions et des dessins vulgaires qui attaquent l'imagination des jeunes filles et „de là leur vient un cruel mespris de nostre portée naturelle" (III, 5, 837) — dans les deux cas, bien qu'ils s'avèrent si différents, les effets sont également nuisibles. Il est naturel que l'éducation fondée sur la liberté devait exclure la pruderie quelles que soient ses manifestations et exclure cette fause honte qui entoure la vie intime de l'homme et qui, sans témoigner pour cela de la morale de celui-ci, provoque des réactions moralement suspectes.

Qui a fait l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne et pour l'esclure des propos serieux et reglez? Nous prononçons hardiment: tuer, desrober, trahir; et cela, nous n'oserions qu'entre les dents? Est-ce à dire que moins nous en exhalons en paroles, d'autant nous avons loy d'en grossir la pensée?

(III, 5, 825)

Cet illogisme évident de notre comportement et de nos moeurs reste en opposition aux lois établies par la nature: ce qui pis est, il témoigne de notre infirmité naturelle:

D'un costé, nature nous y pousse, ayant attaché à ce desir la plus noble, utile et plaisante de toutes ses opérations; et la nous laisse, d'autre part, accuser et fuyr comme insolente et deshonneste, en rougir et recommander l'abstinence.

Sommes nous pas bien bruttes de nommer brutale l'operation qui nous fait? Les peuples, ès religions, se sont rencontrez en [...] la condamnation de cette action. [...] Nous avons à l'aventure raison de nous blâmer de faire une si sottre production que l'homme; d'appeler l'action honteuse, et honteuses les parties qui y servent.

(III, 5, 856)

Certes, il y a là le problème des bienséances, mais si l'on veut suivre le fil du raisonnement de Montaigne, il est impossible de lui reprocher d'avoir eu tort et de ne pas partager son indignation qui, d'ailleurs, ne tarde pas à céder à une sorte d'appitoiement compatissant:

Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soy-mesme, à qui ses plaisirs poisent [...]

(III, 5, 857)

Et puis cette apostrophe pathétique:

Hél pauvre homme, tu as assez d'incommoditez necessaires, sans les augmenter par ton invention [...]. Trouves tu que tu soys trop à bon aise, si ton aise ne te vient à desplaisir? [...] Tu ne crains pas d'offenser ses [= de la nature] loix universelles et indubitables, et te piques aux tiennes, partisans et fantastiques.

(III, 5, 858)

Illogique toujours, l'homme dévoile ainsi une duplicité de sa morale, — ce n'est pas pour la première fois que Montaigne le dénonce — et notre pruderie est là pour cacher nos vices:

Nous avons appris aux Dames de rougir oyant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aucunement à faire; nous n'osons appeller à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches. La ceremonie nous defend d'exprimer par parolles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons; la raison nous defend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit.

(II, 17. 615)

Cependant, si l'on veut prendre notre auteur au mot, le problème des bienséances révient: puisque, comme il dit, les femmes font „ce qu'elles ne craignent aucunement à faire“, serait-il mieux, bien qu'il s'agisse „de la plus noble, utile et plaisante de toutes les opérations“ justifiées par la nature, qu'elles le fassent en public? Il serait injuste d'imputer à Montaigne des conceptions qu'il ne saurait sûrement proposer, il paraît pourtant que la solution du problème semble l'embarasser un peu:

De vrai, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez connuë; mais de la traiter et faire valoir selon nature, il est autant mal-aysé,



comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes.

(I, 23, 115)

Il faut donc distinguer la théorie de la pratique, „les premieres et universelles raisons" (*ibid.*) de la réalité de nos coutumes et comportements. Toutefois, il parlera avec éloge de l'empereur Maximilien „aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à medecin, ny à qui que ce fut les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées" (I, 3, 22); il parlera aussi de sa propre pudicité, dont il fut „par complexion touché", bien qu'il ait eu „la bouche si effrontée" (I, 3, 22). Ici, un aveu éloquent:

Je souffre plus de contrainte que je n'estime bien seant à un homme, et sur tout, à un homme de ma profession [...]

(I, 3, 22)

Il est donc loin de vouloir mésestimer la pudicité; au contraire, il manifeste, à cette occasion, une sensibilité qui est bien au dessus de celle de sa classe; tout cela ne l'empêche pourtant pas de nous proposer, selon son habitude, un autre point de vue. Ce n'est que „nous sommes le seul animal duquel le defaut offence nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrober, en nos actions naturelles, de nostre espece"; mais „que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses l'entiere veuë et libre du corps qu'on recherche; [...] si est-ce un merueilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgoute les uns des autres" (II, 12, 463).

Un argument de plus pour „fouler aux pieds" notre orgueil; une belle manifestation de l'esprit sceptique aussi; en même temps une ouverture sur de nouveaux problèmes concernant l'apprentissage des femmes à la vie et à l'amour:

Ce n'est pas tant pudeur qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soient peintes et parées pour la montre publique [...]

(II, 12, 464)

Quelle que soit pourtant l'origine naturelle de la pudicité et quelles que soient ses sources personnelles, inconscientes ou réfléchies, elle a sa fonction primordiale dans les relations entre les deux sexes:

A quoy sert l'art de cette honte virginalle? cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles [= les femmes] sçavent mieux que nous qui les en instruison, qu'à nous accroistre le desir de

vaincre, gourmander et fouler à notre appetit toute cette ceremonie et ces obstacles?

(II, 15, 598)

Le parfum des fleurs attire les abeilles, la pudeur d'une femme qui se refuse attire les amoureux et les excite — la pudicité n'a rien de commun avec la morale; elle n'est qu'un élément de l'éternel jeu amoureux. Cette interprétation peut paraître foncièrement naturaliste, mais l'auteur des *Essais* y joint, à cette occasion, des développements qui pourraient figurer dans un vrai art d'amour dont les deux sexes sauraient tirer leur profit:

Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de ranger à la mercy de nostre ardeur une gravité fiere et magistrale [...]

(II, 15, 598)

Tous les séducteurs de tous les siècles ne réagissaient pas autrement, et c'est à l'abri des on-dit que Montaigne nous confie la suite de ces déclarations donjuanesques:

C'est gloire, disent-ils, de triompher de la rigueur, de la modestie, de la chasteté et de la tempérance; et qui desconseille aux Dames ces parties là, il les trahit et soy-mesmes.

(II, 15, 598)

L'hypocrisie féminine — quel nom, en effet, peut-on donner à cette fausse pudeur et retenue que les femmes ont à leur disposition pour affoler les hommes? — ne doit donc pas nous indigner ou offenser notre morale; elle est inséparable de l'amour. Etonnamment sensible aux attraits du jeu amoureux, Montaigne continue dans le même sens:

Il faut croire que le coeur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent et s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer sans cette entremise.

(II, 15, 598)

Nous disons: hypocrisie; cependant, ce qui a tous les aspects d'un vice peut servir, par un détour étrange des fonctions, à la réserve, à la tempérance, à la bienséance sans doute et, peut-être, à la morale. Bien qu'il ne nous ait pas ménagé des remarques sur le caractère charnel de l'amour, Montaigne s'oppose vivement à tout ce qui, dans le comportement des amoureux, pourrait friser la trivialité. Si les hommes composent les lois, les femmes imposent les coutumes et les moeurs, et c'est de leur attitude que dépend le caractère de l'amour que leurs

amants leur offrent. Infidèle avec évidence aux intérêts des hommes, si par ceux-là on comprend une réussite immédiate et cavalière, il voudrait enseigner aux femmes une attitude qui leur permettrait de filer des amours délicates où les deux sexes sauraient également goûter et prolonger leurs délices:

Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper. Nous faisons nostre charge extreme la premiere. [...] Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, [...] qui n'aime la chasse qu'en la prise, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre escole. Plus il y a de marches et de degrez, plus il y a de hauteur et d'honneur au dernier siège. Nous nous devons plaire d'y estre conduicts, comme il se faict aux palais magnifiques, par divers pontiques et passages, longues et plaisantes galleries, et plusieurs destours. Cette dispensation reviendroit à nostre commodité.

(III, 5, 859)

Certes, la théorie est belle, mais la passion érotique s'accorde-t-elle toujours avec la „dispensation" prolongée? les hommes voudraient-ils l'accepter à la longue et les femmes elles-mêmes en seraient-elles à leur aise? À côté des amours paisibles que l'on vit en douceur il y en a d'autres où la passion et la folie se déclenchent et dont les secrets brûlants ne se prêtent pas à l'ostentation étudiée. Montaigne ne l'ignore pas; sans renoncer à son idéal, il cède à la réalité:

Je leur conseille donc, comme à nous, l'abstinence, mais, si ce siecle en est trop ennemy, au moins la discretion et la modestie. [...] Qui ne veut exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom; si le fons n'en vaut guiere, que l'apparence tienne bon.

(III, 5, 862)

Dans un autre chapitre des *Essais*, en parlant de Marguerite de Navarre, émue de voir son frère prier dévotement après le rendez-vous nocturne, il prenait le ton de l'ironie, ici, il semble accepter la dissimulation que les devisantes de l'*Heptaméron* approuvaient<sup>33</sup>, mais que les esprits plus intransigeants nommeraient volontiers „hypocrisie". On pourrait dire d'ailleurs que c'est pour assurer plus de plaisir aux hommes qu'il adresse aux femmes cette demande de réserve et de retenue. Certes, le souci d'être heureux ne lui est jamais indifférent<sup>34</sup>,

<sup>33</sup> Voir, par exemple, les discussions après les nouvelles 14 et 52. Cfr. K. Kupisz — *Autour de la technique de l'Heptaméron* [in:] *La nouvelle française à la Renaissance*, Etudes réunies par L. Sozzi [...], Editions Slatkine, Genève—Paris 1981.

<sup>34</sup> Cfr. R. Aulotte, *Montaigne et le devoir d'être heureux*; conférence faite pendant le *Colloque Montaigne* à l'Université de Łódź, le 21—23 oct. 1980, Acta Univ. Łodz. 1982, Folia litter. 8, p. 5—13.

mais „l'escole" qu'il représente n'est certainement pas celle des „guerriers en amour"<sup>35</sup> qui nous parlent dans l' *Heptaméron*, et ce n'est pas uniquement le bonheur des hommes qui le préoccupe ici. Toutes les différences mises à part, il reprend, mais en continuateur indépendant, la grande mission civilisatrice que la reine de Navarre réalisait par son oeuvre et dont les femmes devaient bénéficier. Psychologue perspicace, il connaît des réactions illogiques de l'homme à qui „la difficulté donne pris aux choses" (II, 15, 597) et c'est pourquoi il rappelle que l'ennui inévitable accompagne des satisfactions trop hâtives et trop faciles:

La rigueur des maistresses est ennuyeuse, mais l'aisance et la facilité l'est, à dire verité, encores plus [...]

(II, 15, 597)

Observateur objectif et moraliste, il s'élève au-dessus des intérêts immédiats de son sexe et s'apprête à apprendre aux femmes des moyens plus efficaces pour leur assurer les succès érotiques et les prévient des inconvénients que leur facilité peut leur attirer:

Cette dispensation reviendroit à nostre commodité; nous y arresterions et nous y aymerions plus long temps; sans esperance et sans desir, nous n'allons plus qui vaille. Nostre maistrise et entiere possession leur est infiniment à craindre depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy et constance, elles sont un peu bien hasardées. [...] Soudain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles.

(III, 5, 859)

Trouvera-t-on, aujourd'hui, de meilleurs conseils dans les périodiques féminins? „Je loué la gradation — continue-t-il — et la longueur en la dispensation de leurs faveurs". Comme d'habitude, ses chers anciens sont là pour appuyer ses idées; cette fois, c'est Platon qui „montre qu'en toute espee d'amour la facilité et promptitude est interdite" (III, 5, 862).

Et une démonstration plus ample pour instruire encore mieux les lectrices:

C'est un trait de gourmandise, laquelle il faut qu'elles couvrent de toute leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros et tumultuairement. Se conduisant, en leur dispensation, ordonément et mesurément, elles pipent bien mieux nostre desir et cachent le leur. Qu'elles fuyent tousjours devant nous, je dis celles mesmes

<sup>35</sup> L'expression est de M. Bataillon, *Autour de l'Heptaméron — à propos du livre de L. Febvre*, „Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance" 1946, VIII, p. 248. Cir. Febvre, *op. cit.*, II-e partie, ch. V.



qui ont à se laisser atraper; [une belle concession à l'érotisme féminin est dans cette rectification!] elles nous battent mieux en fayant, commes les Scythes.

(III, 5, 862)

Le mot est dit: en effet, c'est tout un art de nous séduire qu'il développe à l'usage de nos belles ennemies. Qu'il se montre raisonneur trop candide pour leur dire des choses dont il sait qu'elles les savent mieux que nous, soit — tout le monde des répète sans même savoir qu'on les a déjà dites.

Un art de séduire donc que les précieuses ne tarderont pas à prêcher, et tout un mouvement baroque des coeurs qui se fuyent et se poursuivent. Une argumentation d'ordre physiologique, où il est peut-être inutile de prévoir des idées freudiennes<sup>36</sup>, viendra enfin:

De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer; leur rolle est souffrir, obeir, consentir; c'est pourquoy nature leur a donné une perpetuelle capacité; à nous rare et incertaine; elles ont toujours leur heure, afin qu'elles soyent tousjours prestes à la nostre: „pati natae". Et où elle a voulu que nos appetits eussent montre et declaration prominante, ell'a fait que les leurs fussent occultes et intestins et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation et simplement pour la defensive.

(III, 5, 863)

On s'imagine sans peine les féministes de nos jours s'opposer vivement à une pareille conception de passivité des femmes en amour; ce qui semble certain, s'est qu'elles ont encore une lourde mission à remplir: celle de convaincre les femmes elles mêmes qu'elle est fautive. Quant à Montaigne, il faut s'habituer aux méandres de sa pensée, surtout lorsqu'il semble céder à des points de vue de classe ou bien à son goût de mesure et de tempérance. C'est peut-être en considération de cette „capacité rare et incertaine" des hommes qu'il se contredit lui-même<sup>37</sup> et, ayant prôné tout à l'heure la tempérance, il déconseille aux femmes d'être trop difficiles:

Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenance mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras disoit

<sup>36</sup> Cfr. Insdorf, *op. cit.*, ch. VI.

<sup>37</sup> Se contredit-il réellement? Le problème de ces contradictions chez Montaigne est assez compliqué. En voici la solution proposée par Boon: „Sans doute Montaigne donne-t-il parfois l'impression qu'il se contredit, ayant dû affronter aux cours des années des conditions et circonstances diverses auxquelles, il va de soi, répondaient des commentaires différents. Mais c'est précisément dans sa faculté d'adaptation à ces conditions et circonstances diverses que réside son „art de vivre". On l'a vu au second chapitre: „un honneste homme c'est un homme meslé". Sa „plus contraire qualité [...] c'est la délicatesse et obligation à certaine façon particulière". *Op. cit.*, p. 96.



que la femme qui se couche avec un homme, doit avec la cotte laisser aussi la honte, et la reprendre avec le cotillon. L'ame de l'assaillant, troublée de plusieurs diverses alarmes, se perd aisement.

(I, 21, 99)

On croit voguer en pleines voiles par la mer des contradictions inconciliables, la pédagogie montaignienne adressée aux femmes étant si compliquée. D'un côté, leur érotisme déchaîné qu'il leur est presque impossible de calmer même dans le mariage, de l'autre le devoir d'être chaste imposé par la morale sociale et l'assujettissement aux hommes; d'un côté l'impératif de la continence et de la retenue, dicté dans une certaine mesure par le souci de paraître plus attirantes et plus désirables, de l'autre un refus irrité de „ces contenance fuyardes” de peur de troubler „l'ame de l'assaillant”; d'un côté une incontestable compréhension de la femme, de ses désirs et de ses privations, de l'autre un égoïsme masculin qui ne s'oublie jamais. La solution de ces contrastes serait-elle uniquement dans la pratique de la mesure? Si l'on suit avec attention la pensée de Montaigne, on aperçoit facilement que ses détours et ses contradictions ne sont jamais sans ouvrir de nouvelles perspectives sur les problèmes qui l'intéressent. On demande donc que les femmes soient vertueuses et il y en a, parmi elles, qui se piquent de leur vertu, soucieuses de leur honneur et attentives à en parler à chaque occasion. Sont-elles pour cela plus estimables? leurs déclarations trop manifestes correspondent-elles à leur comportement intime? Et Montaigne avertit:

Pour dire encore un mot [...], je ne conseille non plus aux Dames d'appeler l'honneur leur devoir. [...]; leur devoir est le mare, leur honneur n'est que l'escorse. Ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus; car je presuppose que leurs intentions, leur desir et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroît rien au dehors, soyent encore plus réglées que les effects [...]. Il seroit bien-aysé qu'elles en desrobassent quelcune [= de leurs actions cachées] à la connoissance d'autrui, d'où l'honneur depend, si elles n'avoyent autre respect à leur devoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté pour elle-mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience [...]

(II, 16, 614)<sup>38</sup>

Le problème de l'honneur féminin, tant de fois débattu dans la littérature de la Renaissance<sup>39</sup>, trouve ici un éclairage qui, pour nous, n'a peut-être rien de révélateur, mais qu'aucun moraliste ne saurait contredire. Pour certaines femmes, telles certaines héroïnes de l'*Hepta-*

<sup>38</sup> Cfr. L'*Heptaméron*, n. 3.

<sup>39</sup> Cfr. surtout l'*Heptaméron* et les textes concernant la querelle des amies.

méron<sup>40</sup>, cet honneur tant réclamé n'est autre chose que le souci des apparences; il y en a d'autres qui, soucieuses de leur conscience, se refusent obstinément; la vertu doit-elle être froide et inaccessibile?

[...] il n'est point de pareil leurre que la sagesse non rude [...] Elles peuvent reconnaître nos services jusques à certaine mesure, et nous faire sentir honnestement qu'elles ne nous desdaignent pas. Car cette loy leur commande de nous abominer par ce que nous les adorons, et nous hayr de ce que nous les aimons, elle est certes cruelle, ne fust que de sa difficulté. Pourquoy n'orront elles noz offres et noz demandes autant qu'elles se contiennent sous le devoir de la modestie? [...] Une Royne de nostre temps disoit ingenieusement que de refuser ces abbors, c'estoit tesmoignage de foiblesse et accusation de sa propre facilité, et qu'une dame non tentée ne se pouvoit vanter de sa chasteté.

(III, 5, 840)

Quelques passages plus bas, amusé ou irrité par les vantardises féminines „d'avoir leur volonté si vierge et si froide”, il insiste encore sur la même idée:

[...] il n'y a ny continence ny vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire.

(III, 5, 844)

La contradiction entre l'impératif de l'obéissance à la vertu et la docilité aux attentes des soupirants est peut-être moins incompatible que l'on ne pense; elle se résout selon le proverbe: l'homme propose, la femme dispose, ce qui n'empêche pas que la vertu soit plus aimable et que l'honneur soit sauvegardé:

Les limites de l'honneur ne sont pas retranchées du tout si court: il a dequoy se relacher; il peut se dispenser aucunement sans se forfaire. Au bout de sa frontière il y a quelque estendue libre, indifférente ou neutre [...]

(III, 5, 840)

A l'encontre de la tactique des guerriers en amour, dont parlent les nouvelles de l'*Heptaméron* et qui dans le viol voyaient la meilleure réponse à des „contenances mineuses” et à des refus obstinés<sup>41</sup>,

<sup>40</sup> Par exemple pour Jambicque de la 43 nouvelle.

<sup>41</sup> „Il me semble, dist Saffredent, que l'on ne sçauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on desire telles choses, que de la prendre par force, car il n'y a si petite damoiselle qui ne veuille estre bien long temps priée. Et d'autres encore à qui il fault donner beaucoup de présens, avant que de les gaingner; d'autres qui sont si sottes, que par moyens et finesses on ne les peut avoir et gaingner; et, envers celles-là, ne fault penser que à chercher les moyens. Mais, quant on a affaire à une si saige, qu'on ne la peut tromper, et si bonne qu'on ne la peut gaingner par parolles, ne presens, n'est-ce pas la raison de chercher tous les moyens que l'on peut pour en avoir la victoire?” *L'Heptaméron*, n. 18; éd. M. François, p. 142.

à l'encontre des deux différentes notions de l'honneur, une pour les hommes, l'autre pour les femmes<sup>42</sup>, que la société polie de cette époque acceptait presque sans réserve, Montaigne voudrait enseigner aux hommes plus de délicatesse dans leurs rapports avec les femmes et concilier ainsi les oppositions qui dans les aspirations des deux sexes paraissaient inconciliables:

Voulez vous sçavoir quelle impression a fait en son coeur vostre servitude et vostre merite? mesurez le à ses meurs. Telle peut donner plus, qui ne donne pas tout. L'obligation du bienfait se rapporte entierement à la volonté de celui qui donne. Les autres circonstances qui tombent au bien faire, sont muettes, mortes et casuelles. Ce peu luy couste plus à donner, qu'à sa compaignie son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doit estre en cecy; ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont.

(III, 5, 840)

Persuadé, comme Marguerite de Navarre, de la force civilisatrice de l'amour, il invite les femmes à une émulation curieuse où elles pourraient tirer profit de cela même qui leur fut imposé par les hommes: la chasteté:

Je treuve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage: et est le voeu de la virginité le plus noble de tous les voeus, comme estant le plus aspre. [...] Certes, le plus ardu et le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons résigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doit servir d'un singulier esguillon à s'y opiniâtrer; c'est une belle matiere à nous braver et à fouler aux pieds cette vaine praeeminence de valeur et de vertu que nous prétendons sur elles. Elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement très estimées, mais aussi plus aymées. Un galant homme n'abandonne point sa poursuite pour estre refusé, pourveu que ce soit un refus de chasteté, non de choix. Nous avons beau jurer et menasser, et nous plaindre: nous mentons, nous les en aymons mieux.

(III, 5, 839)

Il y a là une habileté incontestable d'argumentation qui par un détour de la pensée conduit à une harmonieuse conciliation des tendances et des aspirations foncièrement contradictoires: la chasteté imposée aux femmes par les lois des hommes doit les inciter à une émulation en vertu et en valeur, où elles trouveront un aiguillon qui les poussera vers la „plus haute vertu", tandis que les hommes, sans même remporter la victoire, en pourront savourer les fruits, rassurés de bonnes moeurs de leurs filles et de leurs épouses. La „prééminence de

<sup>42</sup> Cfr. là-dessus: K. Kupisz, *W kręgu myśli i sztuki Małgorzaty z Nawarry*, Łódź 1968, p. 48 et sqq.

valeur et de vertu" sur elles réputée pour vaine, il y a là une allusion directe à la querelle des femmes<sup>43</sup> qui enflammait les esprits depuis les siècles et qui trouvera toujours à l'avenir un aliment à des nouvelles manifestations.

Certaines remarques finales s'imposent. La vie politique, économique et culturelle des sociétés et des nations va incessamment son cours, tout évolue et tout change, notre temps n'est pas celui de Montaigne. C'est un truisme, il est vrai, mais il nous avertit de ne pas chercher des analogies faciles entre les époques passées et la nôtre. Et pourtant, cette fois aussi, Montaigne garde son actualité étonnante<sup>44</sup>. Il paraît assez hasardeux de soutenir, de peur des „identifications simplistes", que „nous n'avons pas de nos jours la moindre expérience" des problèmes religieux qui ont bouleversé le XVI-e siècle<sup>45</sup>, puisque nous avons eu, nous aussi, notre réforme, celle-ci appelée „Concile Vatican II"<sup>46</sup>; il serait encore plus hasardeux de douter que la leçon éducative de Montaigne proposée aux femmes de son temps puisse nous frapper par certaines analogies de la condition et de l'expérience féminines. Certes, il ne nous a pas laissé un système complet qui envisagerait tous les problèmes de l'éducation des femmes; il cède souvent à ses intérêts de classe ce qui détermine ou nuance sa pensée; aussi se trompe-t-il dans sa réserve quant à leurs capacités, aussi a-t-il tort d'avoir mésestimé leur éducation intellectuelle et d'avoir limité leurs aspirations et leur activité à la „vertu économique". Mais le problème de la femme mise en face de l'homme, de l'amour et du mariage persiste toujours et ce sont toujours les mêmes obligations qui l'attendent et auxquelles elle doit satisfaire. Sur ce point, la

<sup>43</sup> Sur la querelle des femmes, cfr. A. Lefranc, *Le Tiers Livre du Pantagruel et la Querelle des Femmes*, „Revue des Etudes Rabelaisiennes" 1904, t. 2; E. V. Telle, *L'oeuvre de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre et la querelle des femmes*, Toulouse-Lion et fils 1937; K. Kupisz, *Z renesansowych sporów literackich we Francji*, *Zesz. Nauk. UŁ* 1971, S. I, z. 82.

<sup>44</sup> Cfr. M. L. Belleli, *Modernità di Montaigne*, Roma 1934.

<sup>45</sup> Cfr. „Le „problème social", au sens où nous l'entendons, ne se posait pas pour son époque; et des problèmes religieux qui l'ont bouleversée, nous n'avons pas de nos jours la moindre expérience. Il reste que, par delà les identifications simplistes, certaines analogies entre sa situation et celle d'un Européen d'aujourd'hui pourraient être dégagées, qui favoriseraient sans doute la compréhension de son attitude". Jeanson, *op. cit.*, p. 64.

<sup>46</sup> Cfr. K. Kupisz, *Montaigne, fabrique avant la lettre* (conférence faite pendant le *Colloque Montaigne* à l'Université de Łódź, les 21—23 octobre 1980). „Quaderni di filologia e lingue romanze. Ricerche Svolte nell' Università di Macerata" 1981, no 3, p. 163—171.



sagesse de Montaigne ne nous déçoit jamais: tout ce qu'il propose et tout ce qu'il déconseille ou interdit, aussi bien ses leçons que ses avertissements et ses restrictions. Combien de moralistes et combien de pédagogues avaient-ils déjà répété ses idées? Combien de fois a-t-on déjà fait la même critique de l'éducation<sup>47</sup>?

<sup>47</sup> La majeure partie de ce chapitre fut publiée dans *Folia litter. 8 (romantica)*, Łódź 1982, K. Kupisz, *Montaigne et l'éducation des femmes*.



## Chapitre III

### DE L'AMOUR

Intéressé vivement au beau sexe, pouvait-il l'être moins à l'amour? Sortis, heureusement, de cette période dans la critique littéraire où l'on renonçait à voir la femme dans la vie ou dans l'oeuvre de Montaigne, nous pouvons maintenant nous référer aux ouvrages qui semblent combler cette lacune peu compréhensible<sup>48</sup>. D'autre part, il faut se garder de l'autre extrémité et ne pas créer des légendes ou des vies romancées. C'est pourquoi notre étude de ce nouvel aspect de notre sujet ne cherchera pas à découvrir des liaisons intimes de Montaigne et s'abstiendra de parler de ses relations avec sa mère, sa femme et sa fille d'alliance. Peu zélés pour fouiller dans le subconscient de l'auteur des *Essais*, nous aimons mieux, cette fois aussi, limiter notre champ de recherche uniquement à la lecture attentive de leur texte; autrement dit, les énonciations directes de l'auteur lui-même doivent suffire pour servir de base à nos réflexions.

Il n'est pas difficile d'y trouver maints passages qui prouvent que l'idée qu'il s'est fait de l'amour, sans être pour cela moins juste, peut souvent choquer par son naturalisme. Puisque „notre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal [...], l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, [...] ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fièvre" (II, 12, 473).

L'amour n'est donc — voici une conclusion impitoyablement brutale pour notre sensibilité — „autre chose que la soif de [la] jouissance en un subject désiré, ny Venus autre chose que le plaisir à descharger ses vases" (III, 5, 855).

D'autre part, il l'unit à la poésie parce que „qui osterà aux muses les imaginations amoureuses, leur desrobera le plus bel entretien qu'el-

<sup>48</sup> Par exemple, à celui de J. Hen, *Ja, Michał z Montaigne*, Warszawa 1978, ou celui de Insdorf, *op. cit.*

les ayent et la plus noble matiere de leur ouvrage; et qui fera perdre à l'amour la communication et service de la poésie, l'affoiblira de ses meilleures armes" (III, 5, 826).

Quoi que l'on y pense, l'amour ainsi conçu ne s'oppose aucunement aux subtilités de la philosophie, car celle-ci „n'estrивe point contre les voluptez naturelles, pourveu que la mesure y soit jointe [...] ; au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un object qui satisfait simplement au besoing du corps; qui n'esmeuve point l'ame, laquelle n'en doit pas faire son fait, ains suivre nuement et assister le corps" (III, 5, 870).

Il est évident que si l'amour n'est autre chose que la satisfaction du corps, il faut envisager des cas où celui-ci peut s'avérer incapable de la sentir et de la donner. Le thème: amour-vieillesse va inspirer à Montaigne des réflexions intimes des plus poignantes par leur sentiment de la misère humaine; pour le moment, il ne va pas aux extrémités. S'il s'agit „d'un corps abattu" — continue-t-il, clairvoyant, sa pensée — „il est excusable de le rechauffer et soutenir par art, et, par l'entremise de la fantasie, luy faire revenir l'appetit et l'allegresse, puis que de soy, il l'a perdue" (III, 5, 871).

Ajoutons à cela, pour toucher tous les registres de cette symphonie naturaliste, que „Venus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dict le proverbe", bien qu'il arrive souvent que „Venus est bien plus allegre, accompagnée de la sobriété" (II, 33, 709).

Apparemment, rien de plus précis, et rien de plus clair que ce système; il comporte pourtant des inconvénients. La philosophie accepte, il est vrai, „les voluptez naturelles pourveu que la mesure y soit jointe", mais, en même temps, elle avertit:

Ceste mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame parfois s'en revanche de mesme; ils mentent et se trompent à l'envy. [...] L'objet que nous ayons nous semble plus beau qu'il n'est, [...] et le plus laid celui que nous avons à contre coeur.

(II, 12, 580)

Le résultat de cette „piperie" réciproque est celui que la passion nous rend aveugles, parce qu'elle „preste des beautez et des graces au sujet qu'elle embrasse, et fait que ceux qui en sont espris, trouvent, d'un jugement trouble et alteré, ce qu'ils ayment autre et plus parfait qu'il n'est (II, 17, 614).

Qui plus est, la passion amoureuse, cette „agitation de l'ame", qui en provient directement, „trouble [1a] force corporelle, la rompt et lasse" (II, 12, 471) „et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite, qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les

saisit par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la jouissance" (I, 2, 17)<sup>49</sup>.

Il en vient, hélas, aussi, „ce qu'on voit par experience, que les plus grossiers et plus lours sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses, et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un galant homme" (II, 12, 471).

Cette „experience", ou plutôt, cette observation, les devisants de l'*Heptaméron* la confirment avec la même crûdité, bien que, quant à eux, ils le fassent sans cette sensibilité douloureusement blessée d'„un galant homme" qui rumine honteusement son infériorité, incapable de soutenir la comparaison avec les hommes „les plus lours et grossiers" dont les „executions amoureuses" rendent les dames plus enchantées que le feraient éventuellement les siennes. Qu'on relise les arguments de Geburon ou de Hircan qui expliquent pourquoi les moines ou les valets jouissent de tant de faveurs auprès des dames<sup>50</sup>. En vérité, le monde des *Essais* est bien celui de l'*Heptaméron*.

Les inconvenients de l'amour? — le mot semble toujours à sa place. La philosophie invite à maîtriser les passions; elle enseigne aussi une sorte de dédain qui fait garder une distance hautaine par rapport à la réalité trop terrestre et prosaïque. Et Montaigne semble répéter Erasme:

Et, considerant maintes fois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvements escervelez et estourdis [...], ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effect de l'amour, et puis cette morgue severe et ecstasique en une action si fole, et qu'on aye logé peslemesle nos delices et nos ordures ensemble, et que la supreme volupté aye du transy et du plaintif comme la douleur, je crois qu'il est vray [...] que c'est par moquerie que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous esgaller par là, et apparier les fols et les sages, et nous et les bestes. Le plus contemplatif et prudent homme, quand je l'imagine en cette assiette, je le tiens pour un affronteur de faire le prudent et le contemplatif. [...] Partout ailleurs vous pouvez garder quelque decence; toutes autres operations souffrent des reigles d'honesteté; ceteccy ne se peut pas seulement imaginer que vitieuse ou ridicule. [...] Certes, c'est une marque non seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et deformité.

(III, 5, 856)<sup>51</sup>

<sup>49</sup> Une variante de l'édition 1588 ajoute ici: „accident qui ne m'est pas inconnu" (*Oeuvres complètes...*, p. 1432).

<sup>50</sup> Nouv. 5 et 20; voir le chapitre I, note 17.

<sup>51</sup> Le même ton chez Erasme: „Et pourquoi ne pas vous dire plus clairement les choses selon ma coutume? Voyons, est-ce la tête, le visage, la poitrine, la main ou l'oreille, une des parties réputées honnêtes qui procréent l'homme et les Dieux? Non point, c'est une autre partie, si folle, si ridicule, qu'on ne peut la nommer sans rire, qui propage la race humaine, c'est la source sacrée où tous les êtres puisent la vie. [...] C'est de ce jeu risible, de ce jeu d'ivrognes que proviennent les philosophes orgueilleux, dont tiennent la place aujourd'hui ceux qu'on nomme

Voici donc une autre image de ces „voluptez naturelles” que „la philosophie n'estrîve point”, voici une autre image de „l'action genitale [...], si naturelle, si nécessaire et si juste” (III, 5, 825) — cette expression vient du même chapitre — faut-il un commentaire plus impitoyable à ces descriptions que le pinceau naturaliste a semées dans la littérature? La passion amoureuse nous rend aveugles, „les courages s'amolissent et divertissent par l'accouplage des femmes” (II, 8, 370), cet „accouplage” nous rend ridicules et nous dégrade, „nostre extreme volupté a quelque air de gémissement et de plainte” comme si elle mourait d'angoisse, car „la foiblesse de nostre condition fait que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tomber en nostre usage” et, par conséquent, „nous ne goustons rien de pur” (II, 20, 655) — il y en a assez de ces „inconvenients” qui puissent et qui doivent décourager de l'amour. Et si, au surplus, notre „affection en l'amour est trop puissante”? Dans ce cas-là, le meilleur remède est de la dissiper et de la „rompre à divers desirs”, ce qui ne doit choquer personne, car la „nature procede ainsi par le benefice de l'inconstance; [...] le temps, qu'elle nous a donné pour le souverain medecin de nos passions, gaigne son effaict principalement par là, que, fournissant autres et autres affaires à nostre imagination, il demesle et corrompt cette premiere apprehension, pour forte qu'elle soit” (III, 5, 813—814). Serions-nous étonnés que la pensée, déçue de l'empire de la déesse tant adorée et cruelle, puisse avoir le courage de se tourner vers une autre? Et, en effet, c'est à l'amitié que Montaigne a consacré maints passages dans les *Essais* et c'est elle qu'il estime plus haut que l'amour. Les âmes féminines ne sont pas de taille à l'éprouver; quant aux hommes, elle leur inspire les sentiments plus durables et plus nobles que l'amour. „D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de [leur] [= des hommes] choix, on ne peut, ny la loger en ce rolle. Son feu [= de l'affection envers les femmes] [...] est plus actif, plus cuisant et plus aspre. Mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subject à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing” (I, 28, 184). Certes, les passions corporelles peuvent beaucoup en notre âme, mais celle-ci peut éprouver „les secousses et esbranlemens” qui sont siennes et qui peuvent encore plus que celles-là (II, 12, 550). On peut „gourmander” le plaisir même „en l'accointance des femmes” et „rejetter l'ame sur ce mesme instant à autres pensemens. Mais il la faut tendre et roidir d'aguet”

---

vulgairement moines, et les rois couverts de pourpre, les prêtres pieux, les pontifes trois fois saints, et toute cette réunion des dieux de la poésie, dont la foule est si grande que l'immense Olympe la contient à peine”. *Eloge de la folie* [in:] *Erasmus* par Ch. Moulin, Editions à l'Enfant Poète, Paris 1948, p. 148—149.



(II, 11, 408). C'est pourquoy il „ne trouve point Venus si imperieuse Deesse que plusieurs et plus chastes que [luy] la temoignent". Ici, une référence polémique à l'*Heptaméron*:

Je ne prens pour miracle, comme faict la Royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entières [...] avec une maistresse de long temps désirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchemens [...]

(II, 11, 409)

La nouvelle mentionnée ci-dessus<sup>52</sup> ne parle, il est vrai, que d'une seule nuit, ce qui modifie sensiblement la situation, mais il reste toujours que le commentaire de Montaigne est radicalement opposé aux interprétations équivoques de certains devisants<sup>53</sup>. Quoi que celui-ci ait écrit, dans un sens ou dans l'autre, au sujet de l'amour, la sensibilité qu'il dévoile en „l'accointance des femmes" dépasse de beaucoup celle de la plupart de ses contemporains.

Il nous en a déjà fait certaines confessions éparses. Que l'on puisse „gourmander l'effort de ce plaisir et rejeter l'âme sur ce mesme instant à autres pensemens", il l'a expérimenté lui-même; il „s'y connaît bien" — a-t-il écrit (II, 11, 408); c'est chez lui que „Venus [était] bien plus allegre, accompagnée de la sobriété" (II, 33, 709); c'est lui qui, pour guérir de „l'affection en amour trop puissante, a souvent essayé avec utilité" le remède de la dissiper et „rompre à divers desirs" (III, 4, 813); c'est d'après ses propres expériences qu'il développe l'idée de la supériorité de l'amitié sur l'amour; il n'a même pas hésité à avouer qu'à „une grande suasion de la nécessité ou de la volupté" il lui arrive d'oublier cette pudicité dont il est „par complexion touché" (I, 3, 22) et que cet accident, qui peut décevoir les amoureux trop sensibles „au sein même du plaisir", „luy n'est pas incogneu" (I, 2, 17). C'en est assez pour prendre congé de la vision édifiante d'un Montaigne étudiant dans sa librairie et n'aimant que la sagesse antique. C'en est assez pour convaincre qu'il aimait et pour montrer sa manière d'aimer. Toujours sensible à la beauté féminine, il ne se voyait jamais suffisamment fort, même en pleine ferveur des études érudites, pour garder le calme philosophique en écoutant les poèmes d'Horace ou de *Catulle* récités avec art par une bouche jeune et belle (II, 12,

<sup>52</sup> La nouvelle 18.

<sup>53</sup> Cfr., par exemple, ce qu'en dit Saffredent: „Et que sçavons-nous [...] s'il estoit de ceulx que ung chappitre nomme de frigidis et maleficiatis? Mais si Hircan eust voulu parfaire sa louange, il nous devoit compter comme il fut gentil compaignon, quant il eut ce qu'il demandoit; et à l'heure pourrions juger si ses vertuz ou impuissance le fait estre si saige", n. 18, éd. M. François, p. 141.



577). C'était aussi pour lui „un doux commerce que celui des belles et honnêtes femmes" (III, 3, 802) — nous dit-il, et il ne manquera pas de réctifier qu'il aymait „leur commerce un peu privé. Le public [étant] sans faveur et saveur" (III, 5, 825). Il ne manquera pas de réctifier qu'il aymait „leur commerce un peu privé. un peu sur ses gardes, et notamment ceux en qui le corps peut beaucoup, comme en [lui]" (III, 3, 802). Riche de prédispositions aussi favorables, il s'est laissé bientôt emporter par les désirs amoureux (III, 13, 400). Hélas, très tôt, en son enfance déjà. Il „[s']y eschauda [...] et y souffri[t] toutes les rages que les poètes disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre et sans jugement. Il est vray — finira-t-il cet aveu — que ce coup de fouet [lui] a servy depuis d'instruction". Grâce à cette expérience il pourra dire ensuite: „C'est folie d'y attacher toutes ses pensées et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrete" (III, 3, 803). Pour le moment, il faisait „ceder à [son] plaisir, bien largement, toute conclusion medicinale. Et [s'est] presté autant licentieusement et inconsidérément qu'autre au desir qui [le] tenoit saisi, [...] plus toutesfois en continuation et en durée qu'en saillie" (III, 13, 1064).

Deux passages d'Horace et d'Ovide intercalés dans le texte cité ci-dessus<sup>54</sup> nous introduisent dans les détails plus précis de ses exploits amoureux. Que les prenne au sérieux qui le veut; lui, il est sûrement plus digne d'être cru, lorsqu'il parle de ses débuts précoces:

Il y a du malheur certes, et du miracle, à confesser en quelle foiblesse d'ans je me rencontray premierement en sa subjection. Ce fut bien rencontre, car ce fut long temps avant l'aage de choix et de cognoissance. Il ne me souvient point de moy de si loing [...]

(III, 13, 1064)

En tout cas, il nous assure d'être devenu bientôt plus sage:

Comme, estant jeune, je m'opposois au progrez de l'amour que je sentoy trop avancer sur moy, et estudiois qu'il ne me fut si agreable qu'il vint à me forcer en fin et captiver du tout à sa mercy, j'en use de mesme à toutes autres occasions [...]

(III, 10, 991)

N'empêche que l'imagination jouait aussi son rôle. C'est ainsi que „par la seule autorité de l'usage ancien et public de ce mot<sup>55</sup>, [il

<sup>54</sup> „Et militavi non sine gloria", Horace, Odes, III, 25, 2. „Sex me vix meministi sustinuisse vices". Ovide, Amours, III, 7, 26 (*Oeuvres complètes...*, p. 1672).

<sup>55</sup> Il parle ici d'un proverbe commun en Italie et qui dit que „celui-là ne cognoit pas Venus en sa parfaite douceur qui n'a couché avec la boiteuse". III. 11. 1011.

s'est] autres fois fait à croire avoir reçu plus de plaisir d'une femme de ce qu'elle n'estoit pas droicte" (III, 11, 1012). Quoi qu'il en fût, c'est à l'époque des „amours adolescentes", „lors que [sa] main estoit veritablement emportée par [la] passion", qu'il a „barbouillé" beaucoup de papier pour les dames (I, 40, 247); jamais, pourtant, „non seulement pour le danger qu'il y a de la santé [si n'ay je sceu si bien faire que j'en aye eu deux atteintes, legeres toutefois et preambulaires — ajoute-t-il entre parenthèses], mais encore par mespris, [il ne s'est] addonné aux accointances venales et publiques" (III, 3, 804). Il savait donc garder une certaine dignité dans le choix de ses partenaires (trait, abstraction faite des extrémités, plutôt rare chez les hommes) et sa théorie de la gradation du plaisir, qu'il proposait aux femmes, l'enchantait dès sa prime jeunesse. „J'ay voulu esquisser ce plaisir par la difficulté, par le désir et par quelque gloire" — continue-t-il — et son érudition antique lui trouvait les modèles à imiter: celui de l'empereur Tibère, „qui se prenoit en ses amours autant par la modestie et noblesse que par autre qualité", et celui de la courtisane Flora, „qui ne se prestoit à moins que d'un dictateur ou consul ou censeur, et prenoit son déduit en la dignité de ses amoureux. Certes — ajoute-t-il sentencieusement et non sans méconnaître la vanité humaine — les perles et le brocadel y conferent quelque chose" (III, 3, 804).

Il a eu cependant d'autres raisons d'être un peu exigeant; et plus nobles peut-être: niveau intellectuel de la dame. Au fond, „au lict", il cherche „la beauté avant la bonté" (I, 28, 191), et développe, à l'occasion, toute une théorie de l'amour qui lui convenait le mieux.

Au demeurant, je faisais grand conte de l'esprit, mais pourveu que le corps n'en fut pas à dire; car, à répondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautez devoit necessairement y faillir, j'eusse choisi de quitter plustost la spirituelle; elle a son usage en meilleures choses; mais, au subject de l'amour, subject qui principalement se rapporte à la veüe et à l'atouchement, on fait quelque chose sans les graces de l'esprit, rien sans les graces corporelles<sup>56</sup>. C'est le vray avan-

<sup>56</sup> Cfr. G. Lombroso: „La grandeur morale et intellectuelle de la femme, ses héroïsmes provoquent l'admiration de l'homme, mais ils n'attisent presque jamais son amour. Les hommes admireront, aussi bien que ferait une femme, la jeune fille qui s'est jetée à l'eau pour sauver son petit frère, donneront les plus grands éloges à celle qui a tout sacrifié pour soigner son père malade, ils s'intéresseront aux grands problèmes littéraires soulevés par une femme, ils admireront, si c'est le cas, son talent artistique, mais aucun ne se sentira battre le coeur pour quelque-une de ces héroïnes pour le fait de son héroïsme; aucun ne se sentira porté à faire des folies pour elle, comme il le ferait pour une beauté merveilleuse dont on lui fait la description ou pour une simple actrice de cinéma. [...] Le fait que, dans son amour, l'élément altruiste et dévouement tient si peu de place, le fait que l'élément esthétique et sensoriel et celui de la propriété en tiennent une si grande, explique pourquoi l'homme aime la femme d'autant plus qu'elle est belle,

tage des dames que la beauté. Elle est si leur que la nostre, quoy qu'elle desire des traicts un peu autres, n'est en son point que confuse avec la leur, puerile et imberbe [...]

(III, 3, 805)

Quelles que fussent ses théories, „les estroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluans" se collaient autrefois à sa moustache „et s'y tenoient plusieurs heures après" — dit-il, impressionné longtemps de ces parfums voluptueux que la douce présence féminine peut laisser à la langueur et à l'attente amoureuses (I, 55, 301). „Non mélancholique, mais songecreux (I, 20, 85) — comme il se décrit, et „vitiu en soudaineté" (III, 5, 859), il ne manquait pourtant pas de sentir „le contentement et la fierté" d'avoir battu et terni certains beaux yeux „par le vigoureux exercice d'une nuit officieuse et active" (III, 5, 865). L'enchantement de la beauté, à laquelle il était toujours sensible, et le penchant incontestable au plaisir et à la volupté le poussent à se forger des arguments qui réhabiliteraient la chair et, par conséquent, justifieraient ses dispositions naturelles:

Le corps a une grand'part à nostre estre, il y tient un grand rang, [...] Ceux qui veulent desprendre nos deux pieces principales et les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort. Au rebours, il les faut r'accoupler et rejoindre. Il faut ordonner à l'ame non de se tirer à quartier, [...] de mespriser et abandonner le corps [...], mais de se r'allier à luy, [...] le cherir, luy assister, le conseiller, le redresser et ramener quand il fourvqye, l'espouser en somme et luy servir de mary; à ce que leurs effects ne paraissent pas divers et contraires, ains accordans et uniformes [...]

(II, 17, 622—623)

Quelles que soient les intentions qui ont dicté ce développement éloquent, il constitue un des plus fervents manifestes de la Renaissance en faveur de la conception humaniste de l'homme conçu comme une unité harmonieuse de l'âme et du corps, où les deux éléments ont leur importance. Retenons que, dans ce couple exemplaire qu'ils doivent former, l'âme, d'après Montaigne, doit jouer le rôle du mari et qu'elle ne saurait „abandonner le corps", à savoir agir sans avoir souci des besoins de celui-ci „que par quelque singerie contrefaicté" (*ibid.*). Marguerite de Navarre ne dira pas, mutatis mutandis, autre chose<sup>57</sup> à ce

élégante, brillante, gaie, quand elle satisfait mieux son sens esthétique". *L'âme de la femme*, Payot, Paris 1926, p. 223—234.

<sup>57</sup> Non, car l'ame tant seulement

N'est l'homme; mais l'assemblément

Des deux, hommes lon doit nommer.

Corps sans ames sont cadavers [...]

Mais l'ame au corps jointe et unie,

C'est l'homme: en ceste compaignie

De parfaite confaction

Ceste union apporte vie:

sujet si caractéristique de l'époque imprégnée, dans la même mesure peut-être, de sensualisme païen et d'aspirations chrétiennes ou platonistes. Mais des esprits qui se veulent spirituels, tels la Superstitieuse de la *Comédie jouée au Mont de Marsan* de la Reine de Navarre, soutiendront que le corps doit être méprisé et assujéti<sup>58</sup>. Il y aura une simplification évidente du problème — et Montaigne de répliquer non sans certaine causticité:

En pareil cas, aux plaisirs corporels est-ce pas injustice d'en refroidir l'ame, et dire, qu'il l'y faille entrainer comme à quelque obligation et nécessité contrainte et servile? C'est à elle plus tost de les couvrir et fomentier, de s'y presenter et convier, la charge de regir luy appartenant. C'est bien raison [...] que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit; mais pourquoy n'est ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps?

(III, 5, 871)

Il faut donc de l'équilibre sagement nuancé entre les dispositions contradictoires de notre nature. Sans cet équilibre (sinon cette spiritualisation des plaisirs corporels<sup>59</sup>) l'amour, lui aussi, quel que soit son apport charnel, est impensable:

[...] je ne connois non plus Venus sans Cupidon qu'une maternité sans engence; ce sont choses qui s'entrepresentent et s'entredoivent leur essence. [...] Ceux qui ont fait Venus Deesse, ont regardé que sa principale beauté estoit incorporelle et spirituelle; mais celle que ces gens cy cherchent n'est pas seulement humaine, ny mesme brutale. Les bestes ne la veulent si lourde et si terrestre! Nous voyons que l'imagination et le desir les eschauffe souvent et sollicite avant le corps; nous voyons [...] qu'elles ont entre elles les accointances de longues bienveillances [...]

(III, 3, 804)

Les conclusions qui s'imposent auraient été, sans doute, les plus banales, si on les avait toujours prises en considération, ce qui arrive rarement. Désirer uniquement la possession physique n'est pas l'amour; posséder uniquement pour le plaisir charnel, quels que soient les ravissements qui s'y mêlent, ne l'est pas non plus. Il y a toujours cette autre chair qui compte autant que la nôtre:

[...] on ayme un corps sans ame ou sans sentiment quand on ayme un corps sans son consentement et sans son desir.

(III, 5, 860)

*Comédie jouée au mont de Marsan*, [in:] *Théâtre profane*, pp. V. L. Saulnier, L. Droz, Paris 1946, p. 288.

<sup>58</sup> Cfr., dans le même texte, les invectives de la Superstitieuse contre la chair.

<sup>59</sup> Cfr. les conclusions auxquelles parvient Aulotte, qui cite pourtant d'autres passages — *Etudes sur les Essais*, p. 65.



Rien de révélateur, sans doute, mais comparons la sensibilité qui lui inspire cette idée à celle de ses contemporains, à la théorie du viol exposée avec tant de nonchalance par les guerriers en amour de l'*Héptaméron* — ce n'est pas pour la première fois que Montaigne nous surprend de sa délicatesse envers les femmes.

Toutes jouissances ne sont pas unes; il y a des jouissances éthiques et languissantes; mille autres causes que la bienveillance nous peuvent acquérir cet octroy des dames. Ce n'est suffisant tesmoignage d'affection; il y peut eschoir de la trahison comme ailleurs. [...] J'en sçay qui ayment mieux prester cela que leur coche, et qui ne se communiquent que par là.

(III, 5, 860—861)

Hanté par le désir d'être heureux, il aimerait bien trouver le bonheur dans les satisfactions de l'amour; c'est pour cela qu'il voudrait que celui-ci se réalisât et s'épanouît dans l'harmonie et dans la concordance absolue de l'attirance commune. Soucieux de son propre plaisir, autant pour se procurer plus de délectation que par son instinct naturel, il recommande de s'élever au dessus de l'égoïsme sexuel mâle, et une victoire pareille sur soi-même lui apparaît comme le signe de la noblesse naturelle:

Or c'est un commerce qui a besoin de relation et de correspondance; les autres plaisirs que nous recevons se peuvent recognoistre par recompenses de nature diverse, mais cettuy-cy ne se paye que de mesme espece de monnoye. En verité, en ce desduit, le plaisir que je fay chatouille plus doucement mon imagination que celui que je sens. Or cil n'a rien de genereux qui peut recevoir plaisir où il n'en donne point [...]

(III, 5, 873)

Hélas, il y a toujours deux corps que l'on voudrait également désirer et les deux corps qui sont également exposés à l'angoisse et le mépris. De nouveau, Montaigne nous surprend; cette fois, par la découverte de la sensibilité amoureuse masculine dont on fait souvent si peu de cas. On nous enseignait depuis des siècles que la femme peut se sentir humiliée lorsqu'elle ne se voit désirée que charnellement et les femmes ont déjà su imposer le devoir de les aimer „honestement”; l'homme peut être blessé, lui aussi, et même dans les situations qui semblent témoigner de son triomphe, mais cela paraît moins évident. Sensible, lorsqu'il voit la sensibilité d'autrui menacée, hanté par sa phobie du valet, Montaigne est cette fois brutal:

Il faut regarder si vostre compaignie leur plaist pour quelque autre fin encores ou pour celle là seulement, comme d'un gros garçon d'estable; en quel rang et à quel pris vous y estes logé [...]

(III, 5, 861)



Sa propre sensibilité et le respect qu'il a de chaque être humain le rendent clairvoyant pour faire éviter à celui-ci tout ce qui, dans des circonstances qui impliquent la douceur et la tendresse, pourrait le blesser ne fût-ce que légèrement. Cette sensibilité et ce respect l'incitent à s'opposer à chaque situation qui expose à l'effronterie des autres tout ce qui doit être gardé dans notre intimité comme un don précieux et émouvant. Rien de plus banal, de plus indifférent et inoffensif à la fois que de demander un baiser à une jeune fille ou à une femme, surtout lorsque l'occasion s'y prête favorablement, justifiée par la coutume ou l'émotion d'un moment. A notre surprise, Montaigne ne semble pas indulgent pour de telles occupations insouciantes:

C'est une déplaisante coutume, et injurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit.  
(III, 5, 860)

„Injurieuse" pour les dames dont, dans cette matière, personne de demande la permission — ça se comprend, mais les hommes n'y sont pas aussi pour rien:

Et nous mesme n'y gagnons guere: car [...] pour trois belles il nous en faut baiser cinquante laides; et à un estomac tendre, comme sont ceux de mon aage un mauvais baiser en surpaie un bon [...]

(III, 5, 860)<sup>60</sup>

En effet, les registres de sa sensibilité sont d'une variété à nous consterner un peu; espérons que les „baisers de la jeunesse, gloutons, savoureux et gluans", dont le parfum l'enivrait si longtemps, ne venaient pas de ces „cinquante laides".

Mais, le voici encore une fois éloigné des galants de son siècle et de ceux de nos jours aussi:

[...] à present les entretiens ordinaires des assemblées et des tables, ce sont les vanteries des faveurs receuës et liberalité secrette des dames. Vrayement c'est trop d'abjection et de bassesse de coeur de laisser ainsi fierement persecuter, pestrir et fourrager ces tendres graces à des personnes ingrates, indiscrettes et si volages [...]

(III, 5, 841)

Et notre „antiféministe" de s'empresse de ménager à ses chères

<sup>60</sup> Cfr.: „Que veulent dire tant de baisers? Il estoit anciennement licite de présenter seulement un baiser aux parentes; maintenant la manière est partout, en Bourgogne et Angleterre, de baiser qui on veut [...] Quant à moy, je voudrois bien sçavoir de quoy sert tant de baisotter?" Vivès, *De institutione feminae christianae*, trad. de A. Tiron, Anvers 1579.

ennemies un nouveau conseil édifiant et de les disculper à l'occasion de leurs menus péchés:

• Outre la crainte de Dieu et le pris d'une gloire si rare qui les doit inciter à se conserver, la corruption de ce siècle les y force; et, si j'estois en leur place, il n'est rien que je ne fisse plustost que de commettre ma reputation en mains si dangereuses [...]

(III, 5, 841)

Pour se comporter selon son conseil, il faut réfléchir...; cependant, „tant que l'on aime, on ne réfléchit point; dès qu'on réfléchit, on n'aime plus”<sup>61</sup>. Cela n'empêche pas que les femmes ne s'avèrent pas souvent soucieuses de leur réputation. Les nouvelles de l'*Heptaméron*, où le problème de l'„honneur” féminin et de la discrétion est tant de fois débattu, en sont la meilleure preuve<sup>62</sup>.

L'amour demande donc un engagement personnel qui absorbe l'être humain en entier, ses prédispositions émotionnelles aussi bien que sa chair; plus encore: qu'il soit durable ou passager, un jeu froid ne s'y plaît nullement. Certes, „c'est folie d'y attacher toutes ses pensées et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrete” — nous l'avons déjà entendu — „mais d'autre part, de s'y mesler sans amour et sans obligation de volonté, en forme de comédiens, pour jouer un rôle commun de l'âge et de la coutume et n'y mettre du sien que les paroles, c'est de vray pourvoyer à sa seureté, mais bien lachement, comme celui qui abandonneroit son honneur, ou son proffit, ou son plaisir, de peur du danger” (III, 3, 803).

Même les amours passagères, même les liaisons nouées sans intention réciproque de les continuer toujours ne se font pas sans certaines obligations, dont la première est celle du respect de la personnalité des amants. Responsabilité, mot que Montaigne ne connaît pas, définit le mieux le principe qu'il recommande dans les relations amoureuses indépendamment de la condition sociale des partenaires:

[...] il est vray pourtant que j'ay, en mon temps, conduit ce marché, selon que sa nature peut souffrir, aussi consciencieusement qu'autre marché et avec quelque air de justice, et que je ne leur ay tesmoigné de mon affection que ce que j'en sentoie, et leur en ay représenté naïvement la decadence, la vigueur et la naissance, les accez et les remises. On n'y va pas tousjours un train [...]

(III, 5, 866)

Que le mot „marché” ne bouleverse pas les natures sensibles. Revenons que Montaigne écrit ses *Essais* à l'époque où les hommes, ce qui

<sup>61</sup> Ninon de Lenclos.

<sup>62</sup> Cfr. Kupisz, *W kręgu myśli i sztuki, Małgorzaty z Nawarry*, p. 48 et sqq.

d'ailleurs avait été communément admis, avaient à leur disposition une double morale: l'une, dans leurs relations réciproques, l'autre — par rapport aux femmes. Le marché qu'il décrit ne supporte aucun „allègement", à savoir aucune désinvolture que les hommes auraient pu se permettre dans leurs relations d'amour — encore une fois, notre auteur a dépassé son siècle. Et puisqu'il n'y a rien de plus pénible que de s'avouer qu' „on n'y va pas tousjours son train", sachons apprécier son courage de „représenter" la décadence de l'affection.

C'est ainsi qu'il se comportait envers ses partenaires. Comment était-il, dans ses amours, en son for intérieur? A notre étonnement peut-être, le mot „marché" revient:

Au demeurant, en ce marché, je ne me laissois pas tout aller; je m'y plaisois, mais je ne m'y oublois pas; je reservois en son entier ce peu de sens et de discrétion que nature m'a donné; [...] un peu d'esmotion, mais point de resverie.

(III, 5, 869)

Cela suffit pour sauver les apparences d'être engagé dans le jeu, c'est peut-être trop peu lorsque la deuxième partie contractante y apporte quand même des „resveries". Toutefois, „ce peu de sens [...] que nature [lui] a donné" le rendait lucide pour ne pas méconnaître les aspects de ces „marchés":

Ma conscience s'y engageoit aussi, jusques à la desbauche et dissolution, mais jusques à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Je n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout pris.

(III, 5, 869)

Soucieux d'être honnête même dans les situations qu'il jugeait lui-même peu morales, il a été „si espargnant à promettre qu'[il] pense avoir plus tenu que promis ny deu" (III, 5, 867), et même il gardait, dans ces amours, vouées, pour ainsi dire, d'avance à l'abandon, une certaine fidélité:

Elles y ont trouvé de la fidelité jusques au service de leur inconstance. [...] Je n'ay jamais rompu avec elles tant que j'y tenois, ne fut que par le bout d'un filet; et, quelques occasions qu'elles m'en ayent donné, n'ay jamais rompu jusques au mespris et à la haine; car telles privautez, lors mesme qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encores m'obligent elles à quelque bien-veillance.

(III, 5, 868)

Sa délicatesse dans les relations amoureuses apparaît ici encore une fois. Si la rupture est inévitable, c'est la manière de se séparer qui reste le dernier moyen pour se faire garder de bons souvenirs. Montaigne appartient sans doute à cette catégorie, peu nombreuse

d'ailleurs, d'amants, qui n'ont pas la capacité de rompre et qui, quel que soit le déroulement de leurs liaisons et malgré la rupture plus ou moins déplaisante, gardent une certaine reconnaissance à celles qui partageaient leurs transports.

Mais le ciel est rarement sans nuages et une liaison — rarement sans dissonances; — celles de Montaigne ne l'étaient pas non plus:

De cholere et d'impatience un peu indiscrete sur le point de leurs ruses et desfuites et de nos contestations, je leur en ay faict voir par fois: car je suis, de ma complexion, subject à des émotions brusques qui nuisent souvent à mes marchez, quoy qu'elles soyent legieres et courtes. Si elles ont voulu essayer la liberté de mon jugement, je ne me suis pas feint à leur donner des advis paternels et mordans, et à les pinser où il leur cuysoit [...]

(III, 5, 868)

Il ne cache donc pas son impétuosité, et celle-ci nous rend rarement faciles dans les relations interhumaines. Ce qui plus est, il ne possédait pas cet art qui, en général, séduit les femmes, surtout celles qui sont incapables d'y reconnaître un caractère assez médiocre de leur partenaire, à savoir l'art de dire, par une mignardise intéressée et mensongère, qu'elles ont toujours raison, même lorsqu'elles ne l'ont point. Tel qu'il fut, un peu didactisant et un peu paternel, il était loin de pratiquer ces petits mensonges agréables qui plaisent aux dames et qui quelquefois leur tournent mieux la tête que la réelle passion qu'on leur voue. Il lui arrivait de commettre d'autres erreurs encore:

Si je leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au pris de l'usage moderne, sottement consciencieux. J'ay observé ma parole és choses de quoy on m'eut aysément dispensé; elles se rendoyent lors par fois avec reputation, et sous des capitulations qu'elles souffroyent aysément estre faucées par le vainqueur.

(III, 5, 868)

On s'imagine facilement des situations où elles voudraient qu'il fût moins consciencieux; „il est des instants où elles aiment mieux être un peu brusquées que ménagés"<sup>63</sup>. Cependant, pour qu'un juste équilibre soit respecté, il lui arrivait, à lui aussi, de devenir victime de son amour trop honnête.

J'ay faict caler, sous l'interest de leur honneur, le plaisir en son plus grand effort plus d'une fois; et, où la raison me pressoit, les ay armées contre moy, si qu'elles se conduisoient plus seurement et severement par mes reigles, quand elles s'y estoient franchement remises, qu'elles n'eussent faict par les leurs propres. [...] Jamais homme n'eust ses approches plus impertinemment genitales.

(III, 5, 869)

<sup>63</sup> Ninon de Lenclos.



Voilà ce que c'est que d'être responsable. Certes, les femmes aimées de cette manière-là n'ont jamais raison de s'inquiéter, mais sont-elles pour cela plus heureuses? aiment-elles plus leurs amants toujours loyaux? Quant à Montaigne, il était non seulement responsable, mais aussi discret, tel un amant parfait qui, soucieux de l'honneur de sa dame, „[a] chargé sur [luy] seul le hazard de [leurs] assignations pour les en descharger; et [a] dressé [leurs] parties toujours par le plus aspre et inopiné, pour estre moins en soupçon" (III, 5, 868).

Était-il toujours content de lui-même? était-il convaincu d'avoir choisi les meilleurs moyens pour être aimé et pour être heureux? Ces choses-là, on les apprend lorsque l'écoulement du temps nous donne une distance par rapport à nos passions et à nos folies. C'est en les examinant de cette distance temporelle que nous voyons nos fautes et nos imprudences, et c'est alors, que l'on se plaît à se forger les principes et à s'imaginer les règles qui auraient pu nous assurer des satisfactions plus complètes et plus séduisantes:

Qui me demanderoit la premiere partie en l'amour, je respondrois que c'est sçavoir prendre le temps; la seconde de mesme, et encore la tierce: c'est un point qui peut tout. J'ay eu faute de fortune souvent, mais par fois aussi d'entreprise; Dieu gard de mal qui peut encores s'en moquer! Il y faut en ce siecle plus de temerité, laquelle nos jeunes gens excusent sous pretexte de chaleur: mais, si elles y regardoyent de près, elles trouveroyent qu'elle vient plustost de mespris. Je craignois superstitieusement d'offenser, et respecte volontiers ce que j'aime.

(III, 5, 843)

Rien de plus triste que de se voir loin de son temps. Sans le savoir, Montaigne dépassait son siècle par sa sensibilité; maintenant, il se sent dépassé lui-même, mais ce savoir ne survient habituellement que lorsqu'on a dépassé son âge. Ce qui reste encore à ceux qui sont condamnés à ne retrouver jamais leur temps perdu, c'est de confirmer, vaine manifestation qui ne changera rien, la justesse des principes qu'ils observaient dans leur vie:

Cette voye d'aymer est plus selon la discipline; mais combien elle est ridicule à nos gens, et peu effectuelle, qui le sçait mieux que moy? Si ne m'en viendra point le repentir: je n'y ay plus que perdre; [...] si c'estoit à moy à recommencer, ce seroit certes le mesme train et par mesme progresz, pour infructueux qu'il me peut estre.

(III, 5, 868—869)

„Je n'y ay plus que perdre"... Assombri de plus en plus par les ombres de la vieillesse de plus en plus proche, trouvera-t-il un remède contre le désespoir? voudra-t-il éloigner dans la mesure du possible le



moment du renoncement final? Voudra-t-il encore tenter l'impossible? Toutes les restrictions mises à part, c'est l'amour qui reste encore salubre, c'est lui qui unit à la jeunesse et à la vie:

L'amour est une agitation esveillée, vive et gaye; je n'en estois ny troublé, ny affligé, mais j'en estois eschauffé et encores alteré: il s'en faut arrester là; elle n'est nuisible qu'aux fols [...]

(III, 3, 869)

Il prolongerait ainsi son rêve de l'amour paisible et joyeux, radieux et réconfortant, qui ne serait qu'un plaisir et qu'une jouissance au sein de la nature sans péché:

C'est une vaine occupation, il est vray, [...] mais à la conduire en cette façon, je l'estime salubre, propre à desgourdir un esprit et un corps poissant; et, comme medecin, l'ordonnerois à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aucune autre recepte, pour l'esveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le retarder des prises de la vieillesse.

(III, 5, 870)

Eh bien, „le plaisir à descharger ses vases" (III, 5, 855) de nouveau — pourra-t-on dire; peut-être! Les contradictions en Montaigne ne disparaissent jamais; surtout lorsqu'il exprime la vérité d'un seul moment. Mais la délicatesse et la sensibilité qu'il a su ajouter à sa propre expérience amoureuse comme nécessaires et obligatoires méritent sans doute d'être reconnues bien que ses divagations théoriques nous rendent quelquefois perplexes. L'amour donc lui „rendroit la vigilance, la sobriété, la grace, le soing de [sa] personne; r'asseurerait [sa] contenance à ce que les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne vinssent à la corrompre, [le] remettrait aux études saines et sages, par où [il se peut] rendre plus estimé et plus aymé" (III, 5, 872).

On le croit développer encore une fois le thème de la puissance de l'amour et on y reconnaît sans peine les conceptions d'un Castiglione, d'un Bembo et de beaucoup d'autres, parmi lesquels Louise Labé et son *Débat de Folie et d'Amour*. En réalité, loin de faire de la littérature; il se propose les moyens d'échapper au vieillissement et à la mutilation de sa personnalité humaine. Cependant, tout réaliste qu'il a toujours été, il ne pourrait même pas se faire des illusions quant à la réussite de ses efforts:

Mais j'entens bien que c'est une commodité bien mal aisée à recouvrer.

(III, 5, 872)

Et voici un paradoxe, paradoxe de la situation de chaque individu

qui sait mener sa vie avec dignité: cet homme vieillissant qui, de peur de l'inévitable, aurait dû plutôt accélérer le rythme et profiter de chaque occasion pour se jeter dans les bras de chaque femme consentante, cet homme manifeste maintenant plus de réserve et plus de retenue qu'en sa jeunesse:

[...] par foiblesse et longue expérience, nostre goust est devenu plus tendre et plus exquis; nous demandons plus, lors que nous aportons moins; nous voulons le plus choisir, lors que nous meritons le moins d'estre acceptez; nous cognoissons tels, nous sommes moins hardis et plus deffians; rien ne nous peut assurer d'estre ayez, sçachans nostre condition et la leur [= des femmes].

(III, 5, 872)

Ignorant, paraît-il, qu'il y ait d'autres amours que ceux qu'il recommandait, sans aucun goût „aux chairs dures et vieilles" (*ibid.*, 873), il ne cherchera pas une liaison avec une femme de son âge; une liaison pareille, un amour même entre les personnes âgées lui semblent contre le cours naturel des choses:

Raliez vous, me dira l'on, à celles de vostre condition que la compagnie de mesme fortune vous rendra plus aisées. — O la sottie composition et insipide. [...] Je trouve plus de volupté à seulement voir le juste et doux meslange de deus jeunes beautés ou à le seulement considerer par fantasie, qu'à faire moy mesme le second d'un meslange triste et informe [...]; l'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison qu'en l'aage voisin de l'enfance [...], et la beauté non plus.

(III, 5, 873—874)

C'est ainsi que se rencontrent, par un concours étrange de la pensée, Montaigne, réaliste, presque cynique dans ses observations impitoyables sur l'homme, et Castiglione nourri des subtilités platoniciennes<sup>64</sup>. Pour appuyer ses idées sur des raisons moins subjectives, il s'est même référé, comme d'habitude, à l'autorité des anciens, cette fois celle de Xenophon qui „emploie pour objection et accusation, à l'encontre de Menon, qu'en son amour il embesongna des objets passants fleur" (III, 5, 873). La „belle vieille" de Maynard, bien que Ronsard ait déjà prévu son ascension dans la littérature<sup>65</sup>, a eu encore un long temps à attendre. Hostile à l'idée de l'amour entre des personnes âgées et à l'amour pour une femme âgée, Montaigne ne semble pas remarquer la cruauté, involontaire il est vrai, mais évidente, qui perce à travers cette exaltation de la jeunesse et de la beauté que le platonisme a enseignée à la Renaissance. Il est peut-être loin de

<sup>64</sup> Sur l'influence du *Courtisan* sur les *Essais*, voir: Boon, *op. cit.*, ou M. Ziino, *Castiglione et Montaigne*, „Convivium" 1938, V. 10, p. 56—60.

<sup>65</sup> Allusion au célèbre sonnet de Ronsard: *Quand vous serez bien vieille...*

remarquer sa propre cruauté par rapport à lui-même et, en même temps, ses propres contradictions<sup>66</sup>, car, contrairement à son exposé et contrairement à „ce peu de sens que la nature lui a donné" (III, 5, 869), il ne semble pas qu'il ait été réellement résolu à renoncer, ne fût-ce qu'en intention. Oui, „[ses] tentations sont [...] cassées et mortifiées", mais c'est bien pour cela „qu'elles ne valent pas" que sa raison „s'y oppose" (III, 2, 794). Sa raison, qu'il affirme demeurer „celle mesme [qu'il avait] en l'aage plus licencieux, sinon, à l'avanture, d'autant qu'elle s'est affoiblie et empirée en vieillissant..." (III, 2, 793). Eh bien, cette raison ne paraît guère son allié trop convaincu pour approuver sa belle théorie que l'amour convient uniquement aux jeunes:

Qu'on luy remette on presence cette ancienne concupiscence, je crains qu'elle auroit moins de force à la soustenir, qu'elle n'avoit autrefois.

(III, 2, 794)

Et un autre aveu qui réflète le même état d'esprit:

La jeunesse et le plaisir n'ont pas fait autrefois que j'aie mescogneu le visage du vice en la volupté; ny ne fait à ceste heure le degoust que les ans m'apportent, que je mescognoisse celui de la volupté au vice.

(III, 2, 793)

Et d'une manière encore plus directe:

Au demeurant, je hay cet accidental repentir que l'aage apporte. Celuy qui disoit anciennement estre obligé aux années dequoy elles l'avoient deffaict de la volupté, avoit autre opinion que la mienne; je ne sçauray jamais bon gré à l'impuissance de bien qu'elle me face.

(III, 2, 793)

Habitués par la poésie de l'époque aux antithèses qui peignaient avec un art exquis toutes les contradictions intérieures que le mal d'amour apportait aux amants, nous nous retrouvons ici en face des antinomies que les pétrarquistes n'avaient jamais connues. Bien que la formule soit analogue, les composants sont nouveaux: volupté, vieillesse, impératif moral, impuissance; dans ce drame sombre qui ravage le coeur et l'esprit, ce n'est plus la satisfaction amoureuse qui est en jeu, mais la dignité de la personnalité humaine. En effet, le temps est venu (ou viendra) où l'on sera „deffaict de la volupté", mais quelle „miserable sorte de remede, devoir à la maladie sa santé!" (III, 2,

<sup>66</sup> Jamais plus, qu'à cette occasion, les „contradictions" chez Montaigne, ne s'expliquent mieux par le changement de perspective de voir les choses.

794). Est-ce là, dans cette soumission à l'impuissance que gît le triomphe de la morale?

Il faut que Dieu nous touche le courage. Il faut que nostre conscience s'amende d'elle mesme par renforcement de nostre raison, non par l'affoiblissement de nos appetits. La volupté n'en est en soy ny pasle ny descolorée, pour estre aperceü par des yeux chassieux et troubles.

(III, 2, 795)

Cette raison dont il craignait „qu'elle auroit moins de force [...] qu'elle n'avoit autrefois"? (III, 2, 794), cette raison qui chercherait, à chaque occasion, une entente secrète avec la volupté?... Qui sait, inattentif ne fûtce que pour un moment à „nostre condition et la leur", n'aurait-il pas eu la faiblesse d'incliner à chercher un autre remède et une autre réparation dans les bras d'une jeune personne qui lui „rendroit la vigilance, la sobriété, la grace" et à qui il pourrait demander plus en lui apportant moins?

Voici la réponse:

Mais n'est ce pas grande imprudence d'apporter nos imperfections et foiblesses en lieu où nous desirons plaire et y laisser bonne estime de nous et recommandation? [...] Nature se devoit contenter d'avoir rendu cet aage miserable sans le rendre encore ridicule. [...] Cet appetit ne devoit appartenir qu'à fleur d'une belle jeunesse.

(III, 5, 865)<sup>67</sup>

Et un avertissement pour les imprudents:

Fiez vous y, pour voir, à seconder cett'ardeur indefatigable, pleine, constante, et magnanime qui est en vous, il vous la lairra vrayement en beau chemin.

(III, 5, 865)

Fidèle à soy-même, il ne voudrait importuner de lui personne. Quand il a vu „quelqu'une s'ennuyer de [lui], [...] [il] n'en [a] point

<sup>67</sup> Ces diatribes contre les vieillards amoureux ne sont pas nouvelles; cfr. M. d'Auvergne: „c'est contre nature a jeune femme d'aimer vieillart, car ce sont choses contraires comme blanc et noir et incompatibles comme chault et froit, ne n'en sauroit bien prendre a celles qui le font. Aussi par ordonnances d'Amours, toutes et quantes foiz qu'un home est vieil ou soubzaigé, il est excusé de servir et ne se doit mesler d'amours". *Arrêts d'amour* (1466), 33-e arrest. Voir aussi Castiglione: „lamour es vieilles gens nest pas bien sortable et les choses qui sont es jeunes gens delices, courtoisies et proprietez tant agreables aux dames sont à eulx folies et impertinances mocquables; et ceulx qui en usent engendrent la hayne des dames et la mocquerie des aultres, parquoy si [...] vieulx courtisan estoit amoureux et qu'il fist les choses que font les jeunes amoureux [...], pourroit estre que les petits enfans courroyent apres luy et que dames ne prendroyent guesres daultre plaisir que de s'en mocquer". *Il Cortigiano* (trad. par Jacques Colin d'Auxerre, Jehan Longis, Paris 1537).

incontinent accusé sa legareté", mais „[il a] mis en doute s'[il] n'avoit pas raison de [s']en prendre à nature plustost" (III, 5, 866).

Et, encore, comme s'il voulait ôter toute illusion à lui-même et aux autres:

C'est une vile ame qui veut tout devoir, et qui se plaist de nourrir de la conference avec les personnes ausquelles il est en charge. [...] Si elles ne nous peuvent faire du bien que par pitié, j'ayme bien plus cher ne vivre point, que de vivre d'ausmone.

(III, 5, 873)

Una salus victis nullam sperare salutem — voilà un aboutissement imprévu des rêves de la beauté et de la jeunesse que la Renaissance opposait aux danses macabres médiévales, voilà le terme de l'épanouissement individuel de la personnalité: solitude absolue et décrépitude, appels à la mort pour qu'elle abrège cette vie qui sera désormais sans amour et sans plaisir. Le célèbre sonnet de la „Dame Lyonnaise"<sup>68</sup>, qui nous parle de l'instant où elle „prierait la mort noircir son plus clair jour", correspond aussi bien à l'expression du drame de la femme qui craint la perte de sa beauté qu'à celui de l'homme vieillissant. Au début, il y a un garçon et une petite fille, puis un mâle et une femelle; en face de la ruine inévitable il n'y a que l'homme qui, quel que soit son sexe et quelle que soit sa condition sociale, voudrait lui échapper à tout prix. Drame éternel de l'humanité et drame de l'époque dont les rêves de l'éternelle jeunesse et de l'harmonie de l'existence au sein de la nature guidée par la raison aboutissent à la solitude et à la mort.

Cette solitude d'un être condamné à l'inévitable, Montaigne l'élargit encore sans pitié, jusqu'au renoncement à toutes les prestations émotionnelles possibles.

Nous avons loy de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement sur autruy et nous estayer en leur ruine; [...] La decrepitude est qualité solitaire. Je suis sociable jusques à excez. Si me semble il raisonnable que meshuy je

<sup>68</sup> Tant que mes yeus pourront larmes espandre

A l'heur passé avec toy regretter:

Et qu'aux s:nglots et soupirs resister

Pourra ma voix, et un peu faire entendre:

Tant que ma main pourra les cordes tendre

Du mignart lut, pour tes graces chanter:

Tant que l'esprit se voudra contenter

De ne vouloir rien, fors que toy comprendre:

Je ne souhaite encore point mourir.

Mais quand mes yeus ie sentiray tarir,

Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séiour

Ne pouvant plus montrer signe d'amante:

Priroy la Mort noircir mon plus cler iour.



roustraye de la veuë du monde mon importunité et la couve à moy seul, que je m'appile et me recueille en ma coque, comme les tortues. J'aprens à veoir les hommes sans m'y tenir: ce seroit outrage en un pas si pendant. Il est temps de tourner le dos à la compagnie.

(III, 9, 960)

S'il faut s'en aller, il faut savoir s'en aller...

Les a-t-il donc aimées, les femmes, ce philosophe quasi impassible et antiféministe?... Les a-t-il aimées à leur satisfaction et à la sienne?... Les a-t-il bien aimées? Si les réponses à la première et à la deuxième question ne se prêtent à aucun doute, celle à la troisième en exige une négative. Toutes les délicatesses et toute la responsabilité qu'il a mises dans ses amours, dont chaque femme aurait pu tirer son plaisir, son contentement et sa gloire, ne peuvent pas nous voiler leur caractère univoque. Recherchés pour le plaisir, ils constituaient, en effet, un marché, où l'homme, reconnaissant des voluptés vécues, offrait, à ses partenaires, sa protection, sa compréhension de leurs penchants et la soumission à leurs exigences érotiques. C'est beaucoup, et c'est, peut-être, honnête. — Que de femmes n'en reçoivent pas, pour leurs offres généreuses, même la moitié! — Mais, malgré les obligations amoureuses ainsi concues, il y a là de l'égoïsme désirant éviter tout ennui et tout déplaisir qui pourraient brouiller le bonheur que l'on se proposait de goûter; il n'y a, par contre, aucun engagement spirituel, et aucune attente d'un tel engagement ne semble préoccuper les amants. Puisque leurs amours n'aspirent qu'à des satisfactions charnelles, leur échec, lorsque les tentations deviennent „cassées et mortifiées" (III, 2, 794), est inévitable. Les „chairs dures et vieilles" repoussées par principe et celles que l'on désirerait n'étant dociles que par pitié ou pour l'argent, il reste une solitude qu'aucune étreinte amoureuse des bras féminins et aucun regard des beaux yeux que l'on voyait jadis „battus et ternis par le vigoureux exercice d'une nuict officieuse et active" (III, 5, 865) ne rendront moins sombre et moins froide. On n'obtient que ce que l'on a donné. Le marché doit être honnête jusqu'à la fin.

## Chapitre IV

### DU MARIAGE

C'est ainsi que l'amour tel que Montaigne l'a prêché, est voué à l'échec; à l'échec de l'homme qui, mis en face de sa décrépitude virile, doit se dire qu'il faut aimer „bien plus cher ne vivre point, que de vivre d'aumosne" (III, 5, 873); à l'échec de la femme qui, sa beauté et sa jeunesse flétries, doit renoncer à être encore aimée. Hélas, Montaigne nous enseignait la responsabilité en amour, mais il ne nous a pas donné les moyens qui pourraient préserver contre l'inévitable, lorsqu'on ne verra plus „des beaux yeux par lesquels sur tous [l'amour a régné]", il ne nous a nullement appris à faire naître de notre passion amoureuse un autre amour, celui „qui tousjours sera vie"<sup>99</sup>. En face de cette défaite totale, pédagogique et existentielle, se trouve-t-il un palliatif qui permettrait de remédier au mal et assurerait une satisfaction harmonieuse de toutes les exigences émotionnelles de l'individu? C'est, peut-être, dans le mariage que devraient naître et se maintenir ces amours durables et sublimées?... Hélas, cette fois, aussi, une déception nous attend...

[...] le mariage a pour sa part l'utilité, la justice, l'honneur et la constance: un plaisir plat mais plus universel. L'amour se fonde au seul plaisir, et l'a de vray plus chatouillant, plus vif et plus aigu; un plaisir attiré par la difficulté. Il y faut de la piqueure et de la cuisson. Ce n'est plus amour s'il est sans fleches et sans feu. (III, 5, 831)

Il y a donc contradiction foncière entre le mariage et l'amour, une contradiction d'ailleurs inévitable puisqu'elle résulte de la contradiction des facteurs qui se trouvent à leur origine.

Ceux qui pensent faire honneur au mariage pour y joindre l'amour, font [...] de mesme que ceux qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse

<sup>99</sup> Marguerite de Navarre, *Mort et résurrection d'Amour*, [in:] *Marguerites de la Marguerite des Princesses (1547)*, éd. F. Frank 1873, t. IV, p. 267.

n'est autre chose que vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousinage; mais il y a beaucoup de diversité.

(III, 5, 827)

Si l'amour est une émotion et une attirance passionnée, le mariage est „un marché" (rappelons-nous que Montaigne voyait aussi une sorte de marché dans l'amour), où „l'alliance, les moyens [...] poisent par raison, autant ou plus que les graces et la beauté. On ne se marie pas pour soy, quoi qu'on die; on se marie autant ou plus pour sa posterité, pour sa famille. L'usage et interest du mariage touche nostre race bien loing par delà nous" (III, 5, 827).

Une pareille atteinte aux motivations subjectives du mariage et au droit de se marier par amour semble presque inimaginable aujourd'hui, c'est ainsi pourtant, bien que cela paraisse extrêmement bourgeois, que l'on contractait les mariages très au delà de l'époque de Montaigne. Celui-ci est bien de son temps lorsqu'il poursuit:

Pourtant me plaît cette façon, qu'on le [= le mariage] conduise plustost par mains tierces que par les propres, et par le sens d'autruy que par le sien. Tout cecy, combien à l'opposite des conventions amoureuses!

(III, 5, 827)

Inutile de rappeler que Montaigne n'est pas le seul, dans son époque, à confier le mariage des jeunes à l'autorité des parents ou à celle des personnes adultes<sup>70</sup>. Conformément aux moeurs de son temps, il n'a pas confiance dans la réussite des mariages d'amour — d'ailleurs, la réalité observée lui fournit de meilleurs arguments:

<sup>70</sup> Cfr.: „que cest exemple vous soit si profitable, que nul de vous ayt envye de soy marier, pour son plaisir, sans le consentement de ceulx à qui on doit porter obeissance; car mariage est ung estat de si longue durée, qu'il ne doit estre commencé legierement ne sans l'opinion de noz meilleurs amys et parens". *L'Heptaméron*, n. 40, éd. cit. p. 277. Et encore: „Vous en direz ce que vous voudrez, repliqua Oisille, si fault-il que nous reconnoissions l'obeissance paternelle, et, par default d'icelle, avoir recours aux autres parents. Autrement, s'il estoit permis à tous et à toutes de se marier à volonté, quants mariages cornuz trouveroit l'on? Est-il à presupposer qu'un jeune homme et une fille de douze ou quinze ans sçachent ce que leur est propre? Qui regardoit bien le contennement de tous les mariages, on trouveroit qu'il y en a pour le moins autant de ceux qui se sont faits par amourettes dont les yssues en sont mauvaises, que de ceux qui ont esté faits forcément; pour ce que les jeunes gens, qui ne sçavent ce qui leur est propre, se prennent au premier qu'ils trouvent, sans consideration: puis, peu à peu ils decouvrent leurs erreurs, qui les fait entrer en de plus grandes; là où, au contraire, la plus part de ceux qui se font forcément, procedent du discours de ceux qui ont plus veu et ont plus de jugement que ceux à qui plus il touche: en sorte que, quand ils viennent à sentir le bien qu'ils ne congnoissoient, ils le savourent et embrassent beaucoup plus avidement et de plus grande affection". *Ibid.*, appendice, n. 2, éd. cit., p. 437—438.

[...] je ne vois point de mariages qui faillent plustost et se troublent que ceux qui s'achement par la beauté et désirs amoureux<sup>71</sup>. Il y faut des fondemens plus solides et plus constans, et y marcher d'aguet; cette bouillante allegresse n'y vaut rien.

(III, 5, 827)

Chose intéressante, cette „bouillante allegresse“, qui, d'après Montaigne, n'est pas „un fondement solide“ du mariage, ne semble pas avoir, à cette occasion, trop d'importance même aux yeux de celles que l'on regarderait plutôt comme portées aux émotions plus passionnées, puisqu'il arrive qu' „une femme se peut rendre à tel personnage, que nullement elle ne voudroit avoir espousé“, et ce n'est pas „pour les conditions de la fortune, mais pour celles mesmes de la personne“ (III, 5, 831).

Mariage de raison donc, une association honnête, sans passion et sans ardeur, où les conjoints respectent les conseils et la volonté des parents et observent fidèlement ce que leurs „predecesseurs“ leur ont transmis par tradition. C'est obéissant peut-être à celle-ci<sup>72</sup> que Montaigne déconseille à un homme riche „d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot“, car „il n'est point de debte estrangier qui aporte plus de ruyne aux maisons“. „Mes predecessors — écrit-il — ont communément suyvy ce conseil bien à propos, et moy aussi“ (II,

<sup>71</sup> Cfr.: „Aussy, en a l'on bien veu, dist Geburon, qui se sont prins par amour, ayant les cueurs, les conditions et complexions semblables, sans regarder à la difference des maisons et de lignaige, qui n'ont pas laissé de s'en repentir; car ceste grande amitié indiscrete tourne souvent à jalousie et en fureur“. *L'Heptaméron*, n. 40, éd. cit., p. 280. Ou bien: „Et vous voyez que saint Paul, encores aux gens mariez ne veult qu'ilz aient ceste grande amour ensemble. Car, d'autant que nostre cueur est affectionné à quelque chose terrienne, d'autant s'esloigne-il de l'affection celeste“. *Ibid.*, n. 70, éd. cit., p. 418.

<sup>72</sup> Cfr. *Roman de la Rose*:

Et qui veut pauvre femme prendre  
à la nourrir il doit s'entendre,  
à la yêtir et la chausser;  
et s'il se croyait exhaußer  
en la prenant riche fortement,  
il en souffrira grand tourment,  
tant la trouve orgueilleuse et fière  
et surcuidée et bobancière.  
Si elle est belle, tous accourent,  
tous la poursuivent, tous l'entourent,  
tous la veulent, tous y travaillent,  
tous y heurtent, tous y bataillent,  
tous à la servir bien s'étudient,  
tous la courtisent, tous la prient,  
tous y musent, tous la convoitent.  
Ils l'ont à la fin, tant exploitent,  
car tour de toutes parts assise  
enviz s'chappe d'être prise.

(cit. d'après P. Daix *Naissance de la poésie française*, Paris 1962, t. III, p. 28).

8, 377) — cependant, comme pour faire éviter une perte volontaire et inutile, il s'empresse de rectifier:

Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soyent moins tractables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole conjecture.

(II, 8, 377)

Tout dépend du caractère de la femme:

A une femme desraisonnable il ne couste non plus de passer par dessus une raison que par dessus un'autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'injustice les alleche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnairees d'autant plus qu'elles sont plus riches, comme plus volontiers et glorieusement chastes de ce qu'elles sont belles.

(II, 8, 377)

Voudrait-il dissuader d'épouser une femme belle? Bien qu'il n'exprime pas directement ce qu'il en pense, il suffit de rappeler son enchantement de la beauté pour tenter de prévoir son avis. Pour les mêmes raisons, peut-être, convaincu que la beauté ne se manifeste mieux „qu'en l'aage voisin de l'enfance" (III, 5, 874) et que la reine de Navarre, „ordonnant qu'il est saison, à trente ans, que [les femmes] changent le titre de belles en bonnes", prolonge „bien loing" leur „avantage" (III, 5, 874)<sup>73</sup>, il ne déconseillerait pas de se marier avec une toute jeune personne, ce qui était d'ailleurs pratiqué à cette époque-là. Par contre, il n'est pas difficile, lorsqu'il nous renseigne sur l'âge de l'homme qu'il croit le plus convenable. Comme toujours, il se réfère aux anciens, soit à Aristote, qui propose 35 ans, soit à Platon, „qui ne veut pas qu'on se marie avant les trente" et qui „se mocque de ceux qui font les oeuvres de mariage apres cinquante cinq" (II, 8, 369). Quant à lui, il approuve sans réserve ces deux limites (nous savons qu'il se maria à trente trois ans); s'il souscrit pourtant aux opinions des anciens, ce n'est pas uniquement pour des raisons qui auraient eu un rapport à l'eugénique, mais en vue de bonnes relations dans la famille:

Voulons nous estre aimez de nos enfans? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort? [...] accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes que

<sup>73</sup> „Ceste dame [...] estant en l'aage de trente ans, que les femmes ont accoustumé de quicter le nom de belles pour estre nommées saiges", *L'Heptaméron*, n. 35, éd. cit., p. 255.



nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur. Car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez. [...] Un gentil-homme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il fasse place à son fils qui en a vingt.

(II, 8, 369—370)

Ce qui lui paraît interdit, ce sont les mariages „des parans és degrez deffandus” que Saint Thomas condamne parce „qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée: car si l'affection maritale s'y trouve entiere et parfaite, comme elle doit, et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parantelle, il n'y a point de doute que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrières de la raison” (I, 30, 196).

Préciser les circonstances qui feraient de bons mariages ne veut pas dire que l'on conseille cette union. Socrate, interrogé quant à savoir s'il est plus avantageux de se marier ou non, observa que „lequel des deux on face, [...] on s'en repentira” (III, 5, 829); Thales, étant jeune, réplique à sa mère, qui le pressait de se marier, „qu'il n'estoit pas temps”; „devenu sur l'aage”, il répondit „qu'il n'estoit plus temps”. Celui-ci — ajoute Montaigne — „y donna les plus vrayes bornes. [...] Il faudroit refuser l'opportunité à toute action importune” (II, 8, 369).

Quel que soit son caractère et quel que soit son fondement, qu'il s'agisse du mariage de raison ou du mariage d'amour, toujours est-il qu'il est plutôt à éviter.

A éviter, car „il y a naturellement de la brigue et riote entre elles et nous; le plus estroit consentement que nous ayons avec elles, encore est-il tumultuaire et tempestueux” (III, 5, 832).

A éviter, parce qu'il peut étouffer totalement la passion — on a vu „querir honteusement et deshonnestement l'amour par le mariage” (III, 5, 831). Qu'on se souvienne ici de ses observations qu' „il est toujours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris” (II, 8, 374) et que „les inconvenients ordinaires ne sont jamais legiers. Ils sont continuels et irreparables, nommément quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables” (III, 9, 928).

A éviter, puisqu'il peut éteindre la passion amoureuse pour d'autres raisons encore: „la liberalité des dames est trop profuse au mariage et esmousse la pointe de l'affection et du désir” (III, 5, 831) ou, autrement dit, „c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blesse” (III, 9, 953).

Quoi qu'il en soit, rendons ici, à Montaigne, le mérite d'avoir dénoncé avec franchise, parmi des contre-indications du mariage, certains traits caractériels de l'homme et surtout l'inconstance organique de ce-

lui-ci. Il ne manque pas d'ailleurs de nous renseigner mieux sur les explications psychologiques:

La jouissance et la possession appartiennent principalement à l'imagination. Elle embrasse plus chaudement ce qu'elle va querir que ce que nous touchons, et plus continuellement.

(III, 9, 953)

C'est pourquoi „toute femme estrangere nous semble honneste femme" (III, 9, 953).

Une lutte atavique des sexes, d'un côté; de l'autre, certaines particularités du caractère féminin et de celui de l'homme. Dans le mariage — écrivit-il beaucoup plus tôt — „outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre (sa durée estant contrainte et forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir), et marché qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille mille fusées estrangieres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection" (I, 28, 185).

C'était presque une synthèse des objections qu'il développe, des raisons plus personnelles mises à part, contre le mariage. En définitive, „celuy là s'y entendoit, ce me semble — écrit-il [il s'agit peut-être du roi Alphonse d'Aragon]<sup>74</sup>, qui dict qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle avec un mary sourd" (III, 5, 849).

A remarquer que toutes ces observations sceptiques sur le mariage découlent avant tout du souci égoïste des intérêts unilatéraux de l'homme. C'est l'homme qui craint pour son bonheur et pour sa tranquillité qu'il voit menacés par le caractère acariâtre de la femme, c'est l'homme qui a peur des inconvénients quotidiens qui pourrai ent saper son bien-être et sa quiétude, c'est l'homme, revêché et inconstant, qui craint la monotonie de la vie avec une seule femme dont la docilité lui paraît fatigante. Heureusement, la personne de l'épouse s'attire aussi l'attention de Montaigne:

C'est un marché plein de tant d'épineuses circonstances, qu'il est malaisé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps. Les hommes, quoy qu'ils y soyent avec un peu meilleure condition, y ont prou affaire.

(II, 35, 722)

Observateur réaliste, il ne perd pas de vue la situation défavorable ou moins favorable de la femme dans l'union conjugale bien que, pour le moment, il ne le signale qu'avec discrétion. En tout cas, ce n'est pas son dernier mot. Le mariage n'est pas sans doute une institution encourageante, mais une distinction s'impose. Il y en a qui ne réussissent point ou réussissent mal, il y en a peut-être des réussis.

<sup>74</sup> Cfr. Notes et variantes, Oeuvres complètes..., p. 1632.

La touche d'un bon mariage et sa vraye preuve regarde le temps que la société dure; si elle a esté constamment douce, loyalle et commode.

(II, 35, 722)

Il y a plus: la mariage heureux convient le mieux aux intérêts et aux aspirations de la femme:

C'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices et obligations mutuelles. Aucune femme qui en savoure le goût, [...] ne voudroit tenir lieu de maistresse et d'amyé à son mary. Si elle est logée en son affection comme femme, elle y est bien plus honorablement et seurement logée. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empresé, qu'on luy demande pourtant lors à qui il aymeroit mieux arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maistresse; de qui la desfortune l'affligeroit le plus; à qui il desire plus de grandeur.

(III, 5, 829)

Ce qui nous frappe dans cette apologie du mariage, c'est cette autre distinction, et qui ne sera, peut-être, jamais désapprouvée jusqu'à nos jours, celle entre la femme et la maîtresse. Ou voit où vont les préférences de Montaigne. „Peu de gens — écrira-t-il pour réhausser encore plus la dignité de la femme-épouse — ont espousé des amyés qui ne s'en soyent repentis. [...] Quel mauvais mesnage a faict Jupiter avec sa femme qu'il avoit premierement pratiquée et jouye par amourettes?” (III, 5, 831). Guidé par son sens pratique et sans recourir aux arguments plus sublimes, ce „mauvais chrétien” préconise ici l'abstinence pré-nuptiale ce qui ne doit pas mécontenter les moralistes les plus rigides de tous les temps. Le rôle et la position de la femme dans le mariage qu'il décrit correspondent au rêve féministe de Marguerite de Navarre dans l'*Heptaméron*<sup>75</sup>. Cette image bucolique de la condition de l'épouse se maintiendra-t-elle pourtant longtemps? Dans ce mariage où l'amour n'est pas admis par principe et la „libéralité des dames” paraît „trop profuse” à leurs conjoints?

„En ce sage marché, les appetits ne se trouvent pas si follastres”, et „la Venus maritale” n'est pas „bien esmeue”.

Aussi est ce une espece d'inceste d'aller employer à ce parentage venerable et sacré les efforts et les extravagances de la licence amoureuse. [...] Il faut,

<sup>75</sup> „C'est, raison, dist Parlemeute, que l'homme nous gouverne comme nostre chef, mais non pas qu'il nous habandonne ou traicte mal. — Dieu a mis si bon ordre, dist Oisille, tant à l'homme que à la femme, que, si l'on n'en abuse, je tiens mariage le plus beau et le plus seur estat qui soit au monde; [...] Et d'autant que l'homme se dict plus saige que la femme, il sera plus reprins, si la faulte vient de son cousté”. L'*Heptaméron*, n. 37; éd. cit., p. 269. Au sujet du mariage au XVI<sup>e</sup> siècle, cfr. Febvre, *op. cit.*, ch. *Amour et mariage dans l'Heptaméron*. Ajoutons que l'on constate une détérioration de la situation de la femme dans le mariage entre les temps médiévaux et classiques. Cfr. R. Perroud, *La femme aux temps des cathédrales*, Editions Stock, Paris 1980, p. 188.

dict Aristote, toucher sa femme prudemment et severement, de peur qu'en la cha-  
 touillant trop lascivement le plaisir la face sortir hors des gons de raison. Ce  
 qu'il dict pour la conscience, les medecins le disent pour la santé; qu'un plaisir  
 excessivement chaut, voluptueux et assidu altere la semence et empesche la con-  
 ception; disent d'autrepart, qu'à une congression languissante, comme celle là est  
 de sa nature, pour la remplir d'une juste et fertile chaleur, il s'y faut presenter  
 rarement et à notables intervalles.

(III, 5, 827)

Ce que dit Aristote, ce que disent les médecins... Ceux-ci, lisons-  
 nous dans un autre endroit, soucieux de la „génération“, condamnent  
 non seulement les relations sexuelles trop fréquentes mais aussi „re-  
 jettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets et insolents que les  
 femmes y ont meslé de leur creu“ (II, 12, 449), c-à-d. excluent la moi-  
 dre activité érotique de celles-ci.

C'est ainsi que, condamnées à résister à leur érotisme, pour lequel  
 Montaigne a eu tant de compréhension, les femmes n'ont pas même  
 la possibilité de le satisfaire à l'abri d'une institution qui pour  
 ainsi dire, est appelée ex officio à leur créer un „établissement“ de  
 tous les points de vue. Hélas, le mariage

[...] que nous disons avoir charge de les empescher de brusler, leur apporte  
 peu de rafraichissement, selon nos meurs. Si elles en prennent un à qui la vigueur  
 de l'age boult encore, il fera gloire de l'espandre ailleurs. [...] Si c'est de ces  
 autres cassez, les voylà, en plein mariage, de pire condition que vierges et vefves.  
 Nous les tenons pour bien fournies, parce que elles ont un homme auprès [...],  
 mais, au rebours, on recharge par là leur necessité; d'autant que l'atouchement  
 et la compaignie de quelque masle que ce soit esveille leur chaleur, qui demeure-  
 roit plus quiete en la solitude.

(III, 5, 833)

D'un côté, les verdicts des autorités antiques et médicales que Min-  
 taigne semble partager, de l'autre un diagnostic pénétrant des priva-  
 tions des mal-mariées auquel aucun sexologue moderne n'aurait rien  
 à ajouter; d'un côté une page de l'institution du mariage rédigée en  
 vue de la procréation et de la morale, de l'autre une conscience lucide  
 des situations et des problèmes relatifs à la sexualité féminine et ses  
 troubles. Quelles sont, en fin des comptes, les opinions de Montaigne  
 lui-même?

Calicez, en Platon, dict l'extremité de la philosophie estre dommageable, et  
 conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit. [...] Il dict vray, car  
 en son excès, elle esclave nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une  
 importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous a tracé.

(I, 30, 196)

Voilà la première prémisse qui, en apparence, semble bien éloignée de notre problème — une des nombreuses manifestations du scepticisme montaignien par rapport à la philosophie et à la science si l'on veut. Mais voici la suite:

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est très légitime; la théologie ne laisse pas de la brider pourtant, et de la restreindre.

(I, 30, 196)

L'enchaînement logique est parfaitement perceptible: 1) la philosophie nous dévoie du chemin fixé par la nature, 2) il est légitime selon la nature d'aimer nos femmes, 3) la théologie restreint nos amours, — cela suffit pour prouver que la science contribue à nous dénaturer. S'agit-il pourtant uniquement de cela?

Les sciences qui reglent les meurs des hommes, comme la théologie et la philosophie, elles se meslent de tout. Il n'est action si privée et secrète, qui se desrobe de leur connoissance et jurisdiction.

(I, 30, 196)

Le sens accusateur de la pensée s'est visiblement renforcé — c'est presque une diatribe contre la théologie et la philosophie qui „se meslent de tout", ce qui n'est pas certainement une estimation positive de leur rôle dans la vie humaine. Et voici maintenant que notre problème réapparaît:

Je veux donc, de leur part, apprendre cecy aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnez: c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'acointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observée; et qu'il y a de quoy faillir en licence et desbordement, comme en un sujet illegitime. Ces encheriments deshontez que la chaleur premiere nous suggere en ce jeu, sont, non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers noz femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont tousjours assez esveillées pour nostre besoing. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

(I, 30, 196)

Compte tenu des méandres habituels de la pensée de Montaigne, on reste indécis et perplexe: il nous dit parler au nom de ces sciences qui règlent les moeurs humaines, mais parle-t-il toujours en leur nom? Une note personnelle qui fait le dernier accent de ses considérations, où une remarque intéressante sur le rôle des maris nous frappe, invite à croire qu'il souscrit pleinement aux idées qu'il rapporte. Serait-il réellement convaincu de la leçon qu'il répète sous la dictée des sciences tout à l'heure discréditées puisqu'elles s'imposent indiscretement aux hommes et les dévoient du „beau chemin tracé par la nature"? A l'entendre continuer, aucun doute là-dessus:



C'est une religieuse liaison et devote que le mariage; voilà pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux et meslé à quelque severité; ce doit estre une volupté aucunement prudente et consciencieuse. Et, parce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doute si, lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruct, comme quand elles sont hors d'aage, ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement.

(I, 30, 196)

De nouveau donc une référence aux opinions déjà admises sert d'appui à l'exposé théorique, ce qui, d'ailleurs, ne nous éclaire pas mieux sur le vrai sens de la prise de position de Montaigne. Ses remarques sur l'érotisme dans le mariage, ajoutons que leur chronologie n'amointrit pas notre embarras, se prêtent toujours à des interprétations équivoques. Le voici encore qui, après avoir cité la réponse de l'empereur Aelius Verus que „le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence" (I, 30, 198), termine son propos par une réflexion assez inattendue:

Mais, à parler en bon escient, est-ce pas un miserable animale que l'homme? A peine est-il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de goûter un seul plaisir entier et pur, encore se met-il en peine de la retrancher par discours.

Et puis:

La sagesse humaine fait bien sottement l'ingenieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptez qui nous appartiennent, comme elle fait favorablement et industrieusement ses artifices à nous peigner et farder les maux et en allegger le sentiment.

(I, 30, 198)

S'il en est ainsi, si la critique acerbe de la sagesse humaine, qui impose „bien sottement" à l'homme des privations inutiles, convient à ses convictions profondes, comment interpréter ses condamnations de l'érotisme dans le mariage auxquelles il reviendra encore, comme on l'a vu, dans le III-e livre? S'agit-il, à tout prendre, des condamnations réellement approuvées? — ou plutôt, au contraire, c'est sa compassion pour les mal-mariées qui s'explique maintenant et se justifie. Les femmes trouvent „peu de rafraichissement" dans le mariage parce que le caractère presque religieux de celui-ci exclut les satisfactions érotiques, parce que, unies aux hommes vieux ou „cassez", elles sont plus malheureuses que dans le célibat, parce qu'il y a peu de maris qui leur sont fidèles ou qui se montrent trop „acharnez" pour satisfaire à leurs besoins. Ce qui plus est, ces maris qui les négligent ou qui les trompent, loin d'en ressentir le moindre remords, ajoutent des brutalités et de la haine à leurs propres fautes et tromperies:

J'ay avec despit veu les maris hayr leurs femmes de ce seulement qu'ils leur font tort; aumoins ne les faut il pas moins aymer de nostre faute; par repentance et compassion aumoins, elles nous en devoient estre plus cheres.

(III, 5, 831)

Réflexion qui fait sans doute honneur à la sensibilité de Montaigne — le train normal des choses irait plutôt contre ses attentes. Ceux qui nous font tort nous haïssent pour leur avoir assombri la conscience; ceux qui nous doivent leur reconnaissance nous en veulent et nous évitent; ceux qui se voient incapables de nous aimer à tel point que nous les aimons commencent à s'en fatiguer... La compréhension de notre auteur pour les femmes va jusqu'à lui suggérer une justification de leur inconstance ou de leurs infidélités:

Nous sommes, quasi en tout, iniques juges de leurs actions comme elles sont des nostres [...] C'est un vilain desreiglement qui les pousse si souvent au change [...]; mais si est-il vrai que c'est contre la nature de l'amour s'il n'est violent, et contre la nature de la violence s'il est constant. Et ceux qui s'en estonnent, s'en escrient et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme desnaturée et incroyable, que ne voyent-ils combien souvent ils la reçoivent en eux sans espouventement et sans miracles! Il seroit, à l'aventure, plus estrange d'y voir de l'arrest; ce n'est pas une passion simplement corporelle: si on ne trouve point de bout en l'avarice et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise. Elle vit encore après la satieté.

(III, 5, 863—864)

Comme toujours, chez Montaigne, son raisonnement est bâti sur une argumentation bien fondée; bien que celle-ci semble, au premier abord, un peu trop ingénieuse, elle ne s'avère pas pour cela moins juste et convaincante: 1) l'amour, surtout la passion physique, est inconstant de nature, 2) ceux qui s'indignent de l'inconstance des femmes (c-à-d. les hommes) devraient d'abord eux-mêmes examiner leur conscience. Une allusion à la double morale se joint immédiatement à un rappel ironique des infidélités masculines et la conclusion qui en résulte décoche une nouvelle flèche aux hommes:

[...] et si, l'inconstance leur [= aux femmes] est à l'aventure aucunement plus pardonnable qu'à nous. Elles peuvent alleguer comme nous l'inclination, qui nous est commune à la variété et à la nouvelleté, et alleguer secondement, sans nous, qu'elles achetent chat en poche [...]

(III, 5, 863)

Autrement dit, elles risquent d'être douloureusement trompées dans leurs espoirs les plus intimes, ce qui peut produire des situations lour-

des de conséquences les plus tragiques et quelquefois macabres comme le cas de Jeanne, reine de Naples<sup>76</sup>, qui „fait estrangler [...] son premier mary [...] sur ce qu'aux corvées matrimoniales elle ne luy trouvoit ny les parties, ny les efforts assez respondants à l'esperance qu'elle avoit conceue, [...] par où elle avoit esté prinse et abusée" (III, 5, 864).

Lès déceptions érotiques des femmes justifient donc leur inconstance, leurs infidélités, et peut-être, leurs crimes. „La foiblesse et l'incapacité rompent legitimentement un mariage" (III, 5, 864) — écrira encore Montaigne; faut-il meilleure preuve qu'il se déclare pour leur érotisme...

A juger d'après ces citations, on aurait le droit de le ranger parmi les partisans les plus chaleureux du beau sexe, mais gardons-nous de renchérir sur son indulgence pour des faiblesses et de menus péchés féminins. Comme auparavant, il faut distinguer le Montaigne-discoureur et le Montaigne-observateur, Montaigne qui s'inspire des autres ou qui relate des opinions des autres et Montaigne qui nous permet de dégager ses propres idées, Montaigne moralisant et philosophe et Montaigne réaliste. Ajoutons encore: Montaigne observateur de l'homme dans le sens général de ce mot et Montaigne représentant de son sexe et soucieux des intérêts sociaux de celui-ci: qu'on se souvienne de sa déclaration que les femmes „sont tousjours assez éveillées pour nostre [=des hommes] besoing" (I, 30, 196), ainsi que ses

---

<sup>76</sup> Cette reine s'attire aussi l'attention de Brantôme, qui d'ailleurs la justifie non sans ingéniosité: „C'est le vice le moins blasmable [elle était „peu arrestée en ses amours"] à une reyne, grande princesse et belle, qui soit point [...]; mais tres grand est-il celuy, quand elle est mauvaise, malicieuse, vindicative et tyranne, comme il y en a, dont le pauvre peuple en patit beaucoup, mais peu pour ses amours [...]. Ces belles et grandes dames et princesses, de mesme humeur en amour, devoient ressembler le soleil, qui respand de sa lueur et de ses rayons à un chascun de tout le monde, si bien qu'un chascun s'en ressent. Tous de mesmes doivent faire ces grandes et belles, en prodigant de leur beautés et de leurs grâces à ceux qui en bruslent; [...] Et par ainsy, telles belles et grandes domes, qui peuvent beaucoup contenter le monde [...] ne se doivent nullement arrester à un amour, mais à plusieurs; et telles inconstances leur sont belles et permises, mais non aux autres dames communes, soit de cour, soit de ville et soit de pays [...]: et telles dames moyennes, faut que soient constantes et fermes comme les estoiles fixes, et nullement erratiques; que quand elles se mettent à changer, errer et varier en amour, elles sont justement punissables, et les doit-on descrire comme putains des bourdeaux, d'autant que leurs beautés encore qu'elles soient passables, n'ont de quoy s'estendre sur plusieurs, et qu'estans privées il fault qu'elles se resserrent en privé, et ne soient point communes comme les autres, et se contentent de donner l'aumosne à un, sans se ruiner". *Vies des dames illustres*, éd. 1869, p. 358—360.

doutes sceptiques „s'il s'en trouve encore [des maris] qui [...] soient trop acharnez" (*ibid.*) dans leurs devoirs conjugaux; qu'on y ajoute son obsession de l'érotisme féminin qu'il croit presque effréné. Cet érotisme, qu'il justifie d'ailleurs pleinement, devient, à ses yeux, une force maléfique qui menace les intérêts et la position des hommes dans la société:

Qui n'eut tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur desir par la crainte et honneur dequoy on les a pourueus, nous estions diffamez.

Le thème de la chasteté des femmes et de leur fidélité en mariage réapparaît:

Or, confessons que le neud de ce devoir gist principalement en la volonté. Il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et sans offense envers leurs femmes, mais avec singuliere obligation et recommandation de leur vertu. Telle, qui aymoît mieux son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appetit forcené d'un mortel ennemy pour sauver la vie à son mary. [...] Mais, pour des exemples de lustre plus vulgaire, est il pas tous les jours les femmes qui, pour la seule utilité de leurs maris, se presentent et par leur expresse ordonnance et entremise? [...] Telle a les meurs desbordées, qui a la volonté plus reformée que n'a cett'autre qui se conduit sous une apparence reiglée. Comme nous en voyons qui se plaignent d'avoir esté vouées à chasteté avant l'aage de cognoissance, j'en ay veu aussi se plaindre veritablement d'avoir esté vouées à la desbauche avant l'aage de cognoissance; le vice des parens en peut estre cause, ou la force du besoing, qui est un rude conseiller...

(III, 5, 846)

Ce qui frappe dans cette citation intéressante, c'est le choix d'exemples qui vont appuyer la thèse qui fut formulée au début et qui tend à nous convaincre du caractère relatif de l'infidélité. Ils envisagent des cas où, contre toute prévision, les maris et les parents sont intéressés à tirer profit de la docilité de leurs femmes ou filles et, par conséquent, celles-ci, puisque „le noeud de ce devoir gist principalement en la volonté", ne sont pas responsables de la conduite que l'on pourrait leur reprocher. De cette manière-là, des aperçus réalistes de la condition féminine ont pour but de contrebalancer les données théoriques. Par contre, les situations où les femmes agiraient de leur propre volonté semblent atténuées — aucun doute qu'un tel éclairage ne soit inspiré par le parti pris de l'auteur qui se place sans équivoque du côté des femmes. Même dans les cas, où „selon nos moeurs", les intérêts du mari sont directement menacés et la responsabilité morale de la femme ne se prête pas à la discussion, le point de vue de Montaigne est étonnant:

Est-il quelqu'un qui [...] pense boucler [les femmes] par son industrie?  
(III, 5, 846)

Serions nous pas moins coqus si nous craignons moins de l'estre, suyvant la complexion des femmes, car la deffence les incite et convie?

(III, 5, 849)

Et une réflexion où, sans épargner pour cela les femmes, il ne cache pas son ironie par rapport aux maris trompés:

„Chacun de vous a faict quelqu'un coqu: or nature est toute en pareilles, en compensation et vicissitude". D'ailleurs: „La frequence de cet accident en doit meshuy avoir moderé l'aigreur; le voilà tantost passé en coutume" (III, 5, 848).

Il ne leur reste qu'à ménager leurs démarches et s'accommoder à la situation:

La curiosité est vicieuse par tout, mais elle est pernicieuse icy. C'est folie de vouloir s'esclaircir d'un mal auquel il n'y a point de medecine [...], duquel la honte s'augmente et se publie principalement par la jalousie. [...] Vous assechez et mourez à la queste d'une si obscure verification. [...] Le caractere de la cornardise est indelebile; à qui il est une fois attaché, il l'est toujours, le chastiment l'exprime plus que la faute. [...] Il faut estre ingenieux à eviter cette ennuyeuse et inutile co-  
gnissance [...]

(III, 5, 847)

Une référence à l'antiquité reste instructive cette fois aussi; à l'exemple que donnent les Romains, qui „revenans de voyage, avoyent en coutume d'envoyer au devant en la maison faire sçavoir leur arrivée aux femmes, pour ne les surprendre" (III, 5, 847).

A ce que l'on voit, l'esprit pratique ne quitte jamais Montaigne. „Les aigreurs, comme les douceurs du mariage, se tiennent secrettes par les sages" (III, 5, 848) — écrit-il encore — et „bonne femme et bon mariage se dict non de qui l'est, mais duquel on se taist" (III, 5, 847). Quelle que soit la valeur démonstrative de chacune de ces deux observations, ne se chargent-elles pas du contenu qui pourrait inviter à la dissimulation, cette dissimulation dont on trouve l'éloge, quoi que l'on en pense, dans l'*Heptaméron*<sup>77</sup> et qui est tant discrédité, dans notre littérature, par la célèbre comédie de Zapolska<sup>78</sup>. Y a-t-il, dans tout cela, de la théorie, de l'observation ou bien de cette sagesse qui vient de l'expérience personnelle? Une curiosité vicieuse donc que celle des maris jaloux qui voudraient surveiller toujours leurs femmes! Une curiosité inutile, d'ailleurs, parce qu'elle ne saurait jamais être assouvie. Bien que la théorie de Montaigne forme une construction si bien

<sup>77</sup> Cfr. là-dessus Kupisz, *Autour de la technique de l'Heptaméron*.

<sup>78</sup> *Moralność pani Dulskiej*.



architecturée, il serait peu prudent d'y voir un reflet de ses propres expériences; au contraire, il faudrait plutôt croire qu'il ne serait peut-être pas capable de créer un si bon système préventif à l'usage des maris trompés, s'il était atteint lui-même de cette infortune. Qui plus est, si, d'un côté, il donne aux infortunés, leur cas devenu presque un phénomène social, des conseils de sagesse pratique, de l'autre, il attaque de front, et non sans ironie, le fondement de leurs usurpations sur les femmes. S'ils manifestent cette „sollicitude fiévreuse" de surveiller la vertu de celles-ci, c'est qu'ils s'inquiètent de leur propre honneur et suivent leur propre égoïsme d'où le souci de la morale est totalement absent.

Confessons le vrai: il n'est guère d'entre nous qui ne craigne plus la honte qui lui vient des vices de sa femme que des siens; qui ne soigne plus (charité esmerveillable) de la conscience de sa bonne épouse que de la sienne propre; qui [remarquons le caractère de l'alternative qui complète l'ironie de la proposition précédente] n'aymast mieux estre voleur et sacrilege, et que sa femme fust meurtriere et heretique, que si elle n'estoit plus chaste que son mary.

(III, 5, 838)

Il y a là toujours la même „inique estimation de vices" et une déviation dangereuse de critères moraux. Aveuglés par l'esprit de possession, les maris sont loin de comprendre que „l'âpreté d'obligations" imposée aux femmes dans le mariage produit les effets contraires à ceux qu'ils voudraient obtenir:

Nous avons pensé attacher plus ferme le neud de nos mariages pour avqir osté tout moyen de les dissoudre; mais d'autant s'est dépris et relaché le neud de la volonté et de l'affection, que celui de la contrainte s'est estroicy.

(II, 5, 599)

Ce qui tenait en honneur les mariages dans la Rome antique, ce „fut la liberté de les rompre qui voudroit" (II, 15, 599); ce qui fait que les mariages en Italie contemporaine „clochent", c'est que „leur coutume donne communement la loy si rude aux femmes, et si serve, que la plus esloignée accointance avec l'estranger leur est autant capitale que la plus voisine [et] [...] que toutes les approches se rendent necessairement substantieles" (III, 5, 861).

Chaque forme de contrainte dans les relations interhumaines est nuisible. En admettant l'idée de divorce, au nom de la même liberté de la femme il s'oppose à chaque tentative de la restreindre en amour, même dans le cas où celui-ci est passager et furtif:

[...] d'où peut venir cette usurpation d'autorité souveraine que vous prenez sur celles qui vous favorisent à leurs despens, [...] que vous en investissez incontinent

l'intérêt, la froideur et une autorité maritale? C'est une convention libre: que ne vous y prenez vous comme vous les y voulez tenir? Il n'y a point de prescription sur les choses volontaires.

(III, 5, 867)

En somme, il y a, dans les *Essais*, tant de réflexions critiques sur le mariage, tant d'observations défavorables où l'on voudrait chercher des allusions au sien ou à sa femme qu'on pourrait être tenté de le considérer comme un ennemi décidé de cette institution vénérable, si, d'autre part, il ne nous révélait pas son approbation et son respect pour elle:

Ce qu'il s'en voit si peu de bons [mariages], est signe de son pris et de sa valeur. A la bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle pièce en nostre société. Nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui ce voit aux cages; les oyseaux qui en sont hors, desespèrent d'y entrer; et d'un pareil soing en sortir, ceux qui sont au dedans.

(III, 5, 829)<sup>79</sup>

Le mariage étant la „plus belle pièce en nostre société”, cette fois la théorie s'oppose à l'observation et le moraliste approuve ce que l'observateur a vu discrédité. Le moraliste aussi se rend compte qu'un bon mariage ne se fait pas tout seul — il faut que certaines conditions y soient remplies:

Il faut le rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. Il se trouve en ce temps plus commode aux ames simples et populaires, où les delices, la curiosité et l'oysiveté ne le troublent pas tant. Les humeurs desbauchées, comme est la mienne, qui hay toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres [...]

(III, 5, 829)

Il faut donc une préparation au mariage — idée qui, de nos jours, à l'époque de cabinets de consultation pré-nuptiale, peut paraître banale, mais qui ne l'était nullement au XVI-e siècle. Ce qui doit nous intéresser beaucoup plus, c'est l'opinion que le mariage „est plus commode aux ames simples” — Montaigne aurait-il eu un pressentiment de ces révoltes et de ces angoisses qu'allaient éprouver les héros ro-

<sup>79</sup> Cfr. *Quinze joies de mariage*: „Ces choses pourraient se dire de ceux qui sont en mariage. Ils ressemblent au poisson nageant en la grande eau, en franchise: il va et vient où lui plaît; et tant va et vient qu'il trouve une nasse borgne où il y a plusieurs poissons qui se sont pris à l'appât qui était dedans et qu'ils ont senti au flairer. Quand icelui poisson le voit, il travaille moult pour y entrer, il va tant à l'environ de la ditte nasse qu'il trouve l'entrée, et pénètre dedans, pensant être en delices et plaisances comme il s'imagine que les autres sont. Mais quand il y est, il ne peut s'en retourner et reste en deuil et en tristesse où il croyait trouver toute joie et liesse”. Éd. F. Desmet, Bruxelles 1946, p. 19.

mantiques<sup>80</sup>, condamnés à dormir, dans le mariage, comme le comte Henri du drame de Krasiński, leur „songe du fabricant Allemand auprès de sa femme Allemande”<sup>81</sup>? Tout bien considéré, cette coïncidence est plus compréhensible que l'on ne pense: le comte Henri se torturait dans l'existence prosaïque auprès de sa femme parce qu'il était hanté par les amours qui n'existent pas dans le monde sublunaire, Montaigne ne serait pas capable de prêcher les délices matrimoniaux pour avoir trop aimé sa liberté et la vie sans obligation. Il n'était pas "si propre" au mariage. S'il se trouva dans cette union<sup>82</sup>, c'est pour des raisons qu'il nous décrit avec une franchise vraiment désarmante:

[...] je ne m'y conviai pas proprement, on m'y mena, et y fus porté par des occasions estrangeres [...]

(III, 5, 830)

L'influence de ces „occasions étrangères”, qui ont d'ailleurs suffisamment intéressé les érudits, se double, selon l'habitude de Montaigne, de motivation psychologique qui doit justifier un peu plus sa décision:

Car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide et vitieuse et evitable qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident; tant l'humaine posture est vaine.

(III, 5, 830)

Ennuyé et déçu de son mariage ou non, conseiller au Parlement de Bordeaux qu'il est encore à cette époque, il se montre suffisamment raisonnable pour garder les apparences et, peut-être, pour s'accommoder peu à peu à sa condition nouvelle:

Et y fus porté certes plus mal préparé lors et plus rebours que je ne suis à présent après l'avoir essayé. Et tout licencieux qu'on me tient, j'ay en verité plus severement observé les loix de mariage que je n'avois ny promis, ny esperé. Il n'est plus temps de regimber quand on s'est laissé entraver. Il faut prudemment menager sa liberté; mais depuis qu'on s'est soubmis à l'obligation, il s'y faut tenir sous les loix du debvoir commun, aumoins s'en efforcer.

(III, 5, 830)

La théorie est belle; peut-être trop belle pour être toujours réalisée; même par lui malgré ses bonnes intentions. On ne le tenait probablement pas sans motif pour licencieux, et il savait bien lui-même qu' „il est à l'aventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe

<sup>80</sup> Au sujet de Montaigne et des désenchantés du romantisme qui de lui précèdent, voir R. Naves, *Montaigne rien que l'homme, Montaigne tout l'homme*, [in:] *L'aventure de Prométhée*, Privat, Toulouse 1943.

<sup>81</sup> Cfr. *Nie-boska komedia*, I-e partie.

<sup>82</sup> Il se maria le 23 septembre 1565.

que de se maintenir deuement de tout point en la compagnie de sa femme" (II, 33, 712). „Se tenir sous les loix du deuoir commun" ne signifie pas 'perdre sa liberté' — une telle soumission serait inconcevable pour lui:

Il faut auoir femmes, enfans [...] mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en despende. Il se faut reseruer une arriere boutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissons nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude [...]

(I, 39, 235)

„Se tenir sous les loix du deuoir commun" ne veut donc pas dire 'être esclave de ce deuoir, être esclave du conjoint ou de son amour'. Les amoureux sont inassouvis de leur présence, le mariage „c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blesse. [...] Et chacun sent par expérience que la continuation de se voir ne peut représenter le plaisir que l'on sent à se desprendre et reprendre à secousses [...] (III, 9, 953).

Qui veut prouuer, ne manque jamais d'arguments. Rien de plus fâcheux donc pour le mariage que cette „continuelle assistance". Pour le bien de l'entente matrimoniale il faut se séparer de temps en temps. L'absence et l'éloignement passagers ne sont-ils pas, même pour la pieuse Marguerite, une sorte de pierre de touche du parfait amour<sup>83</sup>? Et leur utilité pour ranimer les sentiments qui s'éteignent, ou pour chasser l'ennui? „Ces interruptions me remplissent d'une amour recente envers les miens" (III, 9, 953). Une épouse qui s'entête à ne pas comprendre cette subtile philosophie de jouissance peut s'attirer une riposte assez brusque:

Nous n'auons pas fait marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accouez l'un à l'autre. [...] Et ne doit une femme auoir les yeux si gourmandement fichez sur le devant de son mary qu'elle n'en puisse auoir le derrière, où besoing est.

(III, 9, 954)

Surtout lorsque ce mari déclare sans ambages:

[...] la seule variété me paye, et la possession de la diversité, au moins si aucune chose me paye.

(III, 9, 966)<sup>84</sup>

En vérité, il s'agissait bien de la „pierre" dans les voyages de Montaigne!

<sup>83</sup> Cfr. *Comédie du parfait amant*.

<sup>84</sup> „Diversité c'est ma devise" — avouera aussi La Fontaine (*Pâté d'anguilles*).

Malheureusement, dans le mariage, „il faut se tenir sous les loix du devoir commun“:

Ceux qui entreprennent ce marché pour s'y porter avec haine et mespris, font injustement et incommodément. [...] Si on ne fait tousjours son devoir, aumoins le faut il tousjours aimer et reconnoistre. C'est trahison de se marier sans s'espouser.

(III, 5, 830)

Ayant formulé tant de beaux principes, quelles que soient les restrictions et les concessions qui les accompagnent, on est pleinement autorisé à dénoncer tous ceux dont l'imprudence pourrait nuire au fonctionnement du mariage conçu si commodément. Et Montaigne de s'élever vivement contre une „belle règle“ que les femmes observent „comme un saint oracle“ et qui leur conseillait de servir leur mari et de s'en garder comme d'un traître; une règle „injurieuse et difficile“, dirait-il, „un cry de guerre et defi“ (III, 5, 830).

A cette approbation du mariage (rappelons: un marché raisonnable qui ne fatiguerait pas trop le mari s'efforçant de se tenir sous lois du devoir commun mais soucieux jalousement de sa liberté; „religieuse liaison et devote“, où il faut "toucher sa femme prudemment [...] de peur que [...] le plaisir la face sortir hors des gons de raison" (III, 5, 827), il n'est pas sans doute sans intérêt d'y ajouter, comme une conclusion assez imprévue, des remarques émerveillées de notre auteur sur les mariages des peuples primitifs. Chose étonnante, porte-parole et défenseur des intérêts de maris peu satisfaits que leurs épouses „sont tousjours assez éveillées pour [leur] besoing“ (I, 30, 196) s'exprime non sans éloge, son amour de la diversité y étant sans doute pour beaucoup, sur la polygamie des sauvages, où les hommes peuvent avoir plusieurs femmes „et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance“ (I, 31, 211). Le mérite personnel du mâle justifiant ce privilège, ce qui adoucit malgré tout l'expression morale de la coutume incriminée, devait sans doute convenir à cet homme de faible complexion. Ce qui semble l'enchanter le plus, c'est l'attitude loyale et dévouée des femmes coopératrices dans cette sorte d'unions.

[...] c'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme jalousie que les femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bien-veillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary.

(I, 31, 211)

Voici donc des épouses exemplaires. Elles agissent ainsi, ce que



Montaigne souligne avec insistance visible, non „pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre autre party" et non „par une simple et servile obligation à leur usance et par l'impression de l'authorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans jugement" (I, 31, 212).

Il ne s'agit pas, bien sûr, uniquement des sauvages primitives. La Bible et l'histoire ancienne offrent aussi des exemples de femmes également généreuses: telles les femmes de Jacob, qui fournirent leurs belles servantes à leur mari, ou Stratonique qui „presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle jeune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfans" (I, 31, 211). Pour peu qu'on veuille admirer ces exemples, on comprendra bien le commentaire final:

Les nostres crieront au miracle; ce ne l'est pas; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais de plus haut estage [...]

( I, 31, 211)

Est-il sérieux? est-il ironique<sup>85</sup>? Hélas, nous ne l'avons pas entendu parler et le texte tant qu'il soit clair peut souvent se prêter à des interprétations diverses. Quoi qu'il en soit, des exemples de cette vertu matrimoniale „du plus haut estage" se retrouvent aussi aux temps modernes et les réactions féminines qui s'y manifestent<sup>86</sup> paraissent aussi insaisissables que l'est de temps en temps l'auteur des *Essais*.

<sup>85</sup> Cfr.: „or Montaigne nous laisse dans le doute sur ses idées véritables; nous ne savons jamais s'il dit vrai ou s'il sourit. Dans cette peinture nuancée, changeante, nous ne savons où le saisir; et c'est vraiment un tableau ondoyant et divers où se distingue malaisément l'être permanent et véritable de Montaigne". P. Moreau, *Montaigne*, 4-e édition, Hatier-Boivin, Paris 1958, p. 44.

<sup>86</sup> Il suffit de mentionner Marguerite de Valois qui soignait la maîtresse de son mari. Cfr. aussi *l'Heptaméron*, les *Lais de Marie de France* ou *Manon Lescaut*.

## CONCLUSION

Il est temps de s'interroger sur les conclusions auxquelles on pourrait parvenir par suite de cette enquête sur Montaigne et la femme que l'on s'est proposée grâce à la lecture des *Essais*.

Renseignés par la critique érudite qui nous dit qu'on ne trouve chez cet auteur extraordinaire aucun trait de notre nature et aucune valeur humaine qui puisse se soustraire à son analyse impitoyable<sup>87</sup>, nous ne nous étonnons point de le voir agir selon la même méthode lorsqu'il fixe son attention sur la femme et sur les relations qui unissent les deux sexes dans leur existence commune. C'est surtout dans ce domaine que la modernité déjà renommée de sa pensée se déploie et se confirme; c'est à cette occasion aussi que, sans le savoir, il anticipe certaines notions de la psychologie moderne<sup>88</sup>, ce qui fait, en somme, que l'on peut lire maints fragments de son livre comme on lirait des ouvrages modernes d'enseignement dans lesquels on trouve un véritable art d'aimer dont tous les amoureux de tous les temps pourront tirer profit.

Mais — comme on l'a constaté — il a mal parlé des femmes et celles-ci n'ont aucune raison pour se plaire à le lire<sup>89</sup>. S'il y a pourtant chez lui des passages qui ne les eussent pas enchantées, il y en a d'autres, et beaucoup plus souvent peut-être, dont elles devraient lui savoir bon gré de ce qu'il les a si bien comprises — et c'était dans un certain nombre de cas où, de nos jours encore, on ne leur montre que rarement de l'indulgence. S'il en est ainsi, pour se faire une idée plus complète sur son attitude à l'égard des femmes, il faut prendre en considération une dualité évidente de son rôle: le discoureur inspiré par la sagesse antique ne leur ménage pas des jugements quelquefois acerbes et durs, l'observateur sensible à la réalité ne manque pas de remar-

<sup>87</sup> Cfr. Boy-Żeleński, *op. cit.*, VIII, p. 164.

<sup>88</sup> Sur Montaigne qui anticipe des découvertes de la psychologie moderne, cfr., par exemple: Boon, *op. cit.*, p. 45 ou Boy-Żeleński, *op. cit.*, p. 157.

<sup>89</sup> Cfr. Stapfer, *op. cit.*, p. 50.

quer d'autres côtés de leur condition sociale et ne dissimule pas sa compassion et sa complaisance pour elles.

Cela étant dit, les „impertinences“ qu'il a écrites sur leur compte ont-elles réellement une valeur accusatrice? Serait-il juste de lui reprocher de ne pas avoir vu les femmes telles que l'on ne voudrait pas les voir? Ce n'est pas à lui, après tout, que l'on doit cette observation désabusée qu' „il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître“<sup>90</sup>. C'est pourquoi il est peut-être peu opportun d'évoquer ici son féminisme ou son antiféminisme. Si constater, chez les femmes, certains traits d'ordre psychologique ou physiologique, naturels et indifférents en soi moralement mais que l'on peut juger négatifs, peut suffire pour être jugé leur ennemi, il est presque inutile de répliquer; mais si l'on constate en même temps que cet „antiféministe“ s'avise de certaines privations et vicissitudes de la condition conjugale et sociale des femmes et les défend avec ferveur contre les verdicts qu'il relate ou formule lui-même, n'est-il pas également justifié de faire appel à la notion diamétralement opposée? On nous prévient, il est vrai, qu' „en faisant un montage d'extraits de son ouvrage on réussira à lui faire dire les choses les plus différentes“<sup>91</sup>, si pourtant, le cas échéant, les deux opinions contradictoires peuvent paraître également vraies, ni l'une ni l'autre ne nous semble juste, et ce ne sont pas des étiquettes strictement déterminées qui nous seront utiles pour résoudre notre problème. Distant, comme Marguerite de Navarre, du bruit tapageux de la querelle des femmes, Montaigne nous parle au nom de la raison et du bon sens et ses „promenades femmillières“ dans les *Essais* s'avèrent par conséquent un débat continu où le pour et le contre trouvent leurs développements divers ce qui convient d'ailleurs admirablement à la structure de l'essai. Le bon sens et le sentiment religieux de la Reine de Navarre lui ont permis de parvenir à l'opinion impartiale selon laquelle les deux sexes sont également soumis à la faiblesse et au péché, car l'homme, si parfait qu'il soit, n'est rien en présence du Tout divin, Montaigne, sans sortir du cadre d'un raisonnement purement laïque, s'exprimera à peu près dans le même sens:

[...] je dis que les masles et femelles sont jettez en mesme moule; sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande. Platon appelle indifféremment les uns et les autre à la société de toutes études, exercices, charges, vacations guerrières et paisibles, en sa république, et le philosophe Antisthenes ostoit toute distinction entre leur vertu et la nostre. Il est bien plus aisé d'accuser l'un sexe que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dict: le fourgon se mocque de la poele.

(III, 5, 375)

<sup>90</sup> Ninon de Lenclos.

<sup>91</sup> M. Butor, *Essais sur les Essais*, Gallimard Paris 1968, p. 19.

Le voilà, en définitive, soucieux de ne pas paraître partisan engagé de l'une ou de l'autre partie... Cependant, compte tenu des remarques acerbes qu'il n'a pas ménagées au beau sexe, on a l'impression qu'elles frappent beaucoup plus les hommes que les femmes. Car c'est peu de dire qu'il compatissait avec celles-ci ou qu'il trouvait des circonstances qui déterminaient ou expliquaient leur comportement — on a vu, et plus d'une seule fois, que, pour les justifier, il faisait les hommes responsables de leurs vices, ce qui n'est pas de toute façon une attitude misogyne et ne découle nullement de la peur des femmes<sup>92</sup>.

Mais „il a mal parlé de l'amour" — a-t-on encore écrit; et, de nouveau, „un montage d'extraits" de son livre peut être facilement construit pour motiver cette opinion. Cependant, si l'on renonce aux extraits pour prendre en considération l'ensemble qui développe le thème, si l'on se donne de la peine de séparer ce que Montaigne semble déclarer de ce qu'il pense réellement, ce jugement paraît peut-être difficile à confirmer. Certes, „il n'a jamais envisagé [l'amour] par le grand côté de la passion"<sup>93</sup>, il l'a lié, à son tort et à notre dommage, trop étroitement à des facultés temporelles, telles que la jeunesse, la beauté ou l'efficacité physique, mais est-ce qu'il en résulte qu'il l'a envisagé „toujours par le petit côté du plaisir et de la bagatelle"<sup>94</sup>? N'a-t-on pas vu ce cérébral paraît-il insensible réclamer la sensibilité et la délicatesse en amour et enseigner aux amoureux une responsabilité continuelle et réciproque!... „Il a mal parlé de l'amour" parce qu'il a osé dénoncer les côtés plus charnels et plus terrestres de celui-ci. Il a fait encore plus: il a manifesté sa compréhension de l'érotisme féminin; pas „pour la première fois dans la littérature moderne"<sup>95</sup>, il est vrai, mais avec une insistance particulière, ce qui suffit pour lui reconnaître le courage qui pourrait choquer encore aujourd'hui comme choquait ses contemporains<sup>96</sup>.

Il a mal parlé du mariage — ajoutons encore pour notre compte pour compléter les accusations qu'on lui fait et, cette fois aussi, „un montage d'extraits" sera à notre disposition. Il a mal parlé de la vieil-

<sup>92</sup> Allusion polémique à l'opinion de Insdorf, *op. cit.*, p. 91.

<sup>93</sup> Stapfer, *op. cit.*, p. 50.

<sup>94</sup> *Ibidem*.

<sup>95</sup> Voir ce que J. Hen écrit au sujet du célèbre chapitre *Des vers de Virgile*: „Ten rozdział [...] może się komuś wydać frywolny, ale nikt nie odmówi mu śmiałości, a także prekursorstwa: pierwszy raz w literaturze nowożytnej wyraża się tu zrozumienie dla erotyzmu kobiety", *op. cit.*, p. 367. — Et Boccace?...

<sup>96</sup> Cfr.: „będzie rozstrząsał erotykę małżeńską w trzeciej księdze *Prób*, w rozdziale pod niewinnym tytułem *O wierszach Wergilego*, który zgorszy jego współczesnych, a nie zadowoli co wymyślniejszych komentatorów naszych czasów". Hen, *op. cit.*, p. 130.

lesse, il a mal parlé de la chasteté des femmes et de leur fidélité, il nous faisait des aveux dont la moitié suffirait pour l'accuser d'avoir mal parlé de lui-même... — de quoi est-ce d'ailleurs qu'il n'a pas mal parlé!... Heureusement, il s'en rendait compte et c'est pourquoi il semble anticiper de nouveaux reproches:

Je diroy un monstre, mais je le diroy pourtant: je trouve par là, en plusieurs choses, plus d'arrest et de reigle en mes meurs qu'en mon opinion, et ma concupiscence moins desbauchée que ma raison.

(II, 11, 407)

Et dans le livre suivant:

Certes, j'ay non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles je desgouterois volontiers mon fils, si j'en avois.

(III, 11, 1011)

Serait-ce de la coquetterie qui lui est habituelle et qui se mêle ainsi au sérieux de ses aveux? Quoi qu'il en soit, ceux-ci doivent être toujours présents à l'esprit de tous qui voudraient se scandaliser trop facilement de certaines déclarations de Montaigne et en tirer des conclusions trop hâtives quant à sa personnalité ou quant à sa philosophie. Ses opinions sur la femme, sur l'amour ou sur le mariage, bien qu'il y ait des passages qui peuvent paraître un peu trop forts, forment en leur ensemble un vrai „livre de sagesse", un vrai manuel de civilité où tous les aspects des relations entre les deux sexes trouvent, mis à la lumière d'une analyse pénétrante, une explication universelle et un éclairage toujours actuel. Ce qu'il importe de souligner, c'est que, bien que la femme y figure au premier plan, son partenaire mâle y trouve aussi sa place. C'est ainsi, pour la première fois peut-être, que la sensibilité érotique de celui-ci, celle de Montaigne bien entendu et celle de l'homme de toujours, s'exprime à cette occasion dans les belles lettres. Il y a peu de fragments des *Essais* qui respirent mieux que ceux que l'on vient de citer dans notre texte l'atmosphère de cette „inlassable quête du bonheur"<sup>97</sup>, il n'y en a aucun où ne se révèle dans la même mesure cette sombre tragédie du déclin de la jeunesse et de la virilité. Montaigne observateur attentif du combat amoureux qui à partir des siècles se joue entre l'homme et la femme, Montaigne théoricien et expérimentateur de l'amour et du mariage à l'usage desquels il élabore un vrai art d'aimer, Montaigne sensible à la féminité dont il savoure goulûment les attraits, ce Montaigne à faces diverses nous montre encore un autre trait de son visage: mélancolie des renoncements iné-

<sup>97</sup> Aulotte, *Etude sur les Essais*, p. 11.



vitables et progressifs de l'homme vieillissant<sup>98</sup> — et de cette manière-là il nous entraîne au fond de l'éternel drame de l'amour et de la mort auquel personne ne saurait rester insensible. N'a-t-on pas d'ailleurs écrit de lui, ce qui révélait sa force suggestive, que le plaisir qu'on prend de le lire „engage insensiblement dans ses sentiments", bien que „sa manière d'écrire" ne soit agréable „que parce qu'elle nous touche et qu'elle réveille nos passions"<sup>99</sup>. N'a-t-on pas encore fait cette autre observation révélatrice que „malgré tous les progrès de la critique érudite, chacun continue à trouver dans les *Essais* ce qu'il y met" et qu'„on pourrait dire qu'en se peignant, Montaigne force les autres à se révéler"<sup>100</sup>.

<sup>98</sup> Cfr. Boy-Zeleński, „A cóż za arcydziełem stylu jest ów nieoczekiwany rozdział piąty trzeciej księgi *O wierszach Wergilego*, w którym pisarz daje folgę wybrykom myśli i wyobraźni, plotąc swawolnie żart, paradoks, mądrość życia i melancholię jego schyłku w misterne girlandy". *Op. cit.*, p. 171.

<sup>99</sup> Malebranche — cit. d'après Butor, *op. cit.*, p. 20.

<sup>100</sup> G. Lanson — cit. d'après Aulotte, *Etudes sur les Essais*, p. 20.

## PROBLEMATYKA KOBIECA W *PROBACH* (streszczenie)

Ponieważ poglądy Montaigne'a od dawna wywoływały wśród komentatorów opinie przeciwstawne, zagadnienie jego stosunku do kobiety nie stanowi tu wyjątku, niepodobna go jednak rozstrzygnąć odwołując się do pojęcia feminizmu lub antyfeminizmu, gdyż obydwa stanowiska można bez trudu potwierdzić odpowiednim doborom cytatach. Rozstrzygnięcia wysuniętego tutaj problemu szukać trzeba raczej poprzez analizę rozważań Montaigne'a na temat naturalnych związków łączących obydwie płcie w określonych przez życie i naturę sytuacjach.

Analizując jego wypowiedzi o kobietach (rozdział I), wnosić by można, że miał o nich jak najgorsze mniemanie, tekst *Prób* dostarcza bowiem aż za wiele jednoznacznych pod tym względem sformułowań. Uparte, płocze, swawolne, próżne i przez to łatwowieczne, zmienne, zazdrosne, zakłamanie aż do hipokryzji, pod względem umysłowym nie dorównujące mężczyznom, a przez to niezdolne do rozważania problemów teologicznych, nawet taniec nie jest dziedziną, gdzie miałyby czym się pochwalić. Odznaczają się niewątpliwym wdziękiem, ale nie potrafią ocenić darów, jakimi natura je obdarzyła, i sztucznymi zabiegami niszczą naturalne piękno. Zainteresowany wszystkim, co ich dotyczy, nie pominie również Montaigne zagadnień dotyczących higieny i prokreacji. Uderza go przede wszystkim ich intensywniejszy niż u mężczyzny erotyzm, któremu nie mają siły się oprzeć (choć manifestacyjnie apoteozują miłość duchową), a który wypływa z ich natury i temperamentu, a potęgowany jest wyobraźnią, wychowaniem i najdrobniejszymi nieraz okolicznościami — stąd nie należy nigdy wnosić o cnotcie kobiety na podstawie doznanej odmowy.

Ale sarkazm i nieraz ironiczne żarty nie są bynajmniej jedynym wyrazem postawy Montaigne'a wobec kobiet. Ich źródłem są krytyczne opinie starożytnych, na które zazwyczaj się powołuje, i zapewne osobiste doświadczenia (np. władca rola matki), równocześnie przecież zawsze czujnie obserwuje sytuację kobiet w społeczeństwie i nie pomija żadnej towarzyszącej okoliczności, która wpływa na ich postępowanie; w takich momentach wykazuje niewątpliwą obiektywność, wrażliwość, a nawet delikatność w spojrzeniu na ich przypadki. W konsekwencji, obserwacja życia osłabia lub dezaktualizuje niejedną uwagę krytyczną. Twierdzi np., że kierując się zawsze odruchami uczuciowymi, kobiety skłonne są do przesady i dlatego nie należy przyznawać im prawa do zarządzania majątkiem lub opieki nad dziećmi, ale równocześnie rozwodzi się szeroko o konieczności dostatniego zabezpieczenia losu owdowiałych matek. Erotyzm kobiecy budzi w nim niemal przerażenie, ale dostrzegając równocześnie, że wszystko na świecie idzie za głosem płci, dziwi się wymaganiom mężczyzn, aby słabe kobiety mu się opierały. Ale to mężczyźni narzucili im zasady moralne, których sami nie przestrzegają. I w re-

zultacie krytyk, wychwytyjący, zdaloby się nader skwapliwie, niewieście słabości, demaskuje, kto wie czy nie z większą bezwzględnością, przywary i niekonsekwencje mężczyzn.

Uwagi Montaigne'a o wychowaniu kobiet (rozdział II) łączą się ściśle z jego ogólnymi poglądami pedagogicznymi: i dla kobiet chciałby więc również przede wszystkim wychowania moralnego. Nie zabroniłby im pewnego minimum wiedzy, uprawiania ćwiczeń fizycznych i zabiegów o wygląd zewnętrzny, nie jest jednak przekonany o ich zdolnościach umysłowych i przestrzega je przed szkodliwymi następstwami zbytnej erudycji, łatwiej bowiem niż mężczyźni popadają w uczoną manierę. Nie retoryka ani logika są im potrzebne w życiu, ale trzeba, aby — nie naśladować cudzych właściwości — rozwijały w sobie te cechy i te zalety, którymi natura je sownie obdarzyła, piękność i wdzięk, bo dzięki nim najlepiej „rządzą i regentami i całą szkołą”. Taki sposób widzenia roli kobiety w społeczeństwie nie dałby się wprawdzie obronić nawet w warunkach XVI stulecia, świadczy przecież a oczarowaniu Montaigne'a urokiem kobiecości.

Przestrzegając je przed zbytnią erudycją, zaspokojenie intelektualnych aspiracji kobiet widziałby w poezji, historii i filozofii, tej ostatniej tylko w tym zakresie, w jakim uczy panować nad namiętnościami i w jakim może dopomóc do poznania siebie i świata, a zwłaszcza mężczyzn, z którymi ich życie ma upływać. Najbardziej użyteczną cechą kobiet jest przecież gospodarność i dlatego do roli gospodyni i żony winny się przede wszystkim przygotować. Świadomy siły ich erotyzmu, wypowiada się za uświadomieniem i za wolnością jako zasadą wychowania, nie ma bowiem możliwości, aby powstrzymać kobietę od złego i obronić od przypadków, jeśli sama nie zechce się upilnować. Wychodząc z tego założenia, wypowiada się przeciw pruderii i fałszywemu wstydnemu w sprawach płci, ale ceniąc obowiązującą mimo wszystko kobietę wstydlivość, widzi w niej mniej lub więcej świadomie stosowany element gry miłosnej, której zresztą nie potępia, gdyż potęguje ona uroki miłości i męską przyjemność.

Właśnie ze względu na charakter mężczyzn, ale i ze względu na siebie, powinny kobiety zachowywać pewną powściągliwość erotyczną: zapewni im ona trwalsze powodzenie i subtelniejsze przeżycia. W ten sposób uwagi na temat wychowania przeradzają się w refleksje o „sztuce miłości” i warunkach powodzenia w życiu erotycznym. Mając na uwadze życiowe przeznaczenie kobiety, rad by ją Montaigne nauczyć przede wszystkim sztuki współżycia z mężczyzną, podejmując w ten sposób swoistą misję cywilizacyjną, jednakowo użyteczną dla obydwu płci i zawsze aktualną.

Ta sama intencja zdaje się kształtować jego refleksję, gdy snuje rozważania na temat miłości (rozdział III). Wprawdzie nietrudno zacytować fragmenty, w których daje wyraz jej istic naturalistycznej i nieraz szokującej koncepcji, ale gdzie indziej zespala ją nierozłącznie z poezją. Nie stoi z nią w sprzeczności filozofia, nie odmawia bowiem człowiekowi prawa do naturalnych rozkoszy, nakazuje tylko umiar i ostrzega przed zapamiętaniem w namiętności, które spowodować może deprymujące następstwa, w rezultacie czego przegrywają subtelni kochankowie, a kobiety wybierają gruboskórnych osiłków. Miłość nie jest zresztą tak wszechwładna jakby się wydawało; jako najlepszy przeciw niej sposób zaleca Montaigne „rozmiękanie się na drobne” i stanowczo bardziej ceni przyjaźń, do tej jednak kobiety nie są zdolne. Ale, we własnych doświadczeniach głosiciel naturalistycznej koncepcji miłości wykazuje daleko posuniętą delikatność; umiając zachować godność w wyborze partnerek, każe liczyć się z ich wrażliwością; wypowiada się za skrupulatnym przestrzeganiem współodpowiedzialności nawet w przelotnych zwią-

kach, wzajemne oddanie zakłada bowiem wzajemny szacunek i zobowiązuje do pewnej wdzięczności za wspólne przeżycia. Piękności i doznaniom fizycznym przypisując decydującą rolę, sugeruje przecież konieczność swoistej spirytualizacji rozkoszy, rozwijając w ten sposób teorię kultury erotycznej, jakiej nie tylko jego czasom brakowało. Przez swoją wrażliwość w stosunkach z kobietami wybiegał więc Montaigne poza swój wiek, ale uzależniając miłosne związki od fizycznych atrybutów, liczyć się musiał z ich nieuchronnym przemijaniem. Konsekwentny i teraz, relację miłość — starzenie się rozwiązywał w sposób nie zostawiający żadnej nadziei szczęścia, choć dążenie do niego uważał prawie za obowiązek człowieka. Delikatność i poczucie odpowiedzialności, jakie postulował w miłości, nie mogą przesłaniać faktu, że zdeterminowane pragnieniem rozkoszy związki były swego rodzaju targiem, w którym wdzięczny za doznane upojenia mężczyzna zapewniał wprawdzie partnerce opiekę, szacunek i uległość wobec erotycznych wymagań, ale wynikało to z egoistycznego lęku przed jakimkolwiek dysonansem mogącym zakłócić hedonistyczną sielankę; tak rozumianej miłości brakowało duchowego podłoża; gdy mijał czas kochania, pozostawała jedynie samotność.

Kłesce tej pozbawionej trwalszych podstaw miłości nie jest zdolne zapobiec nawet małżeństwo (rozdział IV), gdyż między nim a nią istnieje zasadnicza sprzeczność celów i środków. Niezależnie od okoliczności, w jakich bywa zawierane (to targ, który najlepiej pozostawić decyzji rodziców), należałoby go unikać, i to nie tylko ze względu na atawistyczną walkę płci i codzienne kłopoty, jakie ze sobą niesie, ale że zabija wzajemny pociąg, krępuje wrodzoną niestałość mężczyzny i staje się uciążliwe przez nadmierną szczodroblliwość kobiet. Jak widać, są to przeciwwskazania ujęte z punktu widzenia wygody mężczyzny. Zresztą i dla kobiety jest małżeństwo równie ciężkie, może nawet cięższe, chociaż gdy zdarzy się udane, najbardziej odpowiada jej interesom, bo nie ma porównania między pozycją żony a kochanki. Apologia sytuacji poślubionej nobliwie żony nie przeszkadza mu jednak zauważyć, że erotyzm kobiety nie znajduje zaspokojenia również w małżeństwie, toteż rozczarowania alkowiane kobiet stanowią w jego mniemaniu usprawiedliwienie dla ich niewierności. Zresztą męska troskliwość o kobietę cnotę wypływa z nieuzasadnionych uroszczeń, z żądy posiadania i z nielogicznie stosowanych kryteriów oceny moralnej ludzkich czynów. Wypowiadając się ostatecznie przeciw skrępowaniu w małżeństwie (mężowie winni pogodzić się z tym, co im zdarzyć się może), zdaje się nie wykluczać możliwości rozwodu, ale podkreśla, że jest ono najpiękniejszą instytucją, jaką można stworzyć w społeczeństwie. Takie zdawałoby się jednoznaczne zajęcie stanowiska nie przeszkadza mu jednak oświadczyć, że nigdy nie zgodziłby się poświęcić dla niej swojej wolności.

Aby zrozumieć w pełni istotę poglądów Montaigne'a na temat kobiety i stosunków między obiema płciami (conclusion), trzeba więc, rezygnując z mylących pojęć feminizmu czy antyfeminizmu, uwzględnić dwoistość roli, jaką sobie jako narrator w tekście *Prób* wyznaczył: roli rezonera, relacjonującego poglądy starożytnych i z ich inspiracji nie szczędzącego kobietom twardej nieraz osądów, oraz roli obserwatora życia, który dostrzegał przykłady podległości kobiet w społeczeństwie i nie krył swego dla nich współczucia. Dodajmy jeszcze: roli bezstronnego obserwatora spraw ludzkich, który nie przechodził obojętnie obok przypadłości kobiecego losu, oraz roli mężczyzny dbałego o własną wygodę i interesy swojej płci. Aby więc przesledzić „problematykę kobiecą” *Prób*, trzeba podążać za tokiem tej niczym nie krępowanej fali myśli, jaka wynika z dwoistości roli podmiotu mówiącego, i śledzić tę *sui generis* wewnętrzną dyskusję, w której

„za” i „przeciw” stale sobie towarzyszą, co zresztą miało stać się najlepszą pożywką dla struktury eseju. Odległy jak Małgorzata z Nawarry od zgiekliwych deklaracji „sporu o kobietę”, tak jak ona wypowiada się Montaigne w imię rozumu i zdrowego rozsądku, by, podobnie jak ona, choć w oparciu o inną, bo laicką motywację, dojść do przeświadczenia o naturalnej równości obydwu płci. Ostatecznie, jego spostrzeżenia o kobietach, miłości czy małżeństwie (dodajmy, że psychologia i seksuologia współczesna w niczym im nie zaprzeczą) stanowią w sumie księgę mądrości życiowej z zakresu współżycia między mężczyzną i kobietą, jednakowo poddanych przenikliwej analizie i jednakowo oświeconych refleksją, która po dziś dzień nic nie straciła ze swej aktualności. Ale choć z natury tematu wynikało, że to przede wszystkim kobieta musiała znaleźć się w jej kręgu, doszła w niej również do głosu wrażliwość erotyczna mężczyzny — tą wrażliwością właśnie, nie tylko kulturą wobec partnerki, wyprzedził Montaigne swoją epokę o wieki całe.





## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos . . . . .	3
Chapitre I — DES FEMMES . . . . .	5
Chapitre II — DE L'ÉDUCATION DES FEMMES . . . . .	21
Chapitre III — DE L'AMOUR . . . . .	43
Chapitre IV — DU MARIAGE . . . . .	64
Conclusion . . . . .	84
Problematyka kobieca w <i>Próbach</i> (streszczenie) . . . . .	89

Uniwersytet Łódzki  
1985

Wydanie I, Nakład 255 + 85 egz. Ark. wyd. 6,8.  
Ark. druk. 6,0. Papier kl. III, 80 g, 70 × 100.  
Zam. 91/1133/85. E-10. Cena zł 95,—

Drukarnia Uniwersytetu Łódzkiego  
Łódź, ul. Nowotki 143